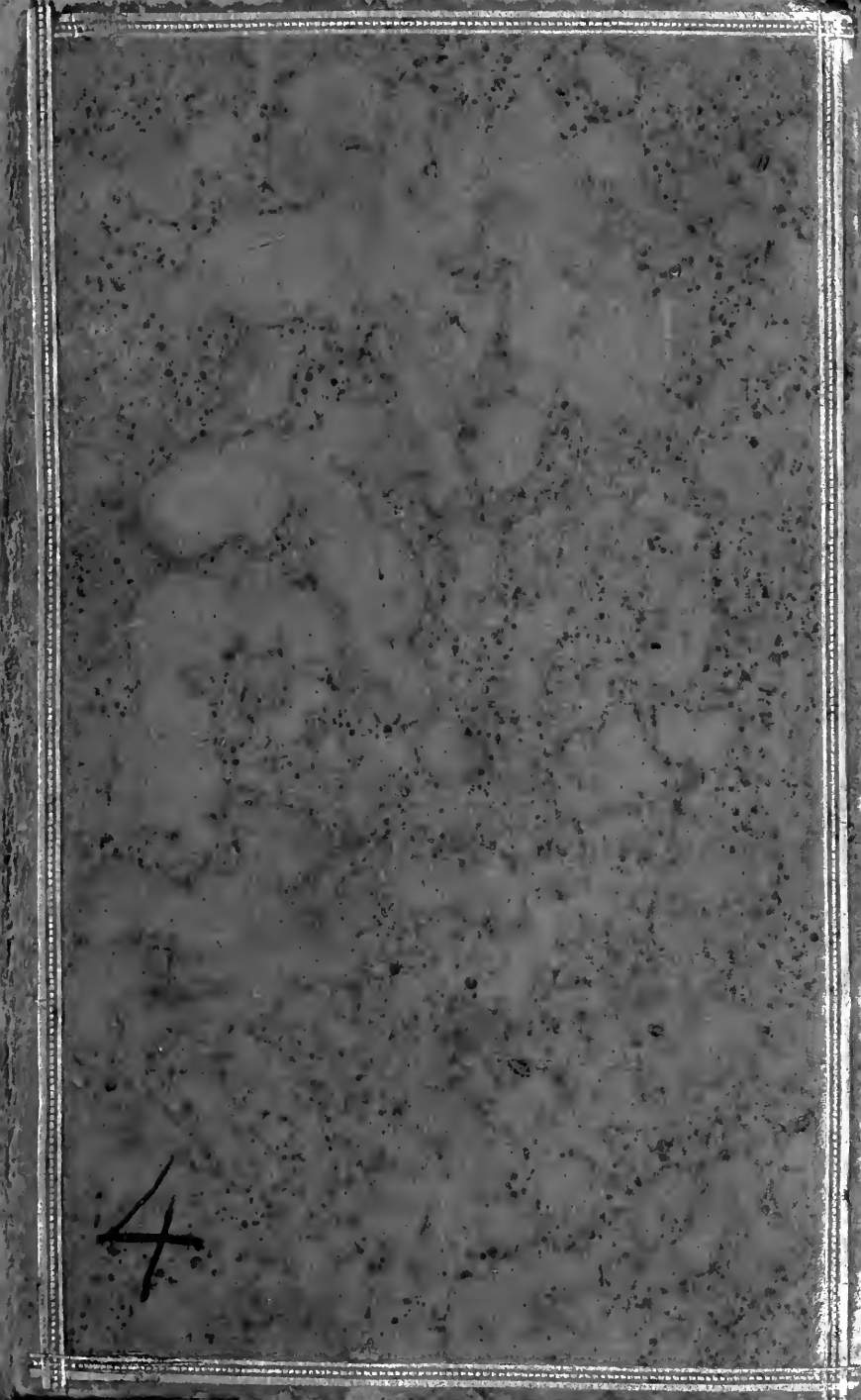
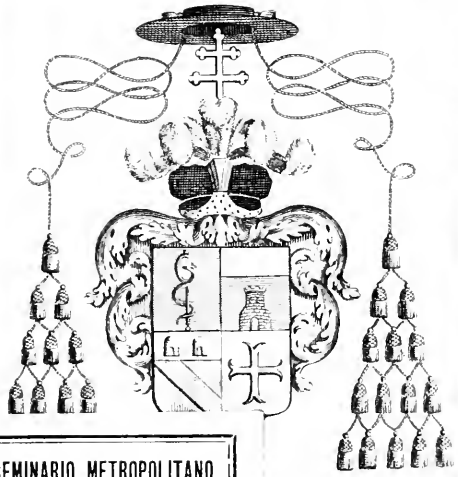


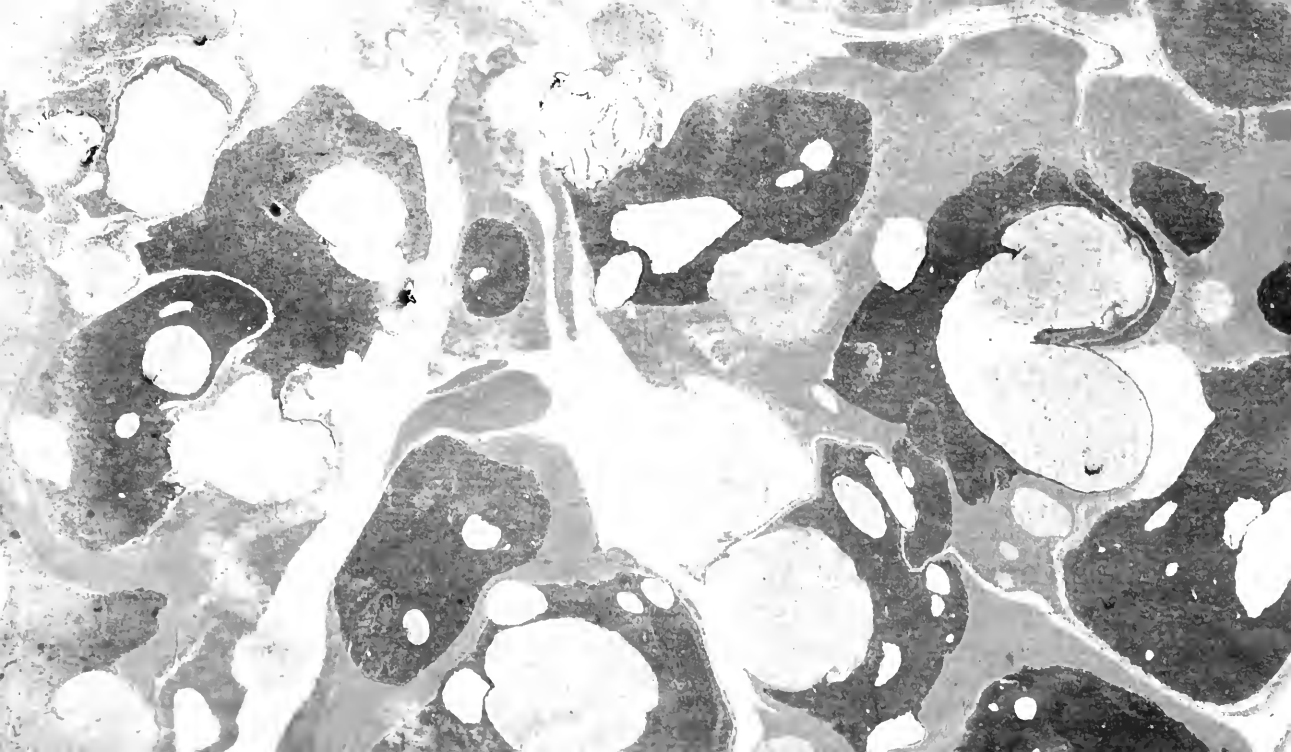


BIBLIOTECA DEL SEMINARIO METROPOLITANO
di Torino

Sala I

Scaffale V
piano N.° XII
nel piano N.° 25

Dalla Biblioteca di
Mons. Giacinto Della Torre



COURS
ABRÉGÉ
DE
RELIGION.

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/coursabrgder01gran

COURS
ABREGÉ
DE
RELIGION

PAR

M. L' ABBÉ GRANDI, PRÉDICATEUR ACTUEL DE COUR DE LL. MM. II. ET ROYALE APOST.

Credere oportet accedentem ad Deum quia est.
Ad Hebr. XI. VI.

DIEU
TOME PREMIER.

A VIENNE,
CHEZ JOSEPH NOBLE DE KURZBÖCK.
MDCCLXXX.

DISCOURS PRÉLIMINAIRE.

Il n' y a prèsque aucune ſcience dont on n' ait donné des Cours, pour en faciliter l'étude, & pour mettre tout le monde à portée d'en ſuivre la marche, & de la connoitre, pour ainſi dire, dans ſon entier. Nous avons des Cours de *Phyſique*, *de Mathématique d' Hiſtoire &c.* Pourquoi n' y en auroit-il pas auſſi un de *Religion*?

C' eſt ce que bien des perſonnes ont ſouhaité, & l'on va tâcher de les ſatisfaire dans l'ouvrage prèſent, quoiqu'en abrégé ; car pour lui donner toute l'étendue dont il eſt ſuſceptible, il faudroit un travail immenſe, qui répondroit peut-être moins au but que nous ſommes propoſé, qui eſt de mettre tout le monde en état de ſe procurer une connoiſſance plus raiſonnée, plus profonde, plus détaillée de la Religion, dont l'étude devient plus néceſſaire de jour en jour. Un ouvrage trop étendû n'eſt guère lû que par les ſavans.

Malheureuſement pour notre ſiècle tout retentit des propos impies des incrédules, & le monde eſt inondé de leurs Livres ſéducteurs : il eſt bien difficile de s'empêcher d'entendre les uns, & il eſt devenu du bon ton de lire les autres, malgré toutes les loix qui défendent une lecture ſi pernicieu-

qui

ſe. Puiſſe-t-on du moins auparavant avoir été bien inſtruit dans la Religion?

Les perſonnes véritablement inſtruites voyant que tous les argumens des impies portent à faux, que pour combattre les principes de la Religion il faut renoncer à tout principe, que pour en attaquer les dogmes il faut les déguiſer, deviennent tous les jours plus fermes dans leur croyance; mais il eſt tout à craindre pour celles qui n'ont ſur la Religion qu'une connoiſſance ſuperficielle, défectueuſe, ſouvent fautive, ou peut-être encore qui n'en ont aucune.

C'eſt cette ignorance qui donne aujourd'hui tant de ſectateurs à l'incrédulité; ſur tout quand elle ſe trouve jointe à un certain dégré d'eſprit, qui eſt plus que ſuffiſant pour donner de l'orgueil; mais qui ne l'eſt pas aſſez pour mettre en état de répondre

aux argumens captieux des incrédules, & d'en dévoiler l'impoſture & la fauſſeté. On admire comme des génies d'un ordre ſupérieur ceux qui n'ont ſur nous d'autre avantage, que celui que leur donne notre ignorance; parceque l'on ne ſait pas répondre à leurs objections, on les croit victorieuſes, & pour ſe cacher la honte de ſe rendre par défaut de lumieres, ou par lacheté, on les regarde comme invincibles

Mais voila donc encore, dira-t-on, un Livre ſur la Religion: qu'eſt-ce qu'on y dira de nouveau?

Oui encore un Livre ſur la Religion, répondra-t-on à ceux qui ne le voudroient point, afin que l'irreligion pût triompher paiſiblement, & régner ſans contradiction. Pendant qu'il paroit tous les jours des Livres nouveaux qui l'attaquent, comment ne ſeroit-il pas permis, convenable, néceſſaire même d'en faire des nouveaux

veaux pour la défendre? C'eſt à un ſilence honteux que l'on voudroit réduire ſes défenſeurs, afin que le champ de bataille demeurât à ſes ennemis, qui ſe ſerviroient de cet avantage frivole, pour cacher leur défaite, & pour s'attribuer la victoire.

Oui encore un Livre ſur la Religion, répondra-ton-à ceux qui par un zéle peu éclairé ou hypocrite ne ceſſent de décrier cette ſorte d'ouvrages comme plus propres à lui faire du tort qu'à la ſoutenir, comme ſi elle avoit ſes côtés faibles, qu'il fallût cacher à l'ennemi, ou comme ſi les argumens de ceux qui la combattent avoient plus de force que les réponſes de ceux qui la défendent.

On ne niera pas que des expoſitions peu exactes, des preuves mal choiſies, ou maniées par des gens peu habiles, quoique d'ailleurs bien intentionnés, ne puiſſent devenir nuiſibles

à une bonne cauſe; mais c'eſt à ceux qui écrivent à y penſer.

Les preuves en faveur de la Religion ont été jusqu'à préſent invincibles, & le ſeront toujours entre le mains d'un Ecrivain qui ſait les expoſer. Il ſuffit de ne pas s'écarter des vrais principes pour y en ſubſtituer d'autres arbitraires, de ne s'appuyer que ſur ce qui eſt certain, & d'en propoſer les dogmes dans leur vrai jour, ſans y mêler rien d'étranger. Auſſi c'eſt la loix que nous nous ſommes preſcrite. La crainte du contraire ne vient que d'un faux zéle que l'on affecte, ou dont on eſt la dupe. La plus part de ceux qui tiennent ce langage ne ſont pas les plus attachés à la Religion, & ceux qui l'adoptent lui font tort ſans le vouloir.

Ouiencore un Livre ſur la Religion, répondra-t-on à ceux qui loin de toute mauvaiſe intention, pourroient

ne

ne le regarder que comme ſimplement inutile.

Il eſt vrai que tant d'auteurs du mérite le plus diſtingué ont écrit ſur cette matiere, & l'ont épuiſé de façon qu'il ſemble ne reſter plus rien à deſirer; mais ils l'ont fait chacun à ſa maniere, & ſelon ſes vues: ils ne ſe ſont pas tous propoſé le même but, ou plus tôt ils y ſont allés par des chemins différens. Il y en a qui ſe ſont attachés uniquement à l'expoſition des vérités de la Religion, & en ont negligé les preuves; d'autres, en s'attachant aux preuves en ont negligé l'expoſition; d'autres en fin ſe ſont tournés uniquement à combattre & à réfuter les argumens des incrédules. On ſuit dans l'ouvrage préſent une route toute différente & l'on réunit enſemble l'expoſition, les preuves, & les réponſes, ce qui eſt déjà aſſez pour le différencier de tous les autres.

Ajou-

Ajoutez que presque tous ceux qui ont écrit sur cette matiere, sur tout dans ces derniers tems, ne l'on fait qu'à l'occasion des ouvrages divers qui venoient de paroitre tantot contre un point de la Religion, tantot contre un autre: ainsi ils n'ont touché qu'à ce qui entroit dans leur plan & faisoit l'objet de la controverse. Il est vrai qu'en prenant tout ce qui est épars dans leurs livres on peut trouver un Cours complet de Religion; mais ce Cours complet & suivi, on ne l'a pas. C'est ce qui restoit à faire, & que nous allons donner.

On expósera d'abord au commencement de cet ouvrage ce qui regarde l'éxistence de Dieu, ses attributs, sa notion, & l'on y traitera de l'Athèisme, & de l'idolatrie: l'on descendra après à parler du culte, & de l'obéissance que doit à Dieu tout être raisonnable, & l'on tracera le plan de la Religion & de la Loix naturelle.

La

La poſſibilité, la néceſſité, l'exiſtence de la Révélation viendront enſuite, & l'on en expoſera les preuves, les monumens, les objets, ce qui nous conduira à parler plus particulierement du Chriſtianiſme, de ſon établiſſement, de ſes dogmes, de ſes preceptes, de ſes conſeils, de ſes rites. Tout ce qui eſt érudition un peu plus ample, ou raiſonnement trop ſubtil & métaphyſique, ſera renvoyé dans les notes à la fin de chaque Chapitre.

On oſe ſe flatter que l'on pourra trouver dans tout le Cours de l'ouvrage une inſtruction complette ſur tous les articles de la Religion, avec la réponſe à toutes les objections des incrédules, du moins aux principales, de façon que l'on pourra y recourir dans l'occaſion comme à un Dictionnaire, ſur tous les points qui pourroient être un objet de doute, ou d'éclairciſſement. C'eſt dans cette vue qu'on l'enrichira à la fin d'une table

ex-

exacte des matieres. Il nous reſte à dire deux mots ſur la queſtion, qu'eſt ce qu'on y dira de nouveau?

Avant de répondre à cette queſtion on pourroit bien demander à ſon tour, qu'eſt ce que les incrédules nous diſent de nouveau de leur côté? Ce n'eſt dans tous leurs livres que des argumens ſurannés, cent fois rebattus, à qui l'on a donné ſimplement une nouvelle forme, pour les réproduire avec un air de nouveauté dans le gout du ſiècle, ou ſelon le caractère de l'Ecrivain. Ceux qui ſont venus après ont copié ceux qui les ont précédé, & ceux qui vivent au même tems ſe copient les uns les autres.

Qui eſt ce qu'on y dira de nouveau? Rien. Il n'en eſt pas de la Religion comme des ſciences humaines, dont on peut étendre les bornes, & à qui l'on peut ajouter tous les jours de nouvelles découvertes: les objets de la Religion auſſi bien que ſes preuves,

ont

ont été & ſeront toujours les mêmes : on ne peut marcher que ſur les mêmes traces, raiſonner d'après les mêmes principes, dire ce qui a déjà été dit, & répondre ce qui a déjà été répondu. Prétendre du nouveau ſur cette matiere ſe ſeroit le même que prétendre de nouveaux principes en Géométrie, & de nouvelles démonſtrations. On peut bien ajouter à celles que nous avons déjà quelque nouveau dégré de clarté, en les expoſant ſous un nouveau jour ; mais dans le fond elles reſtent toujours les mêmes.

Ainſi nous avons tiré parti de tout ce qui a été dit par les auteurs qui nous ont précédé, nous avons profité de leur travail, & de leurs lumieres, & nous ne nous ſommes pas même fait une honte, ou un ſcrupule de tranſcrire leurs ouvrages, pour former le notre. Nous leur rendons par cet aveu tout ce qui leur appartient, & qui eſt peut-être ce qu'il y a de meil-

meilleur. On ne cherche pas à briller, ni à paſſer pour auteur : on ne cherche qu'à inſtruire, & à faire du bien. Tout ce qu'on y trouvera de nouveau ce ſera peut-être l'aſſemblage & l'arrangement des matieres, la préciſion, & la clarté.

Qu'eſt-ce qu'on y dira de nouveau? Rien pour les Savans & pour les perſonnes véritablement inſtruites dans la Religion ; mais tout le ſera peut-être pour ceux qui ne l'ont jamais étudié, & qui n'en ont qu'une teinture ſuperficielle. Des vérités, des preuves, des réponſes très anciennes pourront bien leur paroitre nouvelles.

Ceux qui trouveront peut-être que cet ouvrage eſt trop ſcientifique, raiſonné, ſérieux, doivent s'en prendre à la matiere, & non à l'Ecrivain : on n'a certainement pas eû intention d'écrire un Roman, & ſi l'on eût voulu

le

le rendre plus amuſant, on l'auroit rendu plus ſuperficiel. D'ailleurs le nature même d'un Abrégé demandoit un ſtyle plus ſerré, qui laiſſât penſer au lecteur plus qu'on ne lui dit. C'eſt dans le deſſein de s'inſtruire qu'il doit être lu, & pour le lire il faut penſer: auſſi nous n'avons écrit que pour ceux qui aiment d'être inſtruits, & pour ceux qui penſent. Les gens du monde, même parmi le ſexe, ne nous ſauront pas mauvais gré de les ſuppoſer dans ce nombre.

C'eſt quelque choſe d'étrange de voir tant de gens, qui pendant qu'ils ſe croient aſſez d'eſprit pour comprendre les ouvrages contre la Religion, dont ils prétendent même ſaiſir toute la force, & les beautés, renoncent à l'eſprit, lorſqu'on leur propoſe la lecture d'un ouvrage qui les réfute, & s'en défendent ſous le prétexte de leur incapacité. Que ces gens aient une meilleure opinion d'eux mê-

mes : penſer n'eſt pas au deſſus de leurs forces pourvû qu'ils veuillent s'en donner la peine, ou s'ils veulent être humbles, qu'ils ſoient conſéquens.

Il y a à la vérité, ſur tout dans les premieres Volumes des queſtions épineuſes qui ſuppoſent des connoiſſances abſtruſes & philoſophiques ; mais il a fallu s'accomoder à la matiere. Dans un Cours complet de Religion on n'auroit pu s'empêcher de toucher à ces queſtions ſans donner un corps ſans tête. D'ailleurs il ne laiſſe pas pour cela d'y avoir bien des choſes qui ſont á la portée de tout le monde, & dont la connoiſſance ne ſera pas peut-être déſagréable au Lecteur. Auſſi nous avons tâché de ſupléer à la ſéchereſſe, & à la difficulté de la matiere par la varieté des objets, & par la clarté.

On auroit bien voulu donner dans le même tems l'ouvrage tout entier, au lieu de n'en donner que le commen-

mencement; mais l'on a eû de fortes raiſons de faire autrement. D'ailleurs on aura ſoin de donner toujours à la fois tout ce qui regarde chaque matiere en particulier, de façon que tout ce qu'on en donnera à différentes repriſes pourra faire un tout à part, & être conſidéré comme un tout complet & achevé dans ſon genre. Ce n'eſt que par rapport au deſſein général & plus étendu de tout l'ouvrage qu'il n'en fera que partie. Dans les deux tomes premiers par éxemple on aura un traité complet & achevé ſur tout ce qui regarde l'éxiſtence & les attributs de Dieu d'après les ſeules lumieres de la raiſon: ainſi l'on n'aura pas à craindre de n'y avoir qu'un ouvrage tronqué, & imparfait. Auſſi cela même peut tourner à notre avantage. Si les premiers Volumes ont le bonheur de trouver quelque indulgence, dans le public, nous n'en ferons que

plus encouragés dans notre travail pour donner au plus vite les autres qui vont ſuivre, & ſi l'on y trouve des défauts; nous ſerons en état de les corriger dans les volumes ſuivans.

Si nous nous appuyons ſouvent ſur l'autorité d'auteurs ou impies, ou incrédules, ou plus que ſuſpects d'incrédulité, ce n'eſt pas que nous la comptions pour beaucoup vis à vis de celle de tant d'autres grands Philoſophes, & Ecrivains célébres, mais religieux; mais nous avons cru que l'hommage que ſes ennemis ſont forcés à rendre malgré eux à la vérité lui eſt dans quelque ſens encore plus honorable, & que d'ailleurs cela pourroit ſervir à faire connoitre la mouvoiſe foi de certains auteurs par la quelle ils combattent des principes qu'ils ſont contraints eux même d'avouer, & par conſéquent le cas qu'on doit faire de leur autorité. Auſſi les

li-

libertins & les incrédules ne nous accuſeront pas de ne leur citer que des grimauds & des ignorans.

C' eſt une autorité reſpectable qui nous a déterminé à écrire dans une langue qui nous eſt étrangere, quand nous aurions pu écrire avec moins de fatigue, & peut-être avec élegance dans notre langue maternelle. D' ailleurs la langue françoiſe eſt la plus commune dans l' Europe, & nous a toujours parû la plus propre pour certaine ſorte d' ouvrages, par ſa préciſion, & par ſa clarté: c'en ſeroit déjà aſſez pour nous mettre à l' abri de tout reproche de hardieſſe, & de préſomption. Meſſieurs les François ne nous ſauront pas mauvais gré de la juſtice que nous rendons par là à tant d' Ecrivains célébres qui ont procuré à leur langue ces avantages, quoique nous ſoyons bien loin d' en pouvoir imiter l'élegance, & la beauté: nous nous flatons même de les trouver à

notre égard les plus indulgens, & les plus diſcrets.

Cet ouvrage quel qu'il ſoit oſe paroitre ſous les auſpices & la protection de cette AUGUSTE SOUVERAINE, qui aiant placé ſur ſon Trône la Religion & les vértus, en reçoit a ſon tour tout l'éclat qu'elle leur donne; dont la bienfaiſance ſuit tous les pas, & une generoſité non d'éclat ni de pompe, mais de ſentiment, & de vertu fait le caractère; qui toujours ſupérieure à la fortune par ſon courage, & ſa fermeté, redoutable à ſes Ennemis, cherie de ſes peuples, à qui elle vient de procurer par une généroſité ſans éxemple une paix ſouhaitée, toujours chere à l'humanité, dévenue la mere de tant de Royaumes qui ont reçu, ou qui ſur des gages les plus precieux qui ont fait naitre une douce eſpérance dans tous les cœurs, attendent des Princeſſes qu'elle leur a

don-

donné leurs Souverains futurs, ſe fait un devoir de ſoutenir la Religion par ſon autorité & par ſon éxemple, ne priſe d'autre gloire que celle qui vient de la vertu, ni d'autre Couronne que celle qui l'attend dans le ciel.

D'après ce tableau quoique ſeulement ébauché, qui pourroit ne pas reconnoitre l'immortelle MARIE THERESE D'AUTRICHE IMPERATRICE REINE, APOSTOLIQUE, quand même elle ne ſeroit pas nommée ? Quelque grand que ſoit le nombre des traits de ſa pieté, & de ſon zéle dont la renommée remplit l'univers, il y en a toujours de cachès, qui ne ſont connus que de ceux qui ont le bonheur de l'approcher. Un des traits qui méritent le plus d'être connu c'eſt le ſoin qu'elle a de faire répandre dans le public toutes ſortes d'ouvrages propres à nourrir la pieté & à défendre la Religion. C'eſt dans cette vue qu'elle a encouragé & ſoutenu l'auteur de l'ouvrage préſent,

qui lui en fait hommage, & ſe tient heureux de concourir à ſes vues, en lui conſacrant ſa plume & ſes talens pour la défenſe de la Religion, qu' il a eû l'honneur d' annoncer pluſieurs années de ſuite en Auguſte préſence.

TA-

TABLE

DES

CHAPITRES.

CONTENUS DANS LE TOME PREMIER.

CHAPITRE I.

Consentement général de tous les hommes à croire l'éxiſtence de Dieu Pag. 1

CHAPITRE II.

Nations Athées parmi les anciennes Nations 17

CHA-

CHAPITRE III.

Nations Athées parmi les Peuples nouvellement découverts 30

CHAPITRE IV.

Fauſſes notions de la Divinité 46

CHAPITRE V.

Idolatrie 70

CHAPITRE VI.

Athées Philoſophes 104

CHAPITRE VII.

Eternité du monde, ſyſtême Emanatif 145

CHAPITRE VIII.

Ame du monde 164

CHAPITRE IX.

Myſteres des Egyptiens, des Phéniciens, des Grecs, &c. 179

CHA-

CHAPITRE X.
Gymnosophistes des Indes, Lettrés Chinois 192

CHAPITRE XI.
Athées Particuliers 216

CHAPITRE XII.
Des Athées de conviction sont-ils possibles? 237

CHAPITRE XIII.
Quel cas on doit faire de l'autorité des Athées 265

CHAPITRE XIV.
Sources du consentement général de tous les hommes à croire l'éxistence de Dieu assignées par les Incrédules, & premierement de la crainte, & de l'ignorance 298

CHAPITRE XV.
De la Politique, & de l'éducation 318

CHAPITRE XVI.
Du caprice, & de l'imagination 340

CHAPITRE XVII.
Objections de Bayle contre les décisions de la nature 352

CHAPITRE XVIII.
Erreurs Universelles 365

CHAPITRE XIX.
Polythéisme. 389

Fin de la table des Chapitres contenus dans le Tome Premier.

COURS

COURS
ABRÉGÉ
DE
RELIGION.

DIEU.

CHAPITRE I.

Consentement général de tous les hommes à croire l'existence de Dieu.

Il y a un Dieu. C'est le dogme du genre humain.

Tous les Ecrivains les plus célèbres de l'antiquité, Hébreux, Grecs,

ou Romains, Philoſophes, Hiſtoriens, ou Poëtes nous atteſtent que toutes les nations ſoit policées, ſoit barbares ont toujours crû l'éxiſtence de quelque Divinité. (1)

Ce que ces auteurs nous apprennent des peuples qui étoient connûs de leur tems, les Hiſtoriens & les Voyageurs modernes l'affirment des peuples nouvellement découverts.

Si c'étoit de la plus grande témérité de ne pas acquieſcer au ſentiment du plus grand nombre des ſages, il n'y auroit pas moins que de la folie à vouloir s'inſcrire en faux contre une croyance qui dans tous les tems a été celle de tous les hommes. Cette folie eſt celle des Athées. (2)

Le témoignage de tous ces Ecrivains en faveur du conſentement général de tous les hommes à croire l'éxiſtence de Dieu eſt un argument poſitif, contre le quel tous les argumens négatifs ſont ſans force: pour le combat-

battre avec avantage il faut employer d'autres argumens auſſi poſitifs. Ainſi ne dire rien autre choſe, ſi ce n'eſt que l'on ne peut pas ſavoir quelle a été la croyance de toutes les nations, c'eſt ne rien dire; avoüer même tacitement, que l'on n'a rien à y oppoſer.

C'eſt ce que fait Cotta dans Cicéron, en diſputant contre Vellejus, qui lui avoit objecté ce conſentement général de tous les peuples. S'il en connoiſſoit quelqu'un qui n'eût point reconnû de Divinité, pourquoi ne le nommoit-il point? Il auroit dû le faire, & il l'auroit fait s'il l'eût pû. (3)

Lucien autre ennemi déclaré de la Religion ne répond pas mieux à Timocle, qui ſe ſervoit contre lui du même argument. Il ſe contente de plaiſanter ſur tout ce qu'il y avoit d'abſurde, & de ridicule dans les différentes pratiques ſuperſtitieuſes des peuples divers; ce qui eſt tout-à-fait étranger à la queſtion. (4)

Cette maniere frivole de combattre les preuves de la Religion eſt la méthode ſuivie par les prétendûs Philoſophes de nos jours; par ceux-là même qui ſe piquent le plus de critique, & de raiſonnement.

Or la preuve de l'éxiſtence de Dieu qui découle de ce conſentement général de tous les peuples eſt une des preuves les plus convaincantes de cette vérité, puisque ce conſentement nous décele la voix, & le ſentiment de la nature.

Il n'y a que la nature qui ait pû réunir le ſuffrage de toutes les nations, & de tous les ſiècles, & ſans remonter à une telle ſource l'on ne pourra jamais rendre de raiſon ſuffiſante de ce phénomène, qui étant un effet commun, & général doit avoir une cauſe commune, & générale. Cicéron dit pour cela que l'idée de l'éxiſtence de Dieu eſt *innée*, quelle que ſoit l'expli-

plication que l'on doive donner à ce mot. (5.)

Il n'y a que la nature qui puiſſe l'arracher par force de ceux-là même pour qui l'éxiſtence de Dieu eſt une vérité terrible. Elle faiſoit trembler malgré eux les Tarquins, les Nérons, les Caligula. (6)

Elle l'a arraché, & l'arrache encore tous les jours, malgré les plus grands efforts que font les Athées pour établir leur Syſthême. On a pû les écouter un moment, dans ce premier mouvement de ſurpriſe, que cauſe toute opinion hardie; mais on les a quitté le moment d'après, & l'on a toujours fini par les mépriſer.

Le peu de ſuccès des anciens montre aſſez quel eſt celui auquel doivent s'attendre ceux d'à préſent: ils avouent eux mêmes le déſeſpoir, où ils ſont, d'y jamais réuſſir. (7) La déclaration que fait l'Auteur du *Syſthême de la nature* de ne pas écrire pour

le Siècle préſent, mais pour les Siècles futurs, eſt tout-à-fait ſingulière. (8)

Cet Auteur eſpere peut-être que les hommes à venir ne ſeront point de même nature que ceux d'à préſent. Mais tant qu'ils ſeront hommes ils penſeront toujours de même: il auroit mieux fait de s'épargner toute peine, & de n'écrire rien du tout.

Or ce que la nature nous dit, ne ſauroit être faux. Ainſi en ont jugé tous les ſages de l'antiquité, qui ont pour cela toujours pris le conſentement général de tous les hommes pour une marque de la vérité.

Que celui qui voudroit s'inſcrire en faux contre les déciſions de la nature aſſigne la raiſon pour laquelle nous acquieſçons d'abord à la vérité des premièrs principes. Ils ſont évidens, dira-t-on; mais qui eſt ce qui nous le dit? La nature!

Cette preuve de l'éxiſtence de Dieu tirée du conſentement général

de

de tous les hommes ſe reduit à l'argument qui ſuit.

Ce que croient tous les hommes eſt dicté par la nature: tous les hommes croient qu'il éxiſte un Dieu. Donc cela eſt dicté par la nature. Or ce qui eſt dicté par la nature eſt vrai. Donc il eſt vrai que Dieu éxiſte. Bayle prétend trouver dans cet argument un cercle vicieux: on défie toute la Dialectique de le démontrer. Celle de l'auteur ſe trouve ici certainement en défaut. (9)

Il n'y a d'autre moyen de détruire la force de cet argument, que montrer que le conſentement général de tous les hommes à croire l'éxiſtence de Dieu ne ſubſiſte point, ou qu'il a d'autre ſource que la nature, ou enfin que la nature n'eſt pas éxempte d'erreur. Ce même Auteur toujours peu conſtant dans ſes principes, & contraint de changer ſouvent de batterie, employe toutes ces trois maniéres tour à tour.

C'eſt ſur quoi l'on va ſatisfaire le Lecteur dans la première partie de ce volume.

Que l'on ajoute maintenant pour la concluſion de ce premier Chapitre que ce conſentement général eſt évidemment lié avec l'éxiſtence de Dieu, comme un effet avec ſa cauſe, d'où il en réſulte une autre preuve de cette éxiſtence. Qui eſt-ce qui auroit mis dans la nature le germe de cette croyance? ou, ce qui revient au même, qui eſt-ce qui auroit conformé la nature de façon qu'elle fût portée à croire invinciblement cette vérité? Ce n'eſt certainement ni elle même, ni le hazard. C'eſt donc ſon Auteur.

Cette preuve, quoique du nombre de celles que l'on appelle morales, équivaut à une preuve métaphyſique, puis qu'elle ſe reduit au principe de contradiction, & par conſequent rien ne lui manque pour convaincre tout homme qui raiſonne. Si Bayle a dit

qu'el-

qu'elle n'eſt propre que pour *les gens du commun*, mais qu'elle ne vaut rien pour les *esprits forts*, il a peut-être ſuppoſé que les esprits forts ne raiſonnent point, ou il n'a pas raiſonné lui même. (10) Les plus grands Philoſophes de tous les tems en ont jugé bien diverſement, puis qu'ils l'ont ſouvent employé dans leurs ouvrages.

NOTES.

(1) Rien de plus déciſif ſur ce point, ni de plus lumineux que les paſſages de Platon, de Cicéron, de Senéque, de Diodore de Sicile, de Maxime de Tyr, de Dion de Pruſe, &c. &c. que l'on peut voir dans Auguſtin Steucus, Rudolphe Cudwortz, Daniel Huet, Gerard Voſſius &c.

Parmi tous ces Ecrivains, on ne ſauroit refuſer la premiére place à Moïſe, qui eſt ſans doute le plus ancien, dont l'autorité, ne le régardant même que ſur le pied de ſimple Hiſtorien, eſt pour le moins égale à celle de Thucidide, de

Xenophon, & de tout autre Hiſtorien profane : cet Ecrivain nous montre dans ſon Hiſtoire la croyance de Dieu née avec le monde.

(2) Un des plus zelés défenſeurs des Athées avoue que l'on ne ſauroit parvenir jusqu'à ſe dépouiller entierement de la perſuaſion de l'éxiſtence de Dieu ſans une *force maniaque*, qui eſt le plus haut dégré de la folie. Bayle *Dict. art. Des Barraux.*

(3) Cic. *de nat. Deo. L.* 3.

(4) Luc. *Jupit. Tragœd.*

(5) *Cum non inſtituto aliquo, aut more, aut lege opinio conſtituta ſit, maneatque ad unum omnium firma conſenſio, intelligi neceſſe eſt eſſe Deos, quoniam inſitas eorum vel potius innatas cognitiones habemus. Cic. L.* 2. *de nat. Deo.*

Itaque inter omnes omnium gentium conſtat, omnibus enim innatum eſt, & in animo quaſi inſcultum, eſſe Deos. Id. *L.* 3.

Senec. Ep. 117. *Deos eſſe inter alia ſic colligimus quod omnibus de Diis opinio inſita ſit, nec ulla gens eſt adeo extra Leges moresque projecta ut non aliquos Deos credat.*

Epicure, ce grand ennemi de la Religion étoit du même avis. Quoique ce Phi-

Philoſophe rejettoit toutes les autres preuves de l'éxiſtence de Dieu, il admettoit cependant celle ci, comme on le verra à ſa place.

Si l'on ne veut pas prendre ce mot *inné* dans le ſens de Deſcartes, on peut l'expliquer par une certaine conformation de la nature, en vertu de la quelle pour conſentir d'abord à la vérité de cette propoſition *Dieu éxiſte*, il ſuffit d'être en état d'en comprendre les termes.

C'eſt ce qui eſt indiqué par Julien, là où il dit que notre eſprit a avec Dieu le même rapport que nos yeux ont à la lumiere. Ce rapport conſiſte en ce que nos yeux ſont tellement conformés que la lumiere n'a qu'à ſe préſenter à eux pour être apperçue. Jul. *epiſt. ad Heracleon.*

Quoique l'on ne puiſſe pas expliquer en quoi conſiſte cette conformation, il n'en eſt pas moins vrai que nous ſommes ainſi conformés. Cette conformation eſt un fait: on ne ſauroit aller au de là.

Si cette explication ne plait point, on dira que c'eſt une impreſſion que Dieu même fait immédiatement ſur notre eſprit,

esprit, ou l'on en donnera telle autre, qu'il plaira, pourvû qu'il demeure toujours constant que la croyance de la Divinité a sa source dans la nature.

(6) Bayle *Dict. art. Caligula.* Id, *pensées div. §.* 130.

(7) *Syst. de la nat. part.* 2. *pag.* 317. 380. 382. 383. 386, *&c. Contag. sacrée. Essai sur les préjug.*

(8) *Syst. de la nat. part.* 2. *pag.* 383.

En attribuant l'origine de l'idée de l'existence de Dieu au sentiment de la nature l'on n'en exclut point la Tradition. Il paroit même nécessaire de joindre l'une à l'autre : car si d'une part la voix de la nature paroit être plus universelle, & plus efficace, d'autre part elle ne nous donne point sur la Divinité des idées aussi claires, & aussi parfaites que la Tradition : ainsi nous voyons qu'à mesure qu'on s'est éloigné de sa source, & que les hommes devenus barbares, ou vicieux, ont cessé de la consulter, l'idée de la nature de la Divinité s'est alterée parmi eux par mille opinions absurdes, pendant que l'idée de son existence s'est toujours conservée sans le moindre changement.

Mais

Mais ſi d'un côté la Tradition nous donne une idée plus claire de la Divinité, il paroit d'autre côté qu'elle n'auroit pû ſe conſerver que très difficilement chez tous les peuples, ſans être ſoutenue par le ſentiment de la nature: il paroit même qu'elle ne peut presque avoir lieu chez les Sauvages.

Ainſi l'on ne ſauroit ſouſcrire à l'opinion de Grotius, qui nous donne la Tradition pour ſeule cauſe du conſentement général: quoiqu'en accordant même que ce conſentement n'ait d'autre ſource que la Tradition, on en tireroit toujours la même preuve de l'éxiſtence de Dieu. Pour trouver la raiſon ſuffiſante de ce conſentement général de tous les hommes à croire l'éxiſtence de Dieu dans la Tradition, il faut remonter néceſſairement jusqu'à un premier homme, & par conſéquent à la création: outre cela ce premier homme, d'où auroit-il appris cette vérité, ſi ce n'étoit de la nature, où de Dieu même qui l'en eût inſtruit?

Comme l'on n'exclut point la Tradition du nombre des cauſes du conſentement général de tous les hommes à croire l'éxiſtence de Dieu; ainſi l'on n'en

n'en exclut point le raisonnement, qui nous fournit des preuves les plus lumineuses, & les plus convaincantes de cette même vérité, dont on parlera dans la seconde partie de ce volume: ainsi on auroit tort de nous accuser de dire que les hommes croient l'éxistence de Dieu par un sentiment aveugle, & sans faire usage de la raison; car laissant même à part le raisonnement qui accompagne, ou qui suit, qui confirme, ou qui développe le sentiment de la nature, ce sentiment considéré en lui même n'est point aveugle. Comprendre les termes d'une proposition c'est faire usage de la raison.

Si Jamblique Poëte & Philosophe Payen s'est mal expliqué sur ce point; de quel droit voudroit-on en rendre responsables les Théologiens? Les Théologiens n'ont jamais dit que la croyance de Dieu soit antérieure à tout usage de la raison, ni n'ont jamais emprunté leur dogmes de la Philosophie des Payens: ils les ont puisé dans la raison même, & dans la Révélation.

D'ailleurs ce même Philosophe a eû soin de modifier sa proposition en disant non pas que nous avons *un tact*, mais *une espèce* de tact de la Divinité: ce qui mon-

montre assez que l'on ne doit pas la prendre à la rigueur.

C'est à quoi l'auteur du *Systême de la nature* auroit dû prendre garde, avant de lui attribuer une absurdité, pour en faire ensuite retomber le ridicule sur les Théologiens, qui n'ont rien de commun avec ce Philosophe. *Syst. de la nat. part.* 2 *pag.* 98. *not.* 24.

Mais surtout s'il s'agit d'un raisonnement plus métaphysique. & plus abstrait combien de gens ne raisonnent que tard, ou ne raisonnent point de tout! Que le genre humain seroit à plaindre, s'il eût dû attendre après les raisonnemens des Philosophes, pour connoître la plus importante de toutes les vérités! Même après les sublimes démonstrations des Philosophes, combien d'hommes n'en ont jamais entendû parler: combien qui ne sont pas même en état de les comprendre!

Pour ce qui est d'un raisonnement plus simple, dont tout les hommes, les plus grossiers même, sont capables, & dont on ne s'aperçoit presque point, il ne différe guerè du sentiment.

Ce sont donc trois causes, qui se soutiennent l'une l'autre, & qui con-

con-

courent enſemble à produire le même effet: la voix de la nature, la Tradition, le raiſonnement. On pourroit perdre de vue, ou méconnoître la Tradition, & ne ſavoir pas répondre aux difficultés que les Athées font contre les preuves de l'éxiſtence de Dieu; mais la nature parleroit toujours: ainſi c'eſt à elle & non pas aux Prêtres, & aux Théologiens qu'ils devroient impoſer ſilence, s'ils le pouvoient.

Cela fait voir combien le projet d'établir l'Athéisme eſt inſenſé.

(9) Bayle *Cont. des pens.* §. 24.

(10) Ibid. §. 23.

CHA-

CHAPITRE II.

Nations athées parmi les anciennes Nations.

D'abord il pourroit paroître que le conſentement général de tous les peuples à croire l'éxiſtence de Dieu ne peut nullement ſubſiſter avec ce que les Auteurs nous diſent de tant de nations Athées : mais toute la difficulté conſiſte dans la ſignification diverſe du mot *Athée*, qu'il ne faut pas toujours prendre à la rigueur.

Athée dans ſa plus étroite ſignification veut dire celui qui ne connoit aucune Divinité quelconque, & c'eſt dans ce ſens qu'il faudroit montrer qu'il y a eû des nations Athées; mais ce n'eſt pas toujours celui dans lequel il eſt employé par les Auteurs. (1)

Tantôt on donnoit le nom d'athées aux nations barbares, & inhumaines, & dont les mœurs étoient extrêmement corrompuës. La difficulté qu'il y a à comprendre comment une corruption extrême dans les mœurs peut s'allier avec la croyance de la Divinité a été peut-être la cauſe de cette dénomination. Peut-être encore les nommoit-on Athées parceque l'on ne trouvoit point d'autres couleurs aſſez fortes pour peindre des nations qui meritoient d'ailleurs d'être en horreur par leur cruauté, & par leurs crimes; ce qui nous fait voir en même tems que l'Athéisme a toujours été regardé comme ce qu'il y a de plus honteux à l'espèce humaine.

On donnoit tantot le nom d'Athées aux nations qui n' adoroient point les Dieux des autres peuples, & rejettoient leurs cultes. Tels ont été les Naſamons, & les Thébains. Les premiers ſitués ſous un climat brulant dé-

te-

teſtoient le ſoleil que les autres adoroient : les Thébains ne donnoient point dans toutes les ſuperſtitions des autres Egyptiens.

Le crime d'Athéisme dont on a accuſé Diagore, Anaxagore, Stilpon, Socrate, Evhémer &c. n'avoit d'autre fondement que leur mépris pour les Dieux populaires, qu'ils oſoient fronder publiquement. (2)

Ainſi l'on ne doit pas être étonné de voir les Juifs, & les Chrétiens mis au nombre des Athées par les Payens : ils n'adoroient pas leur Jupiter, leur Venus, leur Mars. (3)

Ce n'eſt pas que les Payens ignoraſſent la force de ce mot Athée, pour ne pas ſavoir l'employer dans ſon ſens précis, lorsqu'ils vouloient parler éxactement, & en Philoſophes ; mais ils ne parloient pas toujours comme tels, ils adoptoient ſouvent le langage populaire, ou ils ſe laiſſoient entrainer par l'eſprit de parti, & par la haine. On

en a un éxemple dans l'accuſation d'Athéisme, qui a été ſi fort en vogue au ſeizième ſiècle, dont on aura occaſion de parler dans la ſuîte. (4)

Cicéron dans ſa harangue en faveur de Fontejus s'étoit déjà ſervi d'un moyen ſi peu honnete, pour rendre odieux les Celtes, & les Gaulois, qui n'étoient rien moins qu'Athées, comme l'on verra dans la note 6.

C'eſt peut-être pour la même raiſon qu'au commencement des découvertes on a décrié en Europe comme des Athées les peuples de l'Amérique. Il falloit bien les perdre de réputation en les faiſant paſſer pour des brutes plustôt que pour des hommes afin de juſtifier la cruauté, dont on uſoit envers eux, contre les ordres, & les ſages inſtructions de Ferdinand & d'Iſabelle. (5)

Après cela il ne ſuffit point que quelques nations aient été nommées Athées par quelques Ecrivains, pour

que

que l'on doive les croire d'abord ſur parole. Il faut que leur témoignage ſoit tout auſſi déciſif, & irrécuſable que celui de ceux qui nous atteſtent le conſentement général; mais il n'en eſt rien.

Ces Ecrivains nous parlent tantôt de peuples qu'ils avoüent eux mêmes n'avoir pas été bien connus de leur tems, comme les habitans de l'extrêmité de la Thrace, qui ſont nommés Athées par Porphire: tantôt ils ne s'appuyent que ſur des oüi-dire, qui ſont l'unique fondement ſur le quel Strabon met au nombre des Athées les Callaïques peuple barbare, qui habitoit les montagnes de la Luſitanie, aujourd'hui le Portugal. Ils ſont outre cela démentis par d'autres Hiſtoriens. (6)

Ajoutés que ſouvent ces Ecrivains n'attribuent point l'Athéisme à toute la nation, mais ſeulement à quelques particuliers: Strabon par éxemple, ne parle point de quelques peuples; mais

seulement de quelques hommes parmi ceux qui habitoient sous la zone torride. Aussi il ne faut point attribuer au gros de la nation l'Athéisme qu'on prétend avoir été enseigné dans les mystères usités chez les Egyptiens, & les Phéniciens, ou qui est annoncé dans la Cosmogonie de Sanconniathon: il ne regarderoit tout au plus que très peu de leurs Prêtres & de leurs savans. (7)

Il en est de même de ce que l'on dit de l'Athéisme des Indiens, & des Chinois, qui ne regarde tout au plus que les Gymnosophistes, & les lettrés. (8)

Si d'abord que l'on trouve ce mot *Athée*, on veut le prendre à la rigueur, si l'on veut donner des simples conjectures pour des raisons, s'appuyer sur des oüi-dire, & appliquer à toute une nation ce qui ne concerne que quelques particuliers, non seulement le consentement général ne subsisteroit point; mais

au

au contraire l'Athéisme auroit été le dogme du genre humain.

Mais quel eſt l'homme de bon ſens, qui ſur une dénomination ſi équivoque & ſur des aſſertions ſi douteuſes, & contredites les unes par les autres pourroit douter un moment de la vérité d'un fait, qu'il trouve établi par les témoignages les plus déciſifs ?

NOTES.

(1) Il y a des auteurs parmi les modernes qui ont donné à ce mot une extenſion beaucoup plus grande, en mettant au nombre des Athées non ſeulement ceux qui nient l'éxiſtence de la Divinité, mais ceux qui la confondent avec la nature, ceux qui lui ôtent en tout, ou en partie la providence, & l'adminiſtration de l'univers &c. ce qui les a engagé à les diſtribuer en pluſieurs claſſes. Mais quoi qu'il en ſoit de cette diſtribution arbitraire, qui ne paroit pas trop juſte, & qui ſelon la remar-

que judicieuſe de Bruker, ne ſert qu'à embarraſſer la matiere, en multipliant le nombre des Athées en pure perte, il demeure toujours vrai de dire qu'il n'y a que ceux qui nient l'éxiſtence de la Divinité qu'on puiſſe oppoſer au conſentement général; les autres à proprement parler ne ſont que des impies. C'eſt le nom que leur donne Platon, & non pas celui d'Athées. Bayle & Chambers qui ſe fondent ſur l'autorité de ce Philoſophe pour établir ces différentes claſſes d'Athées ſe ſont trompés. Bruk. *Hiſt. crit. Phil. tom.* 4. Plat. *de Leg. l.* 10. Bayle. *Rép. aux queſt. pag.* 3. *c.* 18. Chamb. *Diction. art. Athées.*

(2) V. Chap. *6.*

(3) Dion, & Pline nous apprennent que Flavius Clemens, & Domitille ont été condamnés comme Athées par Domitien: auſſi nous trouvons que le premier Empereur Chrétien a été nommé Athée par Julien. Dio *in Domit. L.* 47. Plin. *Nat. Hiſt. L.* 5.

(4) V. Chap. 11.

Cette dénomination peu exacte ou calomnieuſe s'eſt gliſſé quelque fois même dans les Ecrits de quelques auteurs Chré-

Chrétiens, qui l'ont apparemment copié des Payens ſans l'éxaminer.

Le ſens dans lequel Clement d'Alexandrie, Theodoret, Athanaſe, & d'autres Ecrivains Eccleſiaſtiques, d'après le langage de S. Paul, ont nommé Athées tous les Payens en général eſt trop clair, pour que l'on puiſſe s'y méprendre. Ils dénotoient par ce nom tous ceux qui ne croyoient point le vrai Dieu. Mais il n'eſt pas queſtion ici de la croyance d'une Divinité vraie, ou fauſſe, mais de la Divinité en général.

(5) Jo. Hook. *Relig. natur. tom.* I. *part.* I.

(6) Si Celſe nous donne pour des Athées les Scythes, Lucien au contraire nous apprend qu'ils adoroient une Epée, c'eſt à dire le Dieu des combats, dont elle étoit le Symbole: Herodote & Pomponius Mela nous atteſtent qu'ils croyoient une vie future: Cicéron & Plutarque nous parlent d'Anacarſis qui étoit un Scythe comme d'un homme craignant les Dieux. On ſait après cela qu'ils avoient des oracles, & une Théogonie écrite par Abaris. Luc. *Jupit. Trag.* Hérodot. *L.* 4. Pomp. Mela. *L.* 2. Cic. *in Tuſcul.* Plutar. *in conviv.*

Les Numides accusés d'Athéisme par le même auteur avoient des Rois, & par conſequent une ſociété, & une forme de gouvernement établie, ce qui, de l'avis de tous les ſages, ne peut ſubſiſter ſans quelque Religion. Virgile, & Cicéron nous parlent de Jarbas & de Maſſiniſſa leurs Rois comme d'hommes qui n'étoient rien moins qu'Athées.

Si Juſtin, & Pauſanias nous donnent pour des Athées les Celtes, c'eſt à-dire les Gaulois, & les Germains; Jules Céſar qui ſans doute les connoiſſoit bien, nous dit au contraire qu'ils étoient des peuples très adonnés à la ſuperſtition: Tacite nous parle de leurs Dieux nationaux, & de leurs ſacrifices de ſang humain. Auſſi n'y a-t-il rien de plus connu dans l'hiſtoire que les Druides qui étoient leurs Prêtres. Caes. *de bello Gall.* Tacit. *de mor. German.*

On peut conſulter ſur cela Helias Schedius *de Diis German.* Bruker *Hiſt. crit. Phil.* Fenel. *tom. 24. de l'acad. R. des Inſcript.* Freret *ibid.* Maillet *Introd. à l'Hiſt. de Dannemark.*

(7) On ſait par Euſebe, Clement d'Alexandrie, Diodore de Sicile, Plutarque &c. que la Doctrine contenue dans

dans les mystères des Egyptiens, étoit une doctrine cachée, que l'on ne confioit qu'à très peu de leurs Prêtres, & par conséquent cette doctrine, en accordant même pour à présent qu'elle ait contenu l'Athéisme ne pouvoit être celle de toute la nation. D'ailleurs on connoit les Symboles, sous lesquels les Egyptiens désignoient l'Etre suprême, & dans leurs Loix dressées par Mercure, Minerves, Sesostris, il est parlé expressément des Dieux, & de leur culte. Aussi nous savons pour certain par l'histoire de Moïse, qu'ils adoroient quelques-uns des animaux, que les Hebreux sacrifioient au vrai Dieu. *Ex.* 8. 27.

Il pouroit être faux, comme de savans Critiques le prétendent, que les Egyptiens aient adoré les oignons, & les pourreaux, ce qui donna occasion à la plaisante raillerie de Juvenal dans sa quinzième Satyre, mais il ne laisse pas pour cela d'être certain qu'ils étoient entierement superstitieux. Or que peut il y avoir de plus opposé que la superstition & l'Athéisme?

V. Cic. *de Off. L.* 1. Svet. *in Tibe.* Plutarc. *de Is. & Osir.* Marsham. *Can. Chron. &c.*

Pour

Pour ce qui eſt de la Cosmogonie de Sanconniathon ſur laquelle on fonde l'Athéisme des Phéniciens, il y a bien des Savans qui la rejettent, ſi ce n'eſt comme entierement ſuppoſée, du moins comme alterée & corrompuë par Philon, grand ennemi des Chrétiens, qui vivoit ſous l'Empereur Hadrien. Mais quand même l'on accorderoit que la Cosmogonie de Sanconniathon eſt l'ouvrage de celui dont elle porte le nom, il y auroit encore bien du chemin à faire pour prouver que les Phéniciens en général étoient des Athées. Il faudroit montrer 1°. que cette Cosmogonie renferme l'Athéisme, 2°. qu'elle étoit la doctrine de toute la nation.

Bien loin que les Phéniciens aient été des Athées, il y a de ſavans Critiques qui prétendent au contraire que c'eſt d'eux que les autres nations ont reçû leur culte, & leur Religion, & que les Grecs eux mêmes en ont emprunté leur Mythologie. Cela paroit certain, du moins par rapport à leurs Colonies répandues dans la Sicile, la Sardaigne la Lybie &c. dont chacune avoit une Religion, qu'elle tenoit ſans doute de ſes fondateurs.

V.

V. Euſeb. *Proeparat. Evang. L. 1.* Diod. de Sic. *Biblioth. L. 1.* Fourmont. *Réfl. ſur l'Hiſt. des anc. peuples,* Rollin. *Hiſt. des Carthag. &c.*

(g) Lucien, Strabon, Elien, Diodore de Sicile nous atteſtent que tous ces peuples en général croioient l'éxiſtence d'une Divinité, & nous parlent de leurs ſacrifices. Ajoutés que dans leurs livres ſacrés, tel que le *Panjagam, le Gnana-Vampa*; *l'Ezour-vedam*, il eſt parlé expreſſement d'un être ſupérieur. *Le Sammocaudon* Dieu des Siamois, & les *Talapoins* leurs Prêtres ſont trop connus dans l'hiſtoire, pour ne pas trouver étrange que cette nation ait été accuſée d'Athéisme par Loke.

CHA-

CHAPITRE III.

Nations Athées parmi les peuples nouvellement découverts.

Il faut maintenant nous transporter dans la nouvelle Zemble, dans le Groënland, dans la Baye d'Hudson, sur les côtes de l'Afrique, dans le continent, & dans les isles de l'Amerique; car c'eſt là, dit-on d'après les Relations de quelques Voyageurs, que l'on a trouvé des nations qui n'avoient pas la moindre connoiſſance de la Divinité.

Or il faut remarquer 1°. que ces mêmes voyageurs, qui nous peignent ces peuples comme Athées nous apprennent au même tems qu'ils étoient des peuples extrêmement ſauvages & barbares. On ne ſauroit lire ſans hor-

reur

reur ce qu'Amérique Vespucci, George Horn, les Navigateurs Hollandois, & d'autres, nous rapportent de l'inhumanité, & de l'impudence de ceux qui ſont ſitués au de là de l'équateur, près de Popajan, ou dans les environs de la terre de feu, des Caraïbes, des Moxos du Perou &c. de leurs accouplements inceſtueux, de leurs proſtitutions, & autres crimes encore plus injurieux à la nature. Seroit-il bien étonnant que des mœurs ſi feroces & corrompues les euſſent abruti au point de méconnoitre la voix de la nature? (1)

Mettant même les vices & la ferocité à part, la ſtupidité de ces peuples en général eſt ſi grande qu'ils ne s'élevent presque jamais au deſſus des ſens, & n'ont qu'un très petit nombre d'idées qui ne s'étendent pas au de là de leurs beſoins. Ce ſont des peuples, dit un ſavant auteur, qui vivent ſans

pen-

penſer, & qui ne ſont capables que des actions animales. (29

De pareilles nations ne tirent point à conſequence, & il faut les negliger où il s'agit d'établir quelle a été l'opinion du genre humain. Ce n'eſt point par les muets, les aveugles, les ſourds, ni par les imbecilles, ou par les foux, que l'on juge des facultés qui ſont propres à la nature humaine.

Pourroit-on déraiſonner au point de dire avec Bayle, que pour apprendre les vrais ſentimens de la nature il faut juſtement aller chez les ſauvages, dans qui elle n'eſt point pervertie par les préjugés des ſciences, & de l'éducation? on a toujours crû jusqu'ici que les ſciences & l'éducation ſervoient à développer & à perfectionner les lumieres naturelles, qui s'éteignent par le défaut de culture, & à plus forte raiſon par la corruption des mœurs, & par l'habitude du crime; il faudra croire à preſent tout le contraire. Ce n'eſt

plus

plus aux ſavans, & aux Philoſophes qu'il faut s'adreſſer pour s'inſtruire, il faut aller chez les Hurons, & chez les Hottentots. Il faut bien trop compter ſur l'indulgence des lecteurs pour débiter de pareilles abſurdités.

2°. Il faut appliquer aux relations des voyageurs modernes, ſur les quelles on fonde l'Athéisme de ces nations, ce que diſoit Strabon à propos de celles des Grecs de la ſuite d'Alexandre dans ſon expédition des Indes.

Il faut être, dit-il, extrémement attentif, quand on traite ce qui regarde les Indes. Il eſt peu de perſonnes parmi nous qui aient vu ce pays. Ceux qui y ont été ne l'ont vu qu'en partie, ils ne parlent presque que ſur des ouidire, ce qu'ils en ont reconnu ils ne l'ont vu que dans des excurſions militaires. Ceux qui ſe piquent d'en avoir écrit avec plus d'éxactitude ſont ſans ceſſe en contradiction les uns avec les autres. On ne voit ni accord, ni con-

formité dans ce que nous atteſtent ceux qui accompagnerent Alexandre dans ſon expédition des Indes, & ſi ces Ecrivains ſont ſi oppoſés dans le récit des choſes qu'ils ont vu, peut-on ſe fier à ce qu'ils nous diſent avoir appris par les autres? C'eſt le même jugement que portent de ſavans Critiques ſur les relations hazardées pour Schoütten Dampier, le Maire, ec. (4)

Tous ces Voyageurs hardis ont-ils bien connu tous ces peuples dont ils-parlent; en ſavoient ils la langue; ont-ils vecu aſſez long tems parmi eux pour connoitre au fond leurs vrais ſentimens; avoient ils pour cela les talens néceſſaires; en ont-ils eu les moyens, les ont-ils employé? C'eſt ce que la bonne critique éxigeroit que l'on fût avant d'ajouter foi à leur relations; mais on en oublie toutes les regles lorsqu'il s'agit de combattre la Religion. Un barbare, ou deux, attrappés ſur un rivage, ou dans une

forêt,

forêt, dont on a tiré à peine quelque mot mal compris, suffisent-ils pour juger de la croyance de toute une nations? Si l'on vouloit se tenir uniquement à ce que l'on pourroit tirer d'un montagnard d'Europe grossier, & mal instruit, je ne sais ce qu'on devroit juger de celle des Chrétiens. Aussi nous trouvons que tous ces Voyageurs, & ces Historiens sont démentis par d'autres, aux quels il n'y a point de doute qu'on doive la préférence. (5)

Que l'on ajoute 3° que plusieurs de ces Relations ne portent pas expressément que ces peuples ne connoissoient point de Divinité; mais seulement que l'on n'a trouvé parmi eux aucune marque de culte public, comme des temples, des sacrifices, & autres cérémonies de Religion. Mais il y a bien de la différence entre ne faire aucun acte public & extérieur

de Religion, & ne connoître aucune Divinité. (6)

La croyance de la Divinité appartient à l'opinion, & le culte de Religion appartient aux mœurs. La nature nous dit qu'il y a un Dieu, & il ne dépend point de notre volonté de ne pas le croire: elle nous dit de même qu'il faut lui rendre un culte; mais c'eſt librement qu'on le lui rend, & l'on peut n'y pas obéir. Ainſi quoique le culte public & extérieur ſoit une marque certaine de la croyance de quelque Divinité, le défaut de ce culte n'eſt pas de même le ſigne certain d'un manque de croyance.

Outre cela le culte public ſuppoſe néceſſairement une Société établie, & un état policé. Comment auroit-il pû avoir lieu parmi des peuples errans, qui reſſembloient plus tôt à des troupes de brigands raſſemblés dans les mêmes lieux par le hazard, ou par la néceſſité?

Les

Les idées fauſſes que pluſieurs de ces peuples s'étoient formé de la Divinité peuvent auſſi avoir contribué à ce défaut de culte, outre l'improbité des mœurs, & le manque de ſociété. Il y en a qui penſoient que Dieu étant naturellement bon, ce n'étoit pas la peine de lui rendre un culte, pour s'en procurer la faveur, d'autres qu'il étoit trop grand, pour pouvoir être honoré par les hommes: d'autres enfin ſe bornoient au ſeul culte interne. Ne diroit-on pas que nos Philoſophes ou nos Déiſtes modernes, ont puiſé chez ces peuples leur façon de penſer & leur dogmes ? Il eſt humiliant pour eux de voir que leurs maximes, qu'ils veulent nons donner pour une marque, & pour un effet d'une force d'eſprit ſupérieur, ſont nées il y a long tems du ſein de l'ignorance, & de la barbarie dans les forêts du Canadà!.

D'ailleurs a-t-on bien compris quelle fin ſe propoſoient quelques-uns

de ces peuples barbares en faiſant certaines actions, qui les rendoit peut-être des actes de culte, & des cérémonies de Religion? Les Hollandois remarquerent que ceux de la terre de Jeſſo après avoir bû, répandoient ſur le feu quelques gouttes d'eau, ce qui paroit étre une eſpèce de libation, d'autres lancoient en l'air des poignées de ſang des bêtes qu'ils tuoient à la chaſſe, ce qui étoit peut-être une eſpèce d'offrande. (7)

NOTES.

(1) Ameriq. Veſp. *Hiſt. de la navig.* ec. George Horn *Hiſt. univers. Hiſt. des établiſſ. Europe en Amer. Hiſt. gen. des voyag. &c.*

(2) La Condamine *Hiſt. abr. d'un voyag. &c.*

La ſtupidité de ces peuples a été la raiſon principale pour la quelle les Eſpagnols prétendirent qu'on devoit les réduiſ-

duire en eſclavage. Ceux-la même qui ont penſé à leur égard avec plus d'humanité, ont été d'avis qu'il falloit le tenir toujours en tutèle, comme des enfans perpétuels, ou des imbecilles.

La raiſon de la ſtupidité de ces peuples pourroit ſe trouver dans l'inclemence du climat, & dans les mauvais alimens, outre le défaut de culture, & d'éducation. Si quelqu'un prétendoit qu'elle eſt impoſſible dans des nations entieres, on répondroit que l'ignorance de la Divinité dans des nations entieres, qui font uſage de la raiſon, l'eſt bien plus.

Au petit nombre d'idées, ſurtout abſtraites, & univerſelles, répond néceſſairement la pauvreté du langage. Ainſi s'il étoit vrai que quelques-uns de ces peuples n'avoient point de nom pour exprimer la Divinité, cela pourroit ſervir à en donner la raiſon.

D'ailleurs cet argument ne prouve rien contre leur croyance. Ils n'avoient point de mot pour déſigner la matiere, la durée, l'espace, & presque tous les êtres moraux. Eſt-ce qu'ils ne connoiſſoient donc pas tous ces objets? Les Caaïques du Paraguay n'en avoient point pour l'ame, dont ils avoient cependant

une idée distincte de celle du corps, puisqu'ils la croyent immortelle.

(3) Si l'on nous donne les sauvages pour les maîtres de notre croiance, pourquoi ne nous les donneroit-on pas également pour maîtres de morale, puis qu'elle a de même sa source dans la nature? C'est peut-etre à quoi l'on voudroit venir sans que l'on ose le montrer ouvertement. Le beau code de morale que nous aurions!

Il est bon de remarquer encore à ce propos, que ces mêmes Ecrivains qui prétendent que les Sauvages sont des Athées précisément, parce qu'ils sont sauvages, nous donnent ailleurs comme une vérité démontrée que plus un peuple est barbare, plus il est superstitieux. Graves Philosophes qui assignent la même cause à deux effets contraires. La barbarie produit à leur gré tantôt la superstition, & tantôt l'Athéisme. Dévore qui voudra cette contradiction.

(4) Strab. *Geograph. L.* 15. Hooke *Rel. natural. tom.* 1. *par.* 1.

(5) Quand ces derniers n'auroient de leur côté que l'analogie, on devroit les croire préférablement aux autres. Ils nous disent des choses qui sont conformes à ce que nous savons de tous les

autres peuples connus: ainſi ſans une raiſon évidente nous devons les croire plus tôt que ceux qui nous diſent le contraire. Ils étoient outre cela certainement plus inſtruits, & ont eû plus de tems, & plus de moyens, de connoître les véritables opinions de ces peuples. Qui pourroit ne pas avoir plus de créance à un Kolbe qui a paſſé dix ans chez les Hottentots, à l'auteur Anglois de *l'Eſſai ſur la Providence, & ſur la poſſibilité phyſique de la réſurrection*, qui a demeuré dix ans dans la Floride, à tant de Miſſionaires qui ont ſéjourné encore plus long tems parmi ces nations? C'eſt avec le tems que Vinslow s'aperçut enfin, comme il l'avoüe lui même, que les peuples de la nouvelle Angleterre qu'il avoit d'abord crû Athées, ne l'étoient point.

On ſait par ces auteurs que pluſieurs de ces peuples, comme ceux de la nouvelle Zemble, de S. Domingue, de Cuba, de la Californie, les Moxos du Perou, les Eſquimos, les Hurons, les Hottentots adoroient le Soleil & la Lune: d'autres adoroient des Fétiches, ou des figures gravées ſur le tronc des arbres, comme ceux des Canaries, & de

la côte de Guinée : ceux de la Baye d'Hudſon faiſoient des ſacrifices : tous en général croioient les Eſprits, & étoient adonnés aux ſortileges. Ce même Anderſon qui a accuſé d'Athéiſme les Gröenlandois dans ſon *Hiſtoire naturelle de l'Islande, du Groënland, du détroit de Davis &c* avoue que ces peuples croient l'immortalité de l'ame, & détruit par là ſa propre aſſertion. Ainſi le conſentement général de tous les peuples à croire l'éxiſtence de quelque Divinité n'eſt plus à prèſent en queſtion parmi les ſavans. Ce même Bayle qui a épuiſe toute ſa critique pour combattre la réalité de ce conſenrement, avoit déjà dit qu'il étoit *plus probable :* ce mot dans la bouche d'un Pyrrhonnien vaut autant que *certain* dans celle d'un autre.

V. Jean Lud. Fabr. *Apolog. gen. hum.* Stillingfleet *Orig. ſacr.* la Croze *Entret &c.* Charlevoix *Hiſt. de la nouv. France, du Parag.* Lafiteau *Mœurs des Sauv.* Rochefort *Hiſt. mor. des Antill.* la Borde *Relat. des Caraïb.* Owal *Hiſt. du Chili,* Gillet *voyag. dans la Guai.* Kolben, Correal *voyag. Hiſt. Gen. des voyag. Hiſt. des Etabliſſemens Europ. en Amer. Eſſai ſur la Providence. &c. Lettres Edif. &c.*

(6)

(6) Quel bruit ne firent point les partisans de l'Athéisme à l'occasion des relations de quelques Missionnaires, & d'une lettre de Clement XI. au Roi très Chrétien, sur les habitans des Isles Dos Palaos, qui ne disoient cependant rien autre chose, si ce n'est que ces peuples n'étoient point idolatres? Est ce qu'il n'y à donc point de milieu entre l'idolatrie & l'Athéisme?

C'est par ces sortes de relations, qu'on ne s'est pas donné la peine d'éxaminer, que des auteurs d'ailleurs très respectables ont été trompés, comme Daniel Huet. D'autres les ont adopté d'autant plus avidement qu'elles paroissoient propres à confirmer leurs opinions, & à servir à leurs vues particulieres. Loke s'etoit engagé à combattre les idées innées de Descartes; Arnaud en vouloit à la chimere du peché Philosophique. Dan. Huet. *quest. alnet. L. 2.* Loke *Essai sur l'entend. &c. L 1. c. 3.* Arn. *IV. Dénonc. du péché Philosoph.*

(7) Ce seroit bien un mauvais subterfuge de dire avec Bayle, qu'il y a d'autres peuples encore inconnus, qui n'ont peut-être pas la moindre connoissance de la Divinité. A ce *peut-être* on en op-

po-

poſe un autre bien plus fondé, c'eſt-à-dire qu'on y trouveroit peut-être la même connoiſſance qu'en ont tous les autres connus. C'eſt un *peut-être* qui s'eſt déjà réalizé plus d'une foi par rapport à bien des peuples que les premieres relations dès le commencement de leur découverte, avoient d'abord fait paſſer pour Athées, mais que l'on a trouvé après penſant comme les autres. Il en arriveroit de même par rapport à ces inconnus: les premieres relations les diroient Athées, les ignorans les adopteroient ſans critique, les ennemis de la Religion en triompheroient, & l'on trouveroit enfin que l'on s'étoit trompé.

On a outre cela en faveur de la croyance de ces peuples inconnus l'induction, & l'analogie ſur laquelle on peut en juger non pas ſeulement avec probabilité, mais avec certitude.

Tous les peuples connus croient l'éxiſtence de quelque Divinité: donc ceux que l'on ne connoit-pas encore la croient auſſi. Celui qui nieroit cette conſéquence pourroit nier de même que la peſanteur ſoit commune à tous les corps: on ne le prouve que par l'induction tirée

de

de tous les corps, ſur les quels on a pû faire l'expérience. Parce-qu'on ne l'a pas faite ſur ceux qui ſe trouvent dans les terres auſtrales pourroit on douter qu'ils ſoient peſans comme par tout ailleurs?

Prétendre avec le même auteur que l'induction n'étant pas complete avant qne l'on ait fait l'expérience ſur chaque individû, ne prouve rien, c'eſt prétendre que l'on connoiſſe déjà d'avance ce que l'on cherche à connoître, & rendre inutile, ou même impoſſible une ſorte d'argument reçû par tous les Philoſophes, & qui eſt presque le ſeul guide qne l'on ait en Phyſique.

CHA-

CHAPITRE IV.

Fauſſes Notions de la Divinité.

Il importe peu que les Idées que ce peuples avoient de la Divinité ſoient, vraies, ou qu'elles ſoient fauſſes; le conſentement général ne ſubſiſte pas moins : avoir des idées fauſſes de la Divinité ce n'eſt pas la même choſe que n'en croire aucune. (*1*)

Comme il y a des dégradations des couleurs, & des nuances ſans nombre entre la blancheur qui reſulte de l'aſſemblage de tous les rayons, & le noir, qui eſt une négation de toute lumiere, il y a de même plus d'un milieu entre ceux qui penſent comme il faut ſur la Divinité, & ceux qui n'en croient point l'éxiſtence.

Il y a plus; Comment les hommes ſeroient-ils parvenus à croire des fauſſes Divinités, s'ils n'en avoient crû aucune? Toutes ces fauſſes croyances ſuppoſent manifeſtement celle de la Divinité en général: ils n'en ont crû des fauſſes, en quoi ils ſe ſont trompés, que parcequ'ils en croioient une, en quoi ils ne ſe trompoient point

L'objet de toutes ces idées diverſes étoit dans le fond toujours le même, c'eſt-à dire *une nature excellente & ſupérieure*, & toutes ces idées n'étoient que cette même idée diverſement modifiée par l'imagination, ou par l'ignorance, & les paſſions. Il en eſt tout de même comme des couleurs diverſes, qui n'étant rien autre choſe, que la même lumiere diverſement réfléchie par la ſurface des differens corps, qui nous la renvoyent, en prouvent également l'éxiſtence.

Si l'on pouvoit conclure de la diverſité des idées que les hommes ont eû

eû d'une choſe, qu'ils n'ont pas été d'accord ſur ſon éxiſtence, l'on pourroit conclure également qu'ils ne l'ont jamais été ſur l'éxiſtence du ſoleil, puiſque les idées qu'ils en ont eû, ſont ſi diverſes. Il y en a qui l'ont crû une pierre enflammée, comme Anaxagore, & d'autres une lampe attachée à la voute du ciel: combien d'opinions diverſes ſur ſa grandeur, & ſur ſa diſtance de la terre? Les uns le font tourner dans une orbite particuliere, d'autres le placent au centre du Syſtême.

Qui eſt-ce qui ne voit que l'objet de toutes ces idées diverſes eſt toujours ce même corps lumineux qui ſemble rouler ſur nos têtes & qui nous échauffe, & nous éclaire? Ce ſophiſme de Bayle avoit déjà été détruit d'avance par Gaſſendi; un de nos Philoſophes modernes a eû cependant le courage de le répéter. (2)

Du

Du moins, dira-ton, avec Bayle: il ne peut y avoir nul accord entre ceux qui admettent plusieurs Dieux, & ceux qui n'en admettent qu'un seul, car entre *un & plusieurs* il n'y a point de milieu, dans lequel ils puissent s'accorder: ainsi l'opinion de ceux qui n'admettent qu'un seul Dieu, comme les Juifs, & les Chrétiens, & celle des Payens qui en admettent plusieurs, quoique réunies ensemble, n'ont pas plus de force que séparées, & par consequent elles ne prouvent rien contre les Athées qui n'en admettent aucun.

Reponse. Entre *un*, *& plusieurs Dieux* il n'y a point de milieu dans la chose même, mais non pas dans l'opinion, & l'on ne parle ici que de la derniere. Il peut y avoir tel homme qui croit l'éxistence de la Divinité, mais qui est encore indécis s'il doit en admettre une, ou plusieurs. Celui là en admettroit quelqu'une, précision faite de l'unité & du nombre.

C'eſt le milieu dans le quel ils s'accordent tous. (3)

Il éxiſte une nature excellente & ſupérieure : voilà la formule tant requiſe par Bayle, pour pouvoir juger de l'opinion de tous les hommes, à la quelle tout le genre humain ſouſcrit. (4)

S'il paroit que cette idée d'*une nature excellenté & ſupérieure* ne peut nullement s'accorder avec celle que les Payens paroiſſent avoir de la Divinité, en lui attribuant un corps, des paſſions, de crimes même les plus honteux, ou en la dégradant au point de la faire ſemblable à la nature des hommes, & des animaux, en divinizant les aſtres, le bois, la pierre, & le métal; c'eſt parceque l'on voudroit faire raiſonner d'après nos lumieres, ſur tout d'après celles que nous tenons de la Révélation, des gens qui en étoient dépourvûs, ou qui ne raiſonnoient point.

Un

Un corps attribué à la Divinité n'avoit rien de révoltant pour des hommes groſſiers, qui peu accoutumés à s'élever au deſſus des ſens, n'auroient ſû la concevoir autrement. Si la Religion ne nous tenoit en garde contre les preſtiges de l'imagination, nous donnerions peut-être dans la même erreur.

Il paroit que les Payens, d'après ce qu'ils voioient dans l'homme, qu'ils regardoient comme ce qu'il y a de plus parfait dans la nature, croioient qu'il étoit plus convenable à Dieu, néceſſaire même, d'avoir un corps ſans lequel ils n'auroient ſû concevoir comme il eût pû, ſentir, vivre, & agir ſur l'Univers. Ils auroient penſé en cela comme a penſé un Philoſophe de nos jours à la honte du Siècle, & de la raiſon. (5)

Mais auſſi avoient-ils le ſoin de lui choiſir la forme la plus belle, & la plus parfaite, qui étoit ſelon quel-

ques uns la figure humaine, selon d'autres la ronde, & d'en écarter tout ce qui pouvoit y avoir de corruptible, & de grossier. Les Epicuriens disoient que ce n'étoit point un corps, ni du sang, mais quelque chose d'approchant.

Après avoir donné un corps aux Dieux, ce n'est que par une suite naturelle que les Payens leur ont attribué des passions, des besoins, & ont pensé à leur fournir des plaisirs. Sans ces derniers il auroit manqué quelque chose à leur bien être, & à l'excellence de leur nature, dont l'idée quoique confuse, & défigurée se fait toujours entrevoir sous le voile épais de toutes ces absurdités. Si ils leurs en ont fourni de grossiers, c'est que des hommes grossiers & corrompus, n'en connoissoient point d'autres. D'ailleurs une extrême corruption dans les mœurs ayant entrainé celle de la morale, on ne regardoit plus certaines actions comme honteuses, & criminelles, ou l'on cher-

cherchoit à en diminuer la honte en les attribuant aux Dieux. Que l'on ne croie pas cependant que la raiſon n'ait toujours percé parmi ces ténébres, & que par un reſte de la tradition il ne ſe ſoit toujours conſervé une idée plus pure de la Divinité, comme on le verra dans la note. (6)

Dès que l'ont fut parvenu jusqu' au point de faire les Dieux ſemblables aux hommes, il ne pouvoit plus guère y avoir de difficulté à faire des hommes ſemblables aux Dieux, ſi toute fois il eſt vrai que l'on ait jamais attribué la Divinité à aucun homme dans la rigueur du terme: les frais en étoient déjà à moitié faits. (7)

Si l'on a adoré des animaux, ce n'eſt qu'en conſequence de la perſuaſion qu'ils étoient animés par des Divinités, ou que les Divinités dont ils étoient le ſimbole venoient s'y placer: il en étoit de même des aſtres. Comment les Payens au-

roient-ils pû leur adreſſer des prieres, les prendre à témoins dans leurs ſermens, s'ils les euſſent crû ſourds, & déſtitués d'intelligence? Ce qu'ils penſoient de leurs ſtatues, & à quoi ſe rapportoit le culte qu'ils rendoient aux idoles c'eſt encore un problême parmi les ſavans. (8)

On pourroit peut-être trouver un peu plus de difficulté à accorder enſemble de quelque façon l'idée d'une nature excellente, avec celle du Démon, qui étoit le ſeul, dit-on, adoré au Pegù, dans le Royaume de Benin, à Serra Lionna, dans le Curdiſtan &c. mais il ne faut pas toujours attacher à ce mot *Démon* la même idée que nous en avons dans le Chriſtianiſme. Ce mot Démon ne ſignifioit rien autre choſe dans le langage des Payens que *Génie*, & en ſuite de la perſuaſion que les Génies étoient autant de Divinités il étoit devenu ſynonime du mot *Dieu*. En effet lorſque ſaint Paul prêcha à

Athé-

Athenes la Divinité & la reſurrection de Jeſus Chriſt, les Philoſophes Stoïciens, et Epicuriens s'écrierent qu'il annonçoit quelque nouveau *Démon*, c'eſt a dire quelque Génie, quelque Dieu nouveau. (9)

Si parmi ces peuples on n'adoroit que des Génies malfaiſans, ce n'eſt pas qu'ils n'en connuſſent abſolument point d'autres. L'idée d'une nature malfaiſante ſuppoſe néceſſairement celle d'une autre meilleure : on ne connoit le mal que par rapport au bien, le vice que par rapport à la vertu. D'ailleurs comme il ne faut pas plus de pouvoir pour cauſer le mal, que pour cauſer le bien, ſi l'expérience des maux a fait naître l'idée d'une nature malfaiſante, l'expérience du bien a dû également faire naître l'idée d'une nature bienfaiſante. Si cependant ces peuples n'adoroient que les premiers, c'eſt parcequ'ils croioient que les bons Génies étoient déjà

portés par eux mêmes à leur faire du bien, ou parce que les hommes, sur tout s'ils sont barbares & vicieux, sont remués plus fortement par la crainte, que par la reconnoissance. Ajoutés que ces peuples ne croioient pas toujours que ces Génies nuisoient aux hommes par méchanceté de nature, mais ils croioient que ce n'étoit qu'en punition de leurs crimes : ainsi les regardoient-ils plus-tôt comme des Esprits vangeurs, que comme des êtres malfaisans. C'est l'idée qu'en avoient les barbares du Chili, du Bresil, des Isles Mariannes, &c. Ceux du Curdidistan, d'après un reste de la tradition sur la chute des Anges rebelles, regardoient le Démon comme un Ministre disgracié qui pourroit quelque jour rentrer en faveur.

NOTES.

(1) *Multi de Diis prava ſentiunt, id enim vitioſo more effici ſolet: omnes tamen eſſe vim naturamque divinam arbitrantur.* Cic. in Tuſcul.

De hominibus nulla eſt gens tam immanſueta, quæ non etſi ignoret qualem Deum habere deceat, tamen habendum ſciat. Id. L. 3. de nat. Deo.

(2) Gaſſ. *Phyſiq. ſect.* 1. *L.* 4 *C.* 2. Syſth. de la nat. part. 2. pag. 95. *Chaque homme a ſon Dieu Tous ces Dieux éxiſtent-ils, ou n'en éxiſte-t-il aucun?*

On pourroit dire également *chaque homme a ſon idée du ſoleil. Tous ces ſoleils éxiſtent-ils, ou n'en éxiſte-t-il aucun?* Si ce raiſonnement n'eſt pas juſte, l'autre ne l'eſt pas non plus.

Il ne ſert à rien de dire, avec le même Auteur, que l'éxiſtence du ſoleil eſt prouvée par le témoignage des ſens. En laiſſant à part que la ſuppoſition qu'il n'y ait de certain, que ce qui eſt prouvè par le témoignage des ſens, eſt fauſſe, il démeure toujours vrai que la diverſité des ſentimens ſur un objet ne prouve rien contre ſa réalité.

Cet auteur l'avoue lui même, & détruit ſon propre raiſonnement, en diſant ailleurs, que la réalité eſt près que auſſi diverſe dans la tête des hommes, que la chimere. V. Caſtill. *Obſerv. ſur le Livre intitulé Syſth. de la nat. c.* 10. *N.* 28.

(3) C'eſt encore un autre ſophiſme dont il tâche d'étayer ſa propoſition lors qu'il cite en ſa faveur le réglement fait par les loix, que dans le cas, où une partie des juges abſout un criminel, une autre partie le condamne à la mort, & une troiſieme partie au banniſſement, les deux derniers avis n'auront point de force contre le premier, parce qu'ils ne ſont point d'accord.

De ce que les deux parties des juges qui ſont oppoſées à la premiere ne ſont point d'accord ſur le même genre de peine, il ne s'enſuit nullement qu'elles ne s'accordent pas, à le juger coupable, & digne de châtiment.

Auſſi ce n'eſt que par rapport au dernier que les Loix dans ce cas, lui ſont favorables, par un principe d'humanité: mais elles ne le déclarent pas pour cela innocent, ni n'empêchent que l'on puiſſe, que l'on doive même le regar-

der

der comme coupable, puisque la plus grande partie des juges l'a déclaré digne de peine.

(4) Cette formule paroîtra peut-être défectueuse à bien des gens, qui voudroient que la perfection infinie de l'Etre souverain y fût exprimée plus clairement; mais on les prie de réfléchir que l'on ne parle ici que d'une idée qui a été certainement commune à tous les hommes, pour ne pas se jetter d'abord au commencement dans mille difficultés, qui ne feroient qu'embarrasser la matiere. Si l'on prétendoit que tous les hommes, même les Sauvages, en ont eû une idée plus claire, l'on ne s'y opposera point, & si l'on en fournit des preuves, nous en serons bien aise: notre cause n'en deviendra que meilleure.

Aussi ne parle-t-on ici que d'une idée suggerée par le sentiment de la nature, plustôt qu'acquise par le raisonnement, ou s'il est permis d'user de cette expression, qui est un germe de l'idée, plustôt que l'idée même. Ce n'est que par le raisonnement qu'elle se développe dans la suite, & se perfectionne; mais en attendant elle est suffisante pour distinguer l'Etre suprême de tous

les

les autres êtres, & pour fonder l' obligation de lui rendre un cultre.

(5) *Syſth. de la nat. part.* 1. *pag.* 66. *part.* 2. *pag.* 60.

(6) Sans parler de tout le peuple Juif, & de nombre de vrais-croyans repandus ſur la terre, tout ce qu' il y avoit de gens éclairés, & les Philoſophes, ſentoient bien que toutes ces infamies, que l' on attribuoit aux Dieux, ne pouvoient avoir lieu dans une nature excellente, & les regardoient pour cela comme des fables, dont ils reprochoient l' indécence à la folle imagination des Poëtes. On peut voir ſur cela les reproches faits à Orphée, à Heſiode, à Homere dans Diogene Laerce, Xenophanes, Heraclite, Dion Griſoſtome &c. Platon ne vouloit point pour cette raiſon que l' on donnat leurs ouvrages à lire à la jeuneſſe, & Iſocrate croioit qu' Orphée étoit mort déchiré par les Bacchantes, en peine des outrages, qu' il avoit fait à la Divinité par ſes fables.

Cicéron s' en plaint de même dans ſes Livres ſur la nature des Dieux, & nous dit que tout ce qu' il y avoit de gens ſenſés ne croioient point, ſur ce qu' en avoit dit Homere, que les Dieux ſe nour-

nourriſſoient d'ambroiſie, & s'abreuvoient de nectar, ni les adultéres de Jupiter, les débauches de Venus, & les amours d'Appollon,

On pourroit douter que le peuple même crût toutes ces méchancetés & ces aventures burlesques, & ſcandaleuſes de ſes Dieux, puiſqu'Ariſtophane, & Euripide oſerent les tourner publiquement en ridicule ſur le théatre. Comment ce même peuple, qui avoit condamné Socrate, & chaſſé Stilpon, & Ariſtote, pour avoir frondé ſes Dieux, auroit-il ſouffert les plaiſanteries de ces Poëtes, ſi ce n'étoit que les premiers en avoient attaqué l'éxiſtence qu'il croioit, & les autres n'en attaquoient que les aventures, qu'il ne croioit point. Ariſtoph. *in Plut.* Eurip. *Iphig. act.* 2. *Jon. act.* 1. *Troad. act.* 4. *Herc. fur. act.* 5.

On ne parle point ici des Myſteres, où l'on enſeignoit une doctrine bien plus pure ſur la nature de la Divinité, parce que l'on ſe reſerve à en parler plus amplement dans un Chapitre à part.

(7) S'il y avoit quelque homme à qui l'on eût attribué la Divinité dans la rigueur du terme, ce ſeroit certainement

Her-

Hercule ; mais ce n'eſt rien moins que prouvé, qu'Hercule Dieu ait été un homme. Les anciens n'ont jamais décidé ce qu'il étoit, & Varron le prend expreſſément pour un être Phyſique, ou pour le *Dius Fidius* des Sabins, qui n'étoit certainement pas un homme. Outre cela il y a eû deux Hercules, dont l'un appellé l'Olympien étoit le Dieu, & l'autre le Héros ſi connu dans la fable : c'eſt ce qui a peut-être donné occaſion de les confondre, en prenant l'un pour l'autre. Il en eſt arrivé autant à l'égard du Dieu *Quirinus*, qui n'étoit rien autre choſe que le Génie tutélaire de la Ville de Rome que l'on a confondu dans la ſuite avec Romulus ſon fondateur.

On verra dans le Chapitre ſuivant ce que c'étoit que Jupiter, Venus, & les autres Dieux de la Fable.

Si dans quelques contrées, on a adoré les Rois, comme l'Ecriture même nous l'apprend, il ne s'enſuit point, ni ne nous eſt point dit par l'Ecriture, que l'on crût qu'ils étoient des Dieux. Comment auroit-on pû le croire de perſonnes ſujettes à la mort, & dans qui l'on voyoit tous les jours toutes les miſeres,

&

& les foibleſſes de l'humanité? Si avec tout cela, par le plus grand de tous les crimes, on leur rendit un culte qui n'eſt dû qu'à la ſeule Divinité, ce n'étoit qu'un excès d'orgueil, & de vanité de la part des Souverains, & un autre de foibleſſe & d'adulation de celle des peuples. C'eſt ce que nous dit expreſſément l'auteur du Livre de la Sageſſe, & qui paroit évident par l'hiſtoire de Nabucodonoſor, & de Darius le Medien. On trouve la même folie renouvellée chez les Romains par Caligula, & par Domitien, ce qui a été la cauſe d'une terrible perſecution, qu'eſſuyerent les Juifs, & les Chrétiens, les uns à Alexandrie, & les autres dans tout l'Empire. *Sap.* 14. *Dan.* 31.

On peut dire la même choſe des honneurs Divins décernés aux Empereurs après leur mort, qui n'étoient qu'un hommage ſervile que l'on rendoit pluſtôt à leur famille; mais la plus part ne duroient qu'autant que cette famille étoit à craindre. Ils n'étoient même ſouvent qu'un artifice de leurs ſucceſſeurs, pour cacher la part qu'ils avoient eû à leur mort, en faiſant rendre des honneurs Divins en public à ceux qu'ils ve-

venoient d'assassiner en secret; mais tout le monde n'en étoit pas la dupe. Lorsque Néron les fit décerner à Claudius qui étoit mort empoisonné par des champignons, de l'ordre d'Agrippine, Gallion frere de Senéque disoit en plaisantant, que les champignons étoient devenus la nourriture des Dieux.

Si on leur bâtissoit des temples, on leur destinoit des Prêtres, & on leur faisoit des offrandes; l'on n'en avoit pas pour cela la même idée que de Jupiter & des autres Dieux, on ne leur attribuoit pas le même pouvoir, ni on ne les croioit être les distributeurs des bien faits de la nature. On croioit tout au plus que les Dieux les avoient fait monter au ciel en récompense de leurs vertus. Mais, quelles vertus, que celles de Claudius, de Caligula, de Caracalla &c. Ainsi tout ce qu'il y avoit de gens sensés se moquoit intérieurement de ces apothéoses. Senéque osa publier une Satyre qui nous reste encore sur l'apothéose de Claudius, & Gallion son frere disoit publiquement que cet Empereur avoit été trainé au ciel avec des crocs, comme les cadavres des condamnés étoient trainés dans le Tybre par

le

le bourreau. Cela d'autant plus que l'on voioit ſouvent ces honneurs décernés à des perſonnes les plus décriées par leurs mœurs, comme Druſille ſœur de Caligula, Fauſtine femme de Marc Aurele, ou même les plus viles, comme Antinous, mignon d'Hadrien.

(8) Il y en a qui prétendent, l'on croit même communement, que les Payens regardoient leurs Statues comme étant elles mêmes des Divinités. L'exil de Stilpon chaſſé d'Athénes pour avoir dit que la Minerve de Phidias n'étoit pas un Dieu, & la coutume que les Payens avoient dans les guerres de tâcher d'ôter les Statues aux villes aſſiegées, en croiant par là de les priver de leurs Divinités, ſemblent d'abord confirmer cette opinion, qui paroit d'ailleurs nous être inſinuée par l'Ecriture, & par les reproches que leur faiſoient les Chrétiens. Il paroit cependant qu'une erreur ſemblable de croire qu'un morceau de pierre, ou de bois formé en ſtatue dans un attelier, à coups de hâche ou de ciſeau fût une Divinité, eſt trop groſſiére, pour avoir pû avoir lieu, hors parmi le peuple, qui ne ſavoit pas bien lui même ce qu'il en croioit. On ne ſau-

roit trouver rien de plus délicat que la raillerie qu' en fait Horace dans les vers ſuivans.

„ *Olim truncus eram ficulnus inutile lignum,*
„ *Cum faber incertus ſcamnum faceret ne Priapum,*
„ *Maluit eſſe Deum; Deus inde ego . . . .*

Ainſi il y en a d'autres qui penſent que les Payens ne regardoient point leurs Statues comme étant elles mêmes des Divinités, mais ſeulement comme remplies, & pénétrées d'une ſubſtance Divine. Marque de cela, diſent-ils, ils ne les adoroient qu'après la conſécration, ou la dédicace, en vertu de la quelle ils croioient que les Divinités venoient s'y loger.

On a en faveur de cette opinion le témoignage de Jamblyque, de Porphire, d'Arnobe qui étoient, ou avoient été des Payens, & leur croyance nous eſt ainſi rapportée par Lactance, & par Origene. Il paroit même que ce n'eſt qu'en ſuite de cette perſuaſion des Payens que les Chrétiens penſoient que leurs Statues étoient habités par les Démons.

Les Statues ainſi pénétrées de la ſubſtance Divine étant cenſées ne faire qu'une ſeule & même choſe avec la Divi-

ni-

nité, étoient appellées Dieux par les Payens, & faiſoient l'objet direct & immédiat de leur culte : ainſi les façons de parler de l'Ecriture où il eſt dit-que les Payens adoroient le bois, & la pierre, & les reproches que leur faiſoient les Chrétiens, ont le même lieu.

Pour que l'on crût de priver les villes de leurs Dieux, en les privant de leurs Statues, il n'étoit pas néceſſaire de croire que les Statues étoient elles mêmes ces Dieux ; il ſuffiſoit de croire qu'elles les contenoient. Celui qui emporte la boîte emporte ce qu'il y a dedans. D'ailleurs on croioit de les en priver de même par *l'évocation*, en vertu de la quelle on penſoit que les Divinités étoient forcées à quitter leurs Statues, comme par un eſpèce de charme. Dans ce cas les Villes reſtoient privées de leurs Dieux, mais non pas de leurs Statues : donc les Statues n'étoient point elles mêmes ces Dieux.

Une troiſième opinion eſt de ceux qui prétendent que les Payens n'ont jamais adoré les Statues, & que leur culte n'étoit que ſymbolique & relatif. C'eſt véritablement ſur quoi leurs Apologiſtes ſe retrancherent, pour répondre

aux reproches des Chrétiens qui leur faiſoient voir combien le culte qu'ils rendoient à des Dieux de pierre, ou de bois, choquoit le bon ſens, & la raiſon : mais les autorités qui le démentent ſont en trop grand nombre, & trop graves pour pouvoir ſouſcrire à une explication inventée après coup.

Cette expliquation eſt ſaiſie avidement par nos prétendûs Philoſophes, ſur tout par l'Auteur du *Dictionnaire Philoſophique*, qui ſans doute par un eſprit de charité, fait tous ſes efforts pour juſtifier les Payens du crime d'Idolatrie, par le parallele du culte que les Catholiques rendent aux images de Jeſus Chriſt, & des Saints *Dict. Phil. art. idoles, idolatrie.*

C'eſt ainſi que certains auteurs pendant que d'un côté ils ſe ſervent de l'exemple des Payens, pour rendre odieux les Catholiques en les faiſant paſſer pour des Idolatres, ſe ſervent d'autre côté de l'exemple des Chrétiens pour juſtifier les Idolatres. Voilà ce que peut la haine contre la Religion, & l'envie de contredire l'Ecriture, & de faire paſſer les Saints Peres, & les Chrétiens, pour des calomniateurs, ou pour des ſots.

En

En accordant même que le culte que les Payens rendoient aux ſtatues ne fût que ſymbolique, & relatif; quelle différence entre un culte rendú à des êtres imaginaires, & ſcandaleux, par des rites & des cérémonies les plus infâmes & celui des Chrétiens ? Ces derniers n'ont jamais penſé que Jeſus Chriſt, & les Saints habitent dans les images, ni que ces images ſoient remplies d'une ſubſtance Divine.

Jamais aucun Payen ne s'eſt nommé idolatre, diſent-ils, & l'on ne trouve point ce nom dans Homere, Héſiode, &c.

Le moyen de n'être pas terraſſé par un ſi redoutable argument : c'eſt parcequ'ils ne croioient point l'être.

CHAPITRE V.

Idolatrie.

Rien de plus difficile que de marcher dans l'obſcurité, & de ſuivre les traces d'une raiſon qui s'égare.

Nous ne ferons que rapporter les opinions des différens auteurs ſur l'origine de l'idolatrie, & en remarquer les états divers, ce qui jettera une grande lumiere ſur ce que l'ont vient de dire dans le Chapitre précédent.

C'eſt une digreſſion qui ne ſera pas déſagreable au Lecteur, à qui on laiſſe d'ailleurs toute la liberté de ſuivre telle opinion qu'il lui plaira.

Il paroit que d'abord l'ignorance de la phyſique, & l'admiration ſtupide des phénomènes de la nature a porté les

les hommes, devenus barbares, & ignorans, après le déluge, à en croire toutes les parties animées par des intelligences, ou des Génies, dont on a fait dans la ſuite autant de Divinités, en leur attribuant un pouvoir ſupérieur, qui eſt véritablement un appanage de la nature Divine. (1)

C'étoit un Génie ſans doute, dans l'idée de ces hommes groſſiers & ignorans, qui animoit les aſtres, & qui en dirigeoit la marche, c'en étoit un autre qui fourniſſoit les eaux des fontaines, & éntretenoit le cours des fleuves, &c. Ce ſont là les Nymphes Melies, & les Dieux Titans, dont il eſt parlé dans Héſiode. (2)

On a pour la même raiſon animé d'abord par des Génies, & déifié dans la ſuite les animaux, dont on attribuoit l'induſtrie, ou l'inſtinct utile, à une intelligence ſupérieure, & à une volonté bienfaiſante. (3)

Ce panchant à animer les parties diverſes de la nature s'eſt trouvé chez les Islandois, les Norvégiens, les Lapons, les Siamois, les Hottentots, à la Virginie, au Bréſil, au Canadà, à la Chine &c.

Il eſt à preſumer, que les premiers habitans de l'Egyte, de la Phénicie, de la Grece, qui n'étoient pas moins barbares, & ignorans, que tous ces peuples, dont on vient de parler, ont penſé de même, & par conſéquent, que leur idolatrie a eû la même ſource. (4)

Ce même penchant ſe produit encore tous les jours, ſelon la remarque d'un ſavant auteur, parmi le peuple, & les habitans de la campagne, qui croient les eſprits follets, ou revenans, & ne manquent pas de leur attribuer tous les effets, dont ils ne comprennent point la cauſe. (5)

Comme les ſens & l'imagination veulent avoir leur part dans tout, l'on

a tâché bientôt de ſe repreſenter tous ces êtres imaginaires, par des figures informes, & par des ſymboles arbitraires. Ce ſont là les idoles qui ſervent à prèſent à orner les cabinets des Antiquaires, & de monumens honteux de la ſtupidité des hommes, & de l'égarement de la raiſon. (6)

Que l'on ne croie pas cependant que les hommes ſoient parvenûs tout d'un coup au comble de l'erreur, de prendre ces Génies, ou ces êtres naturels pour des Divinités, ni qu'ils leur aient rendu d'abord un culte ſuprême. Ce n'étoient au commencement que des Divinités, ou des puiſſances ſubalternes prépoſées aux parties diverſes de la nature par le ſeul Dieu ſouverain & maître de l'univers, dont l'idée que les hommes en avoient reçû des enfans de Noé, ſe conſervoit encore dans ſa pureté. C'eſt l'explication, qu'en donnent Celſe, & Julien, qui avoient raiſon ſans doute pour les premiers tems,

mais non pas pour le tems dans lequel ils écrivoient. (7)

Il ne doit pas paroître étonnant que des hommes groſſiers, & ignorans n'arrivaſſent point à comprendre qu'une ſeule Divinité étoit plus que ſuffiſante pour produire tous ces effets divers qu'ils admiroient. Il n'arrivoient pas à comprendre que ces effets ne ſurpaſſoient pas même le pouvoir phyſique de la nature. Ils croioient peut-être encore qu'il n'étoit pas convenable au ſeul Dieu ſuprême de s'occuper du détail de l'univers; ainſi ils regardoient ces Génies comme ſes miniſtres, & les honoroient non comme les diſtributeurs ſouverains, mais comme les diſtributeurs immédiats des bienfaits de la nature. (8)

Il y a des auteurs qui penſent que tous ces Génies n'étoient au commencement qu'autant de noms divers, ſous les quels on déſignoit une ſeule, & même Divinité, par rapport aux divers ef-

effets, & qui ont été pris dans la ſuite pour des êtres réels, dont on a fait autant de Divinités diſtinctes.

L'erreur n'eſt venue qu'à meſure que les hommes accoutumés à n'honorer que les auteurs immédiats de tout le bien & de tout le mal, qui arrivoit dans la nature, dans ces êtres imaginaires, oublierent le ſeul Dieu ſuprême qu'ils connoiſſoient, & l'idée de ſon pouvoir infini s'effaça prèsqu'entiérement, dans leur eſprit, ou que ne connoiſſant point les bornes du pouvoir de ces Génies, ils le confondirent avec le pouvoir infini.

Auſſi le mot *Dieu*, dit un ſavant critique, n'exprimoit pas la nature Divine telle que nous la concevons, c'eſt-à-dire un être infini, unique, éternel, ſouverainement parfait; mais ſeulement un être ſupérieur quelconque, digne de reſpect, & de vénération. On le trouve donnè indifféremment dans Homere

à

à toutes sortes des personnes, même à un gardien de pourceaux. (9)

D'abord l'idée obscure de la chose jetta de la confusion dans le mot, & la confusion causée dans le mot, dont la signification n'étoit rien moins que fixe, en rejetta une autre à son tour dans la chose même.

Comme le soleil parmi tous les autres objets de la nature est le plus frappant, soit par l'éclat de sa lumiere, & par la régularité de sa marche, soit par l'influence qu'il a sur toutes les parties de l'univers, il a aussi été le premier dont on a fait une Divinité.

On comprend de-là la raison pour la quelle le *Sabisme* a été le plus ancien & le plus répandu de tous les faux cultes. Il a régné non seulement chez les Sabéens, les Caldéens, les Perses, les Gaulois; mais on l'a trouvé établi au Peroû, au Mexique, &c. Tous les autres cultes n'étoient que ce même *Fétichisme* qui régne encore à présent chez les Negres de la côte

de

de Guinée, aux Canaries, à la Chine &c. (10)

Ici finit le premier Etat, que l'on peut regarder comme celui de l'enfance, de l'idolatrie.

On eſt étonné dans l'autre qui ſuit de voir ces Dieux, ou ces Génies multipliés prèsqu'à l'infini. Ce n'eſt plus ſeulement pour les êtres phyſiques, ou pour les parties diverſes de la nature, que l'on imagina des intelligences; mais pour les êtres moraux, & généralement pour tout ce qui ſembloit renfermer l'idée d'un pouvoir ſupérieur. Ainſi à-t'-on déifié les ſciences, les arts, les talens, les vertus, les vices même, & les paſſions. Tout partoit de l'imagination des hommes, ſur tout de celle des Grecs, d'autant plus facile à s'égarer qu'elle étoit féconde. (11)

Les Romains vinrent après, & renchérirent encore ſur ces premiers. Il n'y a prèsque point d'événemens ſoit publics, ſoit particuliers, ni de

beſoins, ou de circonſtances dans la vie, pour les quels ils n'aient imaginé des Divinités, ſouvent ridicules, indécentes même, & ſcandaleuſes. Ils en ont prépoſé non ſeulement aux parties diverſes de la nature; mais aux villes aux jardins, aux maiſons, aux foyers, aux portes, aux fours, &c. On peut en trouver le dénombrement, les emplois, l'origine dans Varron, & dans S. Auguſtin. (12)

Mais l'on eſt encore bien plus étonné de voir un Jupiter, Apollon, Vénus, & les autres Dieux de la fable, dont on fait des généalogies, l'on raconte les alliances, les aventures, les exploits, & mille anecdotes ridicules, & ſcandaleuſes qui forment la Mythologie des Payens, ſubſtitués aux êtres phyſiques, ou aux parties diverſes de la nature.

C'eſt à l'honeur de ces nouvelles Divinités que l'on bâtit des Temples, que l'on inſtitua des ſacrifices, & des Fé-

Fêtes pompeuſes, & que l'on régla le culte public, ignoré dans les tems qui précederent la formation des villes, & des ſociétes, ce qui fit peu à peu oublier les Divinités anciennes, qui n'eurent prèsque plus de temples, ni d'autels. C'eſt ce qui nous eſt inſinué dans Héſiode par la fable des Titans, c'eſt-à-dire des Dieux des premiers âges, relégués par Jupiter, & precipités dans le tartare.

Qu'étoit ce que tous ces Dieux? C'eſt la grande queſtion agitée par les ſavans.

Il y en a qui ſoutiennent que ces Dieux ont été véritablement des hommes, & que la Mythologie n'eſt que l'hiſtoire des premiers Rois ou des fondateurs des Empires, & des inventeurs des ſciences, & des Arts.

Il y en a même qui ont crû y voir les mêmes perſonnages dont il eſt parlé dans l'hiſtoire de Moïſe altérée par des contes fabuleux. (13)

Mais

Mais en laiſſant à part que l'époque de ces Dieux eſt antérieure à celle de la fondation des Empires, & de l'invention des ſciences, & des arts, que les exploits qu'on leur attribúe ſont tout-à fait incroyables, vû les mœurs des ſiècles, dans les quels on ſuppoſe qu'ils ont vecû, que l'on eſt ſouvent obligé de multiplier les mêmes perſonnages ſelon le beſoin & à diſcretion, pour en accomoder l'éxiſtence aux événemens, ou de les faire éxiſter en même tems dans des lieux différens, ce qui porte à croire qu'ils n'ont éxiſté nulle part, il reſte toujours à ſavoir qu'eſt ce que ſont devenus ces premiers Dieux, ou ces êtres naturels dont on parlé ci devant, & comment des hommes ont pû ſuccéder dans leur place, & dans leurs emplois. Un homme, ou une femme qui produit le tonnere, & la pluye eſt quelque choſe de ſi extravagant que l'homme le plus groſ-

ſier

ſier ne ſauroit la comprendre, ni même ſe l'imaginer. (14)

En ſuppoſant même ce que l'on dit de leurs exploits, & de leurs inventions ; planter une vigne, fendre la terre avec un pieux de bois, ou avec un ſoc, tuer des bêtes féroces, ou des brigands, ne paroit pas être une ſi grande choſe, pour faire un Dieu d'un chaſſeur, d'un vigneron &c. D'ailleurs les hommes dans leur façon de penſer n'ont jamais été portés à prendre d'autres hommes pour des Dieux, quelle que fût la ſupériorité, ou les avantages qu'ils voioient en eux. Témoin les Sauvages de l'Amérique qui ne ſe ſont jamais aviſé de prendre pour des Dieux les Eſpagnols qui ont étalé à leurs yeux des merveilles bien plus grandes, que celles de tous les Dieux de la fable. (15)

Auſſi la plus part de ces hommes, dont on prétend que dans la ſuite l'on

a fait autant des Dieux, étoient des scélérats, qui dans un état policé auroient dû expirer sur la roue: la Mythologie qui est leur Histoire ne contient presque que des crimes. Si les infamies qu'on leur attribuoit étoient vraies, comment a-t-on pû faire des Dieux de tels hommes, & si elles étoient fausses, comment a-t-on pu les leur attribuer, après que l'on en avoit fait des Dieux?

Ainsi il y a d'autres savans qui prétendent que ces Dieux du Paganisme n'étoient rien autre chose que ces mêmes êtres naturels que l'on avoit adoré dans les premiers tems, c'est à dire les parties diverses de la nature, désignées sous des noms nouveaux. Ainsi Jupiter n'étoit rien autre chose que le ciel, Junon que les nues, Apollon que le soleil, Cybéle que la terre, Neptune que la mer, &c. Tel a été le sentiment des anciens, du moins celui des Philosophes & des gens sensés. (16)

Si

Si le peuple, qui paroit d'ailleurs n'avoir pas ajouté beaucoup de foi à ce que l'on débitoit sur les aventures de ces Dieux, comme on l'a remarqué dans le Chapitre précédent, les a pris véritablement pour des hommes, on doit l'attribuer à l'abus du langage & aux équivoques causées par la ressemblance, & par l'obscurité des mots, dont plusieurs étoient devenûs surannés, & presqu'inintelligibles au commun des hommes, ce qui a fait prendre les effets divers de la nature, ou les opérations des Génies, qui en animoient les parties, pour des opérations humaines. Jupiter qui lance la foudre, Junon en courroux, Apollon qui lance des traits meurtriers, qui selon la signification primitive de ces mots, n'étoient rien autre chose que le ciel qui tonne, l'air agité, le soleil qui cause des maladies par une chaleur excessive, exprimés en langage figuré, ont été pris pour des personnages réels, à qui l'on attri-

bua à la lettre toutes ces différentes opérations. (17)

Combien d'erreurs populaires dans tout genre, qui doivent leur naiſſance à de ſemblables équivoques, & à des mots dont on a perdu, ou alteré la ſignifiction primitive, & naturelle? Diodore de Sicile en prenant à contreſens le mot *Langue*, c'eſt-à-dire *Langage* nous raconte que les peuples de l'isle Trapobane aujourd'hui Ceylan, avoient deux langues, ou une langue fendue en deux jusqu'à la racine, par le moyen de la quelle ils pouvoient entretenir deux perſonnes à la fois en deux langages différens. Sans parler ici de tant de fables débitées ſur le compte de certaines familles, qui n'ont d'autre fondement que l'alluſion de leur nom, l'inſcription *vera icon* placée ſous une image de la face du Sauveur n'a-t-elle pas fait naître une ſainte Véronique, & d'autres noms anciens, & mal entendûs, n'ont ils pas ſouvent fait ho-

no-

norer par le peuple, dans le sein même du Christianisme, des Saints imaginaires, & des reliques apocryphes malgré le zéle, & la vigilance des Pasteurs? L'opinion populaire que le jugement dernier & universel doit se tenir en Palestine, dans la vallée de Josaphat, ne vient que de ce que le nom de *Josaphat* signifie jugement de Dieu. (18)

C'est par une erreur à peu près semblable que les Payens ont crû que Jupiter, & les autres Dieux habitoient sur le mont Olympe. *Olympe* signifioit lieu élevé, le Ciel. Cette signification devenue obscure, & surannée a donné l'occasion de le confondre avec la montagne du même nom, qui étoit en Thessalie.

Les seules significations diverses du mot *fils* à combien de fables n'ont elles pas donné lieu? Ce nom ne signifie souvent qu'une éxistence postérieure, & dans ce sens le jour est fils de la

nuit, il désigne quelque fois ce qui éxiſte en même tems, ce qui accompagne, les vents par éxemple ſe levent ordinairement avec l'aurore, conſéquemment celle-ci eſt appellée la mere des vents, parce que l'on a coutûme de dormir pendant la nuit, le ſommeil & les ſonges ſont appellés fils de la nuit; tantôt il marque la cauſe & l'effet, tantôt la reſſemblance, *Phaëton* ou ce qui brille, & *Perſes*, la chaleur, ont le ſoleil pour pere, *Plutus* ou le Dieu des richeſſes eſt fils de *Cerés*, ou de l'agriculture, les Rois ſont fils de Jupiter, les femmes diſtinguées par leur beauté ſont filles de Vénus, tantôt il exprime le lieu où l'on eſt né, où l'on habite, d'où l'on eſt ſorti, les premiers habitans d'un pays ſont fils de la terre, les navigateurs venus par mer, fils de Neptune, on en a même un éxemple dans le *filii Baſan, filiæ Sion* de l'Ecriture.

On

On a appellé fils ce qui eſt moins conſidérable dans le même genre, les fontaines par éxemple ſont filles des fleuves, quoiqu'en bonne phyſique elles devroient pluſtôt en être les meres, Enfant eſt quelque fois le même que diſciple, ſectateur, imitateur, les guerriers & les Héros ſont appellés fils de Mars; les forgerons de Vulcain, les Muſiciens d'Apollon. (19)

En prenant ce mot *fils* dans ſon ſens litteral il falloit bien ſuppoſer des alliances de ces Dieux entre eux, & avec des mortels, pour expliquer toutes ces filiations, & ces deſcendences entendûes à la lettre.

C'eſt ainſi que le *filii Dei* c'eſt-à-dire les deſcendans de Seth, dont il eſt parlé dans l'Ecriture, entendû à la lettre, par oppoſition au *filii hominum*, entendû de même, a fait naître l'erreur de croire que les anges s'étoient mélés avec des femmes.

Comme par une erreur une fois admise l'on se trouve forcé à admettre toutes les autres erreurs qui la suivent, cette erreur de croire que les Anges avoient eû commerce avec des femmes a entrainé celle de leur attribuer un corps.

Les Poëtes sur tout, en voyant devant eux un si beau champ, lâcherent la bride à leur imagination, pour embellir leurs ouvrages & les rendre recommandables aux Grecs, en flattant leur penchant pour le merveilleux, ce qui n'a pas peu contribué à répandre & à confirmer l'erreur de plus en plus. Nous avons déjà vû le jugement qu'en ont porté les Philosophes. (20)

Si avec tout cela ces derniers ne rémédierent point à toutes ces erreurs, c'est que d'un côté ils n'avoient point assez de courage pour attaquer ouvertement l'opinion populaire, qui étoit d'ailleurs trop enracinée, & trop favorable aux passions, & que d'autre

côté

côté ils n'avoient rien de mieux à y ſubſtituer : jamais ils n'avoient pû convenir entre eux d'un même ſyſtême. Ce n'étoit qu'à une Religion Divine de faire briller parmi ces ténébres la lumiere la plus pure, en ſubſtituant des vérités ſolides à ces rêves, & de former ces hommes intrepides, qui oſent affronter la mort & les ſupplices les plus cruels pour annoncer publiquement la vérité.

NOTES.

(1) Prétendre que l'idolatrie a commencé avant le déluge c'eſt haſarder une aſſertion deſtituée de toute preuve, faute de monumens. La ſeule Hiſtoire qui remonte jusqu'à ce tems, eſt celle de Moïſe, qui nous apprend tout au contraire que la croyance du ſeul vrai Dieu régnoit ſur la terre. Cela ſuffit pour confondre la témérité de ces Ecrivains modernes qui prétendent que la primiere Religion des hommes a été le Polythèiſme. Les ſavans en fixent l'époque à peu près au tems d'Abraham, c'eſt-à-dire environ à 400. ans après le déluge.

(2) Heſiod. *Theogon. v.* 187.

(3) Parmi tous les phénomènes de la nature il n'y en a point d'autre plus ſurprenant, & en même tems plus obſcur que l'induſtrie, & les opérations des bêtes, ſur le quel la Philoſophie n'a encore produit jusqu'ici rien de ſatis faiſant, ce qui a donné lieu à un amuſement ingénieux dont les eſprits ſimples auroient pû être la dupe. Ce que l'on

a pro-

a propoſé par plaiſanterie, & comme un jeu d'eſprit, c'eſt-à-dire que les animaux ſont habités par des eſprits, des hommes groſſiers, & ignorans le croioient fort ſerieuſement. Boug. *Amus. philoſop. ſur de lang. des bêtes.*

Cette erreur une fois ſuppoſée l'on ne doit pas trouver plus étrange de voir un Egyptien adorer un chien, ou un chat, que de voir un Grec ou un Romain adorer un fleuve, ou une fontaine. Il paroit même que le premier eſt encore moins déraiſonnable que les derniers. Il y a certainement plus de marques d'intelligence dans le manége d'un chien, que dans le cours d'une fontaine, ou d'un fleuve. Du moins folie pour folie, l'une vaut l'autre, & Juvenal n'avoit pas raiſon de s'egayer au dépens d'un peuple qui adoroit des animaux.

Les Philoſophes mêmes avoient ſubtiliſé ſur cette opinion populaire. Selon quelques-uns les abeilles avoient une portion de l'intelligence Divine, tous comme les hommes, & les autres animaux, comme nous l'apprenons dans Virgile. Georg. *L.* 4. *v.* 219.

Ce culte rendu aux animaux par les Egyptiens eſt rapporté par Banier à celui des aſtres, & particulierement à celui des ſignes du zodiaque, qui étoient déſignés par des animaux. Mais ſelon la remarque de l'auteur de *l'Hiſtoire du ciel* les douze ſignes du zodiaque n'ont aucun rapport à l'adoration des aſtres. Ils ne ſont que relatifs aux productions, & à l'état de la nature pendant les douze mois de l'année.

D'ailleurs le zodiaque n'a pas été inventé chez les Egyptiens, & les noms des ſignes n'étoint pas les mêmes chez les Orientaux, que chez les Grecs. Enfin le culte des animaux en Egypte paroit plus ancien que le zodiaque, puiſque nous en voyons déjà des marques au tems de Moïſe dans l'adoration du veau d'or. *Hiſt. du Ciel. tom.* 1. *Orig. des Loix. des arts. & des ſciences tom.* 6.

(4) Ban. *Mythol. tom.* 2. *Du culte des Dieux Fétiches. Introduct. à l'Hiſt. de Dannemark, Hiſt. génér. des Voyages*, du Halde *Deſcript. de la Chine tom.* 3. Laſiteau *Moeurs des ſauvages Americ. tom.* 1.

(5) Berg. *Orig. des Dieux du Paganiſme. tom.* 1. *Chap.* 7. *§.* 18.

(6)

(6) Il faut appliquer à toutes ces Idoles en général ce que l'on a dit des ſtatues dans le Chapitre précedent. Les Payens croioient qu' en vertû de la conſécration faite par leurs Prêtres, le Divinités dont elles étoient les ſymboles venoient s' y loger, ou du moins que leurs Prêtres avoient le pouvoir d' y attacher la vertu & la protection des Génies dont par conſéquent elles devenoient un gage aſſuré. C' eſt ce que les Negres de la côte de Guinée croient encore de leurs Fétiches, de leurs taliſmans, de leurs amulettes.

(7) Orig. *Contra Cels. L. 7. L. 8. Cyrill. L. 2. Jul. epit. à Theodore 1. Pape.*

(8) Il faut prendre bien garde de ne pas confondre cette erreur des Payens touchant l' éxiſtence, la nature, & les emplois de ces Génies, avec la croyance que l' on a des Anges dans le Chriſtianiſme, qui n' a rien de commun avec elle. C' eſt en vain que certains auteurs tâchent de l' y rapporter, pour faire croire que le Chriſtianiſme n' eſt qu'une Religion entée ſur celle des Payens, & que pluſieurs de ſes dogmes ne ſont qu' un reſte de la folie & de la ſuperſti-

ſtition du Paganiſme. Ce n'eſt ni la ſtupidité, ni l'ignorance, ni même la Philoſophie, ſelon la quelle il y a des auteurs qui prétendent que l'éxiſtence des eſprits en général eſt démontrée, qui porte les Chrétiens à croire celle des Anges; mais le Révélation. C'eſt de cette même Révélation qu'ils apprennent que le Tout-puiſſant, qui les a creés, s'en ſert comme de ſes miniſtres, non par oiſiveté, ou par impuiſſance; mais par ſa ſeule volonté, pour étaler ſa gloire, dans la création d'une eſpèce d'êtres d'autant plus parfaits, & plus excellens que les hommes, & pour nous donner une idée plus ſenſible de ſa grandeur.

Auſſi l'on n'a garde dans le Chriſtianiſme de leur attribuer d'autre pouvoir que celui qui leur a été donné par le créateur, & dont il leur permet l'éxercice, & par conſéquent d'en confondre l'idée & le culte avec l'idée & le culte de la Divinité. On ne les honore que comme des Eſprits bienheureux, qui aſſiſtent au tour du thrône de l'Eternel, dont ils ſont amis par la grace, & on ne s'adreſſe à eux que comme à des

éxé-

exécuteurs de ſa volonté, & à des intercesſeurs, dont le principal emploi, ſelon l'Ecriture, eſt de lui offrir les prieres des ſaints. Ainſi toutes les alluſions indécentes aux Génies du Paganiſme, & les froides plaiſanteries de ces Ecrivains ne montrent que leur mauvaiſe foi, ou leur ignorance du Chriſtianiſme, & leur impieté.

L'opinion de S. Thomas, & d'autres Scholaſtiques qui d'après les principes de la Philoſophie de leur tems ont employé le miniſtère des anges pour faire tourner les ſpheres des cieux, n'eſt qu'une opinion philoſophique qui n'a rien de commun avec le Dogme. Les emplois que les Chrétiens deſtinent aux anges ſont fondés ſur ce que leur apprend la Révélation, & non pas ſur la Philoſophie. Ces auteurs peuvent avoir eû tort comme Philoſophes, ſans que la croyance des Chrétiens en ſoit reſponſable.

(9) Le Clerc. *Art. Critiq. Remarq. ſur la Théogon.*

(10) Ban. *Expliq. Hiſtoriq. des fables rom.* I. *L.* 3. *c.* 3.

(11) La raiſon que l'on vient d'indiquer pour la quelle les Payens on déifié les vices & les paſſions nous eſt rapportée expreſſément par Cicéron. *On a conſacré* dit-il, *les noms de l'amour ſenſuel & de la volupté, quoique ce ſoient des paſſions vicieuſes & contraires à la nature: mais ces vices la maitriſent ſouvent, & comme leur empire eſt tel qu'on ne peut le régler ſans un ſecours Divin, on les a regardé eux mêmes comme des Dieux. Cic. L. 2. de nat. Deo.*

Auſſi cette croyance des Payens ſervoit à flatter leurs penchans & à juſtifier leurs crimes, dont ils rejettoient la cauſe ſur ces Divinités. Helene dans les Troyennes d'Euripide rejette ſur Vénus ſa fuîte avec Paris, ſur quoi Hecube lui répond: *C'eſt le fol amour de Paris, c'eſt votre propre foibleſſe qui vous a tenû lieu de Vénus, tout devient Divinité pour les coupables mortels.* Eurip. *Troad. act.* 4.

On a déifié pour la même raiſon tous les mouvemens involontaires de notre ame, comme l'envie, la colere, la peur, & tous les changemens violens qui ſurviennent dans notre machine, ſans que nous puiſſions nous y ſouſtraire, au gré de notre volonté comme le ſommeil, la fiévre, &c. (12)

(12) Varr. *de ling. lat.* Auguſt. *de Civit. Dei.*

(13) C'eſt le Syſthême ſoutenu par Bochart, continué par le Clerc dans ſon Commentaire ſur Héſiode, & dans quelques volumes de ſa Bibliothéque univerſelle, adopté avec quelques changemens par Banier dans ſon explication hiſtorique des fables.

(14) Ajoutez à tout ce que l'on vient de dire que les Mythologues Hiſtoriens ſont forcés ſouvent eux mêmes d'abandonner l'hiſtoire, & de recourir à des perſonnages allégorigues dans l'explication de pluſieurs fables, ce qui fait un mélange bizare de perſonnages réels, & d'êtres fictices, iſſus les uns des autres, & parens enſemble, ce qui eſt déjà un grand prejugé contre leur Syſthême. C'eſt ce que Banier eſt obligé d'avouer lui même à l'égard de Vénus, & des Divinités des eaux dont la multitude eſt innombrable. Ban. *tom. 2. l. 1. c. 11. L. 2. c. 1.*

(15) Si les habitans de Lyſtre ville de Lycaonie à la vue des prodiges opérés par S. Paul, & S. Barnabé prirent l'un pour Mercure, & l'autre pour Jupiter, & vouloient leur offrir des ſa-

crifices comme à des Dieux, ce n'étoit qu'en ſuite de l'erreur déjà une fois admiſe, & enracinée dans le peuple que ces Dieux avoient été des hommes. Sans cela il ne leur ſeroit jamais tombé dans l'eſprit de prendre ces Apôtres pour des Dieux. *act.* 14.

Les anciens n'ont pas penſé diverſement. S'ils ont crû que quelques hommes avoient été admis á la ſociété des Dieux en récompenſe de leurs vertus, & de leurs travaux, ils ont toujours mis une différence infinie entre les Dieux, & ces demi Dieux, ou ces Héros. Ils appelloient les premiers *la race Divine des Immortels qui éxiſtent éternellement*, comme on le trouve à chaque pas dans Homere, & dans Héſiode, ce qui ne peut convenir, ou s'appliquer à aucun homme. Auſſi placoient-ils les demi-Dieux ou les Héros dans l'Elyſée, tandis que les Dieux habitoient l'Olympe ou le Ciel, & s'enyvroient de nectar. Parmi ces premiers il n'y a qu'Hercule qui y ait été admis par un privilege particulier, dont ils auroient été embaraſſés à donner la raiſon, ſi ce n'étoit peut-être par mepriſe en confondant Hercule Dieu avec Hercule Héros.

Or

Or dans le Syſthême que les Dieux ont été des hommes, il n'y a plus aucune différence eſſentielle entre les uns, & les autres, ſur quoi l'on pourroit demander aux Mythologues-Hiſtoriens, pourquoi étant tous de même nature on a fait Dieux les uns, & non pas les autres Ou ils le meritoient tous également, ou aucun ne le meritoit.

(16) C'eſt le ſentiment de Cryſippe chef des Stoïciens, comme nous l'apprenons par Vellejus, dans le premier Livre de Cicéron de la nature des Dieux; c'eſt encore le ſentiment de Balbus dans le Livre ſecond, ou il enſeigne que l'on a donné le nom de Dieux aux bienfaits de la nature, que des raiſons phyſiques ont fait imaginer la plus part de Dieux, Saturne, Jupiter, Junon &c. que ces Dieux nés de la Phyſique & transformés en hommes dans la ſuite, ont donné lieu aux fables & aux ſuperſtitions. Plutarque nous atteſte que Pythagore, Platon, Xenocrate, qui ont ſuivi, dit-il, en cela les opinions des vieux, & anciens Théologiens, ont penſé de même. Plutar. *de Iſid. & Oſir.*

Diodore de Sicile rapporte expreſſément les fables de Minerve, de Promethée,

thée, de Priape, du soleil, & de Rhodè, de Cérès, & de Jasius, aux phénomènes de la nature, & insinue que les initiés aux mystères, les entendoient toutes de même. Servius, & Labeo nous apprennent que les Dieux des anciens étoient les élémens; que Jupiter étoit l'air, Junon les nues, Cybéle la terre, Neptune la mer, Vulcain le feu. Varron nous dit que les principaux Dieux ont été le ciel, & la terre nommés d'abord *Serapis*, & *Isis* par les Egyptiens, *Taautés* & *Ostarte* par les Phéniciens, *Saturne* & *Ops* par les latins, qu'ils ont ensuite été appellés *Jupiter* & *Junon*, que le premier est pris pour l'air, pour le vent, pour les nues, pour la pluye, pour le jour. Diod. de Sic. *tom.* 1. *sect.* 1. Serv. & Lab. *in Lib.* 1. & 5. *Æneid.* Varro *de lingua lat. L.* 4.

Il est vrai qu'Evhémére a avancé dans son Histoire sacrée que tous ces Dieux avoient été des hommes, mais tous les anciens, comme nous l'apprenons de Plutarque, ont regardé pour cela cette histoire comme une fable, & son auteur comme un Athée, ce qui fait voir que l'opinion qu'ils avoient de ces Dieux étoit bien diverse. Plutar. *de Iside & Osir.*

Si

Si l'on prétendoit s'appuyer sur un passage qui se trouve dans Cicéron, où il est dit *que le ciel est presque tout peuplé du genre humain, que ceux qu'on nomme les grands Dieux ont été des hommes*, on auroit certainement tort. Ce n'est là que le langage d'un Academicien, qui objecte contre l'éxistence des Dieux, l'opinion populaire; Cicéron en le faisant parler n'approuve point son sentiment, puisqu'à la fin du même Livre il trouve plus probable celui des Stoïciens. Son suffrage est ici d'un grand poids, il avoit lû les Poëtes, les Historiens, les Philosophes, ceux même que nous n'avons plus, il traite la question avec soin. Cic. *L.* 3. *de nat. Deo.*

Si les Peres de l'Eglise, & les plus anciens Apologistes des Chrétiens semblent avoir regardé comme vraie l'Histoire d'Evhémére, & s'en sont servi, pour démontrer aux Payens l'absurdité de leur Religion, qui n'avoit pour objet de son culte que des hommes mortels, c'est qu'il leur étoit fort indifférent que cette histoire fût vraie ou fausse: il suffisoit qu'elle fût conforme à la croyance commune du peuple. Ils attaquoient non la Religion particuliere

des Philoſophes, mais la Religion publique, & les Dieux tels que le commun des hommes les adoroit. Il importoit peu que les ſavans en euſſent une idée diverſe: leur ſentiment étoit pour eux ſeuls. Auſſi les Peres n'étoient point obligés de remonter à la premiere origine de l'Idolatrie, ſur la quelle les Payens eux mêmes ne s'accordoient point, ni d'examiner quelle avoit été la Religion des ſiècles paſſés: il leur ſuffiſoit de monter le ridicule de la Religion actuelle, ce qui étoit leur but.

(17) C'eſt ce qu'un ſavant auteur, à qui nous devons la plus grande partie de ce Chapitre, dont nous lui faiſons volontiers hommage comme d'une choſe qui lui appartient, a pris à tâche de démontrer. Nous ſommes ſi loin d'avoir honte d'avouer l'uſage que nous avons fait de ſon Livre, que nous avons plutôt du regret de n'avoir pas pû en donner de plus longs extraits. Berg. *Orig. des Dieux du Payan. tom.* 1. & 2.

C'eſt dans cet auteur que l'on peut voir avec plaiſir comment l'abus du langage, les équivoques, le ſtyle figuré des Poëtes ont pû donner lieu aux fables de

la

la Mythologie, & influer sur la croyance des Payens. Ce n'a été qu'un mot mal entendû, ou à double sens, qui a souvent décidé l'éxistence, du nombre, du sexe, des aventures, des exploits, du culte des Dieux de la fable. V. *tom. I. c.* II. & 12.

(18) V. *Traité de la form. méchaniq. des Langues tom.* 1. Berg. *Orig. des Dieux &c. tom.* I. *Chap.* 16.

(19) A toutes ces significations diverses du mot fils on peut ajouter encore, sur tout pour l'intelligence d'Héſiode, que ce mot ne signifie souvent, rien autre chose qu'une succession de noms: le Dieu suprême aiant été d'abord nommé *Cœlus*, ensuite *Saturne* enfin *Jupiter*, Cœlus est pere de Saturne, & celui ci de Jupiter. La naissance d'une Divinité ne désigne quelque foi que le tems, ou elle a commencé à être honorée, & connue; dans ce sens tous les Dieux dont le culte a été introduit avec celui de Jupiter sont appellés ses enfans.

(20) V. c. IV. not. 6.

CHAPITRE VI.

Athées Philoſophes.

Ceux qui nous renvoyoient tantôt aux Sauvages pour nous inſtruire, ne laiſſent pas cependant d'appuyer leur ſentiment ſur celui des Philoſophes. On pourroit bien appeller de leur jugement, s'il étoit vrai que ce n'eſt que des ſauvages que l'ont peut apprendre la voix de la nature, & la vraie opinion du genre humain. Mais comme l'on ne ſauroit croire qu'ils avancent ſérieuſement un tel paradoxe nous ne nous arreterons point là deſſus.

Si l'on n'écoute que certains Ecrivains, peu s'en faut que tous les Philoſophes de l'antiquité n'aient été des Athées: on n'en trouve cependant qu'

un

un petit nombre mis dans ce rang par les anciens.

Epicure, Diagore, Théodore, Protagore, Démocrite, Prodicus, Evhémére, ſont les ſeuls nommés Athées par Cotta dans Cicéron, ou il fait tous ſes efforts pour combattre la croyance de la Divinité. Plutarque, là où il traite expreſſément la queſtion, n'en nomme que quatre, Diagore, Theodore, Evhémére, Euripide Poëte Tragique. Sextus Empiricus en nome tantôt ſept, tantôt cinq. Si à ceux là, on en ajoute ſept ou huit autres nommés dans Elien, & dans quelque autre Auteur, en voilà une quinzaine ou une vingtaine tout au plus. Auſſi y a-t-'il plus d'une exception, & plus d'un retranchement à faire à ce nombre. (*i*)

Pluſieurs de ces Philoſophes n'ont été nommés Athées que parcequ' ils mépriſoient le Dieux populaires, ſuivant la ſignification diverſe de ce nom, dont on a parlé dans le Chapitre II. Ainſi

pourroit-on en retrancher Diagore, Théodore, Evhémére, Protagore, Epicure, Euripide &c. d'après leur apologie que l'on peut voir dans Clement d'Alexandrie & dans d'autres Auteurs. (2)

En accordant même que tous ces Philoſophes aient été véritablement des Athées, qu'eſt-ce qu'un ſi petit nombre en comparaiſon, on ne dit point de tous le genre humain, mais des ſeules ſectes des Joniques des Eléates, des Platoniciens, des Stoïciens, des Péripatéticiens qui n'ont jamais été accuſés d'athéiſme par les anciens? Mais les Ecrivains modernes contre la Religion plus clairvoyans ſans doute & plus informés, les mettent tous au nombre des Athées. On va voir ſur quels fondemens, a fin que l'on puiſſe juger de leur critique, de leur bonne foi, & de leur équité. (3)

Un de ces fondemens eſt le ſilence que pluſieurs de ces Philoſophes ont gar-

gardé ſur la Divinité créatrice, ou motrice de la matiere, dans leurs explications phyſiques, de la formation de l'univers, & des autres phénomènes de la nature. Si l'on pouvoit s'appuyer ſur ce fondement, l'on pourroit de même accuſer d'Athèiſme Deſcartes, qui dans ſa Coſmogonie n'en fait pas mention non plus, & ne parle que de matiere, & de mouvement.

Si ces Philoſophes dans leurs explications Phyſiques n'ont point parlé de la Divinité, c'eſt parcequ'il n'étoit point néceſſaire: ils ſuppoſoient ſur cela les notions Théologiques fondées ſur la tradition, qu'ils ne contrediſoient point. Ils ne devoient même pas en parler, parceque cela n'entroit point dans leur plan qui étoit d'expliquer les cauſes matérielles & immédiates de la formation des choſes : recourir á la cauſe premiere, ou à la vertû & à l'intelligence Divine, auroit été un défaut. Anaxagore qui y a eû trop ſouvent recours

cours a été accuſé par Ariſtote d'avoir fait intervenir dans ſes explications phyſiques les Dieux dans la machine, comme ſur les théatres pour le denouement de la pièce. Des auteurs modernes ont fait le même reproche au grand Newthon.

Ainſi en ſuppoſant même que le texte de Cicéron, ou il dit que Thales chef des Joniques a fait préſider l'entendement, ou la Divinité, à la formation de l'univers ſoit corrompû, & par conſéquent qu'Anaxagore, comme le même Cicéron le dit ailleurs, ait été la premier qui en fait mention, il ne s'enſuit point que les Joniques, & les autres Philoſophes avant Anaxagore aient été des Athées. (4)

Un autre fondement, ce ſont des morceaux épars de leur doctrine rapportés par différens auteurs, la plus part ſi obſcurs, ſouvent ſi contraires l'un à l'autre, que Bayle même avoue qu'il eſt impoſſible d'en ſaiſir le ſens,

&

& de les concilier enſemble. On en a un exemple dans *l'un* de Xenophane, & de Parménide, dans *l'infini* d'Aniximandre, & dans tous ces Dieux aériens d'Anaximene, ſur lesquels tant de ſavans du premir ordre, après bien des recherches, & des travaux nous ont donné des explications ſi différentes. Le ſentiment de ces Philoſophes ſeroit donc douteux tout au plus, & vouloir faire paſſer leur Athèiſme pour certain, c'eſt calomnie & temerité. (5)

Mais ce qui pourroit être douteux pour nous ne l'étoit point pour les anciens, qui avoient leurs ouvrages en entier, & par conſéquent pouvoient être mieux inſtruits de leur doctrine, & de leurs ſentimens. Si l'on ne donne pas la préférence à leur jugement, où eſt la Critique?

Auſſi n'y a-t'-il point d'équité à juger du ſentiment de ces Philoſophes par des morceaux obſcurs de leur doctri-

ctrine, pendant que l'on en à d'autres assez clairs, qui contiennent expressément la croyance de la Divinité. Plusieurs de ces morceaux sont si lumineux qu'il y a eû des auteurs, qui ont crû y voir la doctrine même de l'Ecriture, & les mysteres de notre Religion. (6)

Aussi ces mêmes Ecrivains qui accusent tous ces Philosophes d'Athéismes pour grossir le nombre des Athées, lorsqu'il s'agit de combattre la croyance de la Divinité, nous les peignent comme des gens, qui en avoient les connoissances les plus sublimes, lorsqu'il s'agit de combattre la nécessité ou l'utilité de la Révélation, en prétendant qu'elle ne nous a appris rien de nouveau, & qui n'eût déjà été enseigné par les Philosophes, d'après les seules lumieres de la raison. Il en font tantôt des Athées, tantôt des Déistes, même

me

me les plus éclairés, selon le caprice, ou le besoin.

Ce seroit un mauvais subterfuge, & une nouvelle calomnie, de dire que ces Philosophes en avouant l'éxistence de la Divinité, ne parloient que par politique, a fin de ne pas choquer le peuple & pour conserver la réputation de sages. C'est ce que Bayle nous dit de Thales, ne prenant pas garde que par cette réponse il s'enferroit de lui meme. Si Thales par crainte de choquer la multitude, & pour conserver la réputation de sageſſe a fait semblant en public de reconnoître l'éxistence de la Divinité, c'est la marque que cette opinion étoit l'opinion dominante parmi le peuple, & les sages. Elle n'étoit donc point du crû d'Anaxagore, & ce Philosophe n'a pas été le premier qui l'a inventée.

Une

Une certaine reſſemblance que l'on croit entrevoir au premier coup d'oeil entre les Syſthêmes de ces Philoſophes, & celui de quelque Athéiſte moderne, eſt encore un autre fondement, ſur lequel on veut les faire paſſer pour des Athées. Ainſi quoique rien ne ſoit plus différent dans le fond que le Syſthême des Panthéiſtes anciens, & celui des modernes, l'on croit voir d'abord le Spinoſiſme dans le ſyſthême émanatif, ou dans celui de l'ame du monde. Ceux qui ont les yeux mal affectés voient tous les objets à leur façon & ils leur prêtent des qualités, qui ne ſe trouvent que dans la mauvaiſe diſpoſition de leurs organes.

Cette reſſemblance n'eſt même ſouvent que dans les mots, ou dans quelque ſentence iſolée, & ſuſceptible d'ailleurs d'un ſens raiſonnable.

Qui eſt-ce qui ſe ſeroit jamais attendû de voir l'Apôtre ſaint Paul accuſé de Spinoſiſme ſur une expreſſion

dont

dont il ſe ſervit en parlant de Dieu dans l'Aréopage ? Il l'a cependant été par Toland qui détache exprès le texte de l'Apôtre de tous les autres qui le précédent, & qui le ſuivent, où il eſt dit que Dieu a créé le monde, qu'il eſt le maitre du Ciel & de la terre. Ce Philoſophe qui voyoit le Spinoſiſme par tout, a prétendu le trouver auſſi dans Moïſe. Pendant que l'Aſtronome voit dans la Lune des lacs, & des montagnes, le Curé de village n'y voit que des clochers. (7)

Comment s'étonner après cela que l'ont ait crû voir le Spinoſiſme dans des expreſſions détachées, & bien plus obſcures des Philoſophes Payens, qui d'ailleurs n'avoient point des idées auſſi claires de la nature de la Divinité, pour parler toujours exactement, & contrediſoient ſouvent leurs propres principes. (8)

Enfin le dernier fondement de ce prétendû Athéiſme des anciens Philo-

ſophes, ce ſont des conſéquences que l'on tire, ou que l'on prétend tirer de quelqu'un de leurs principes, ſouvent mal compris, ou mal appliqué.

Cette façon de juger des ſentimens d'un auteur eſt injuſte & ſouvent ſujette à erreur, comme il a été remarque par Leibnitz, qui nous avertit de nous tenir en garde contre cette ſorte d'argumentateurs, qu'il appelle des *conſéquentiaires.*

Pour attribuer quelque opinion à un auteur, en vertu des conſéquences qui s'en ſuivent de quelqu'un de ſes principes, il faut qu'il les avoue, ou du moins que l'on montre qu'il les a vues, & toute autre maniere de procéder à ſon égard eſt injuſte. (9)

Or ces Philoſophes bien loin d'avouer toutes les conſéquences déſtructives de la Divinité, que l'on tire de leurs principes, ont enſeigné expreſſément le contraire. Il y a plus; non ſeulement ils n'ont pas vu les conſéquen-

quences que l'on pouvoit déduire de leurs principes contre l'excellence de la nature de la Divinité, mais ils n'ont adopté ces principes que pour en éviter d'autres, qu'ils croioient, du moins selon l'idée grossiere qu'ils s'en étoient formé par leur foibles lumieres, ne pouvoir nullement s'accorder avec elle. On ne doit pas en être étonné: ils n'avoient pas les lumieres de la Révélation, & la Métaphysique presque naissante étoit encore bien loin de la perfection à la quelle elle a été portée de nos jours, ce qui est encore un fruit de la Révélation.

Ainsi ces Philosophes ont attribué un corps à la Divinité pour lui fournir un moyen par le quel elle pût agir sur l'univers, ou parcequ'ils croioient que sans cela il auroit manqué quelque chose à sa perfection, ou à sa beauté, ils lui ont refusé la providence pour la décharger d'un soin continuel, qui l'auroit rendûe moins heu-

reuſe &c. En tout cela ils étoient certainement inconſéquens, & ils raiſonnoient mal ; mais ils n'étoient point Athées; ils étoient des aveugles qui marchent à tâton, & qui voulant éviter un obſtacle vont heurter contre un autres.

En accordant même que ces Philoſophes aient vû toutes ces conſequences, du moins après que d'autres Philoſophes, qui diſputoient contre eux, les leur on fait voir, qu'eſt ce que ne peut l'orgueil philoſophique, l'entétement, & l'eſprit de Syſthême, lors qu'on ſe trouve engagé trop avant pour pouvoir reculer avec honneur? On n'en voit que trop d'éxemples tous les jours.

En ſuivant cette méthode de jûger des opinions des hommes, non ſeulement tous les Payens auroient été des Athées; mais combien de Philoſophes & de Métaphyſiciens de nos jours, de Théologiens même, le ſeroient auſſi ?

De

De ce que Newthon & Clarke ont enſeigné ſur l'eſpace il s'en ſuit, ſelon Leibnitz, & Wolf, des conſéquences déſtructives de la ſimplicité de la nature Divine: Huet croioit que les opinions de Deſcartes ſoutenues par Boſſuet, renfermoient des conſéquences contraires à la croyance Catholique: cependant ni Leibnitz, ni Wolf, auteurs judicieux, & équitables n'ont accuſé Newton, & Clarke d'Athéiſme, & Huet lui même n'a pas révoqué en doute la Catholicité de Boſſuet.

NOTES.

(1) Cic. *L.* 1. *de nat. Deo.* Plutar. *de placit. Philoſoph.* Sex. Empir. *Pyrrhon. hypoth. L.* 3. *Contra Mathemat. L.* 8. Id. *adv. Phyſic.*

(2) On a déjà vû dans le Chapitre précédent la raiſon pour la quelle Evhémére a été accuſé d'Athèiſme. Cet auteur dans ſon hiſtoire ſacrée avoit attaqué les Dieux populaires, qu'il prétendoit n'être que des hommes diviniſés par la crédulité des peuples.

Ce n'eſt que ce même mépris des Dieux populaires qui a fait mettre Diagore au nombre des Athées. Ce Philoſophe coupa la cuiſſe d'un Hercule de bois, pour s'en ſervir à faire cuire ſon pôt. Bayle *Dict. Art. Diagore.*

Il paroit que ce n'eſt qu'à ces mêmes Dieux populaires que ſe doit rapporter le commencement du Livre de Protagore, ſur le quel on fonde ſon athèiſme. Il commençe par dire *que ſur l'éxiſtence des Dieux il n'y a rien à dire, ni pour, ni contre.*

Il

Il en eſt de même de la ſentence de Meliſſus, diſciple de Parménide, que *l'on ne devoit rien définir ſur les Dieux car on ne les connoiſſoit pas aſſez.* Tant d'opinions diverſes qu'avoient les Philoſophes ſur ce que c'étoit que ces Dieux, montre qu'il avoit raiſon. Il auroit mieux dit, que l'on devoit décider qu'ils n'étoient rien. Mais s'il n'eſt pas arrivé à connoitre entierement la vérité, ou s'il n'à peut-être pas oſé la dire ouvertement, du moins il n'étoit point Athée.

La cauſe de tous ces Philoſophes en général eſt commune avec celle de Socrate condamné comme Athée par les Athéniens, parcequ'il ne reconnoiſſoit point toute cette foule de Divinités, qui faiſoient l'objet du culte public, & de la Religion du peuple.

On peut rapporter de même aux Dieux populaires la ſentence des Mégariciens que *les Dieux haiſſent la curioſité de ceux, qui cherchent à ſavoir ſi Dieu éxiſte.* Si une partie de cette ſentence ſemble renfermer l'athèiſme, l'autre l'exclut; car ſi ſelon ces Philoſophes il n'y avoit point de Dieux, comment pourroit-on leur deplaire? L'on ne peut concilier ces

deux parties enſemble, qu'en rapportant la premiere aux Dieux populaires, qui n'aimoient certainement pas que l'on cherchât s'il y avoit un ſeul Dieu, parceque cette recherche auroit entraîné infailliblement leur ruine. *Les Dieux* qui ſe trouvent dans la premiere partie par oppoſition au *Dieu* qui ſe trouve dans la ſeconde, ſemblent inſinuer cette explication.

D'ailleurs cette ſentence eſt ſuſceptible d'un ſens très raiſonnable, c'eſt-à-dire que vouloir mettre l'éxiſtence de la Divinité en queſtion, par des recherches curieuſes, & par de vaines ſubtilités, c'eſt ſe rendre coupable d'impieté. Il ſeroit à ſouhaiter que cette maxime fût ſuivie par nos Philoſophes prétendus.

Epicure faiſoit profeſſion de croire l'éxiſtence des Dieux dont il faiſoit conſiſter l'excellence, & le bonheur dans l'éxemption de tout beſoin, de toute douleur, de toute occupation, & ſe faiſoit une gloire de les honorer: auſſi il n'a jamais été accuſé d'athèiſme par les Athéniens, comme Anaxagore, Socrate. &c.

Plu-

Plutarque parmi les anciens, là ou il traite expreſſément des opinions des Philoſophes, ne l'a point mis au nombre des Athées, quoi qu'il paroiſſe ailleurs ſoupçonner de ſimulation & d'hypocriſie le culte que ce Philoſophe rendoit aux Dieux.

Senéque ne le met pas non plus dans ce nombre; au contraire il le met dans celui de ceux qui honoroient les Dieux par un culte le plus pur, & le plus deſintéreſſé, puisque dans ſon ſyſtême il n'en avoit rien à eſperer ni à craindre.

Cette penſée de Séneque a été ſaiſie avidement par Bayle pour montrer que la pieté, même la plus ſublime, n'a pas beſoin du ſecours de la Religion. Qui eſt-ce qui ſe ſeroit attendu de voir Epicure figurer parmi les profeſſeurs de l'amour pur, & de trouver dans ce Philoſophe un diſciple de Fenelon.

Si ce Philoſophe rejettoit la preuve de l'éxiſtence de la Divinité qui ſe tire de la formation, & de la conſervation de l'univers, qu'il faiſoit produire par le haſard, il n'en rejettoit pas pour cela toutes les autres preuves: il admettoit celle qu'on déduit de ce que l'idée de cette éxiſtence ſe trouve gravée dans

l'eſprit de tous les hommes, & dont nous avons parlé dans le Chapitre premier. La raiſon pour laquelle Cicéron a mis ce Philoſophe au nombre des Athées ſera apportée dans la note 9°.

On peut voir l'apologie de Diagore, de Protagore, de Theodore, de Nicanor, de Stilpon, d'Evhémére dans Clement d'Alexandrie dans Lactance, dans Arnobe, dans Minutius Foelix, dans S. Auguſtin &c. V. *Recherches ſur la vie &c. d'Evhémére tom.* II. *de l'Acad. R. des inſcriptions. &c.*

Euripide, qui eſt le quatrième parmi les Athées nommés par Plutarque, n'a été mis dans ce nombre que parceque dans une de ſes Tragédies il fait dire á un des perſonnages de la ſcène, qui y eſt ſuppoſé être un Athée, que l'opinion de l'éxiſtence des Dieux n'étoit qu'un effet de l'impoſture d'un certain vieillard qui l'avoit employé heureuſement, pour policer des peuples barbares & ignorans.

Mais qui eſt ce qui ne ſçait que dans cette ſorte de pièces l'on ne doit pas confondre les ſentimens de l'auteur avec les ſentimens qui ne ſont que du Poëte, qui

qui fait parler les perſonnages divers, ſelon le caractere qui leur eſt propre, a fin de garder le vraiſemblable, ou le *decorum?* Euripide lorsqu'il parle de ſon chef, bien loin de ſouſcrire à l'opinion de Siſiphus, nous étale les idées les plus ſublimes & les plus magnifiques de la Divinité.

Un auteur connu par ſon excellence dans le genre tragique, au quel il auroit dû ſe borner, quel bruit n'auroit-il pas fait, ſi l'on eût voulu juger de ſa croyance & de ſa Religion par les ſentimens, que l'on trouve dans ſon Oëdipe, & dans ſon Mahomet? Il auroit crié à l'ignorance, au fanatiſme, à la calomnie, & peut-être il l'a fait. On ne peut ſe diſpenſer de rapporter ici une remarque de Bayle ſur ce propos.

„ *Il n'y a point*, dit il, *de gens qui* „ *puiſſent ſe donner plus de carriere en fait* „ *de maximes impies & libertines, que ceux* „ *qui compoſent des pièces de Théatre, car* „ *ſi l'on vouloit leur faire un crime de cer-* „ *taines licences qu'il prennent, ils peuvent* „ *répondre qu'ils ne font que prêter à des* „ *profanes ou à des perſonnes dépitées contre* „ *leur fortune les diſcours que le vraiſem-*

„ *bla-*

„ *blable exige. Il eſt bien certain qu' il ſe-*
„ *roit injuſte d' imputer à l' auteur d' une*
„ *Tragédie tous les ſentimens qu' il étale,*
„ *mais il y a des affectations, qui découvrent*
„ *ce qu' on doit mettre ſur ſon compte, &*
„ *quelque choſe que l' on allegue en faveur*
„ *des Poëtes, on peut juſtement interdire le*
„ *théatre à certaines pièces, ſoit que l' au-*
„ *teur y débite, ſoit qu' il n' y débite pas*
„ *ſes ſentimens.*

Cette remarque de Bayle eſt très judicieuſe, & les beaux Eſprits de nos jours n' auront garde de recuſer cette déciſion ſous le prétexte qu' elle n' eſt émanée que des Prêtres, des Caſuiſtes, & des devots. On va y ajouter quelque réfléxion ſoit ſur cette ſorte de pièces en elles mêmes, ſoit ſur leurs auteurs.

Il eſt vrai que la réfléxion que l' on fait, que les perſonnages qui parlent ſont ſuppoſés être des Payens, ou des ſcelerats, ſert de contrepoiſon aux maximes impies, ou libertines qu' ils débitent: mais l' illuſion de la ſcène n' eſt pas toujours aſſez forte pour faire faire cette réfléxion, ou du moins pour l' entretenir toujours vive dans un auditoire compoſé en grande partie de peuple & de femmes,

mes. qui saisissent d' abord la maxime impie qu' ils écoutent, parce qu' ils ne leur faut pour cela que des oreilles, mais ne réfléchissent pas toujours, ou ne sont pas même en état de réfléchir, que la maxime est debitée par un personnage que l' on suppose être un Payen ou un impie, qui parle selon son caractere, parce que cela exige de l' attention, & même de l' ouverture d' esprit, & de la pénétration.

Il y a plus; l' on cherche souvent à diminuer tant que possible l' illusion de la Scéne, & à éloigner la réfléxion, en travestissant à la moderne le langage & les expressions des personnages qui parlent, de façon que dans les Prêtres, & dans les Pontifes des Payens, ou des Mahometans l' on ne voit plus que les notres, & dans leurs rites, que ceux des Chrétiens. Cette affectation ne donne pas une trop bonne idée de la Religion, & des sentimens de l' auteur. Un auteur judicieux. & qui respecte la Religion, en prêtant à ses personnages le langage qui convient à leur caractere, a soin d' empêcher, ou de détruire d'abord, l' impression, que leurs maximes pourroient faire sur les Spectateurs, &

d'en

d'en écarter tout ce qui pourroit donner lieu à des applications impies & toute alluſion indécente. C'eſt ce qu'ont fait Sophocle, parmi les anciens, & le grand Corneille, parmi les modernes. Mais comment un auteur, pourroit il excuſer les maximes d'impieté, ou de libertinage, qu'il débite ſur la Scène par la néceſſité, que ſon art lui impoſe, de garder le vraiſemblable, & le *decorum*, s'il s'écartoit au contraire du vrai ſemblable, & du *decorum*, à fin des faire place aux impietés? C'eſt ce que l'auteur des *Erreurs de Voltaire* a remarqué ſur la Tragédie intitulee *l'Oëdipe*, où ce que l'on y débite ne convient nullement au caractere des Thébains, tels qu'ils nous ſont peints par les hiſtoriens, & que l'auteur de la pièce nous les peint lui même dans la Scène premiere du ſecond acte. Mais nous n'avons garde de juger des intentions d'un auteur qui a déjà été jugé au Tribunal du Juge ſuprème. Nonnot. *Err. de Volt. tom.* 2. *Chap.* 24.

(3) Il eſt ſi peu vrai, que tous les anciens Philoſophes aient été des Athées, que ceux-la même, qui par leur ſyſthême

me ont donné lieu à le croire, comme les Sceptiques, & les Académiciens, ne l'étoient point.

D'abord les Sceptiques ne nioient point l'éxiſtence de la Divinité, par quelque raiſon particuliere, qu'ils euſſent de la nier; tout au plus ils en doutoient, en vertû de leur principe qu'on devoit douter de tout, en quoi, s'ils parloient ſérieuſement, ils étoient des fous pluſtôt que des Athées. Il y a plus; ces Philoſophes ne ſouffroient point qu'on les mit au nombre des Athées. Ils diſoient hautement que les Dieux éxiſtent, & que l'on doit les honorer: ils declaroient même qu'ils ne diſputoient contre cette vérité, qne pour abaiſſer l'orgueil, & confondre la témérité des Stoïciens, qui croioient pouvoir décider de tout avec un orgueil, qui leur étoit inſupportable. On les voit dans Sextus Empiricus s'élever avec zèle contre l'opinion de ceux, qui attribuoient la perſuaſion de l'éxiſtence des Dieux à la politique des legislateurs, & ſoutenir contre eux qu'il eſt beaucoup plus vraiſemblable que cette perſuaſion ſoit innée. S'ils n'employoient que le mot de *vraiſemblable*, c'eſt parce qu'ils avoient celui de *certain*

tain en horreur; mais l'on a déjà remarqué que *vraisemblable* dans leur bouche vaut autant que *certain* dans celle d'un autre. Sext, Empir. *Pyrrhon. hypoth. L.* 1. & 2. Id. *adv. Phys. L.* 1.

Les Académiciens issûs d'Arcésilas, & de Carneade, étoient des Philosophes qui aimoient à disputer pour, & contre, sur toutes sortes de sujets. Si on leur disoit qu'il éxiste quelque Divinité, ils le nioient; si on leur disoit qu'il n'en éxiste aucune, ils vous prouvoient le contraire. Ainsi lorsqu'ils disputoient contre ceux qui admettoient l'éxistence de la Divinité, ce n'étoit pas tant pour combattre cette vérité en elle même, que pour refuter les preuves, & les explications de leurs adversaires, ce qui ne leur étoit point difficile, vû les opinions absurdes qu'avoient sur la natute de la Divinité, ceux-là même, qui en admettoient l'éxistence. Mais aussi lorsqu'ils disputoient contre ceux, qui nioient l'éxistence des Dieux ils le faisoient, bien différemment. Ils déployoient alors tout leur zèle, & toute la force de leur eloquence; ce qui montre assez quelle étoit leur véritable opinion.

Lors.

Lorsque le Stoïciens leur reprochoient que la coutûme de disputer contre l'existence des Dieux, quoique par la seule envie de contredire, étoit toujours blamable, bien loin de répondre que cette éxistence est douteuse, ils protestoient hautement de la croire; ils ajoutoient seulement, qu'ils vouloient sur cela s'en tenir plustôt à la tradition, & à l'autorité, qu'aux raisonnemens de Zenon, de Cléanthe, de Crysippe, & de tout autre Stoïcien célébre. V. Cic. *de nat. Deo. L.* 3.

Leur respect pour Socrate, qu'il regardoient comme leur chef nous est un garant de leur croyance sur cet article.

On connoit assez les sentimens de ce Philosophe d'après ce qui nous est rapporté par Platon, & par Xénophon. Ce Philosophe quoique toujours constant dans son grand principe de ne rien affirmer, a parlé de la Divinité de façon qu'on ne peut rien entendre de plus beau, ni de plus sublime, dans la bouche d'un Payen.

A ce qui est avancé, sur l'athéisme des anciens Philosophes, par l'auteur du *Dictionnaire Philosophique*, *art. Athées*, on n'a qu'à opposer ce qu'on trouve dans

le même Dictionnaire *art. Religion*, où il eſt dit *que tous les Philoſophes Babyloniens, Perſans, Schytes, & Romains admettent un Dieu ſuprême.* Quel cas doit-on faire d'un auteur qui place l'oui au côté du non, & dément lui même ſes propres aſſertions!

(4) On peut voir dans Parker, Moſhemius, Bruker, Leſcalopier, Agatopiſte Cromatien, le Cardinal Gerdil, & d'autres, les différentes explications que l'on peut donner à la doctrine de Thales, & d'Anaxagore, pour concilier enſemble les deux paſſages de Cicéron qui ſemblent oppoſés. Mais quoi qu'il en ſoit, & qu'Anaxagore ait été, ou non, le premier à faire mention de la Divinité, dans ſes explications phyſiques, le ſilence de Thales & des autres Philoſophes avant Anaxagore ne prouve rien.

Il eſt bon ſur cela de remarquer que ce même Anaxagore, que l'on prétend avoir été le premier à faire mention de la Divinité a été condamné comme Athée par les Athéniens au dernier ſupplice, qu'il n'a évité que par le crédit de Periclés, qui avoit été ſon diſciple, pour avoir nié que le ſoleil fût le Dieu Apollon, conduiſant ſon char. C'eſt une

nou-

nouvelle preuve des ſignifications diverſes du mot *Athée* dont a parlé ci-devant.

Il y a plus; l'on trouve ce même Philoſophe mis au nombre des Athées par ces mêmes auteurs, qui prétendent qu'il a été le premier à faire mention de la Divinité dans le Syſthêmes Philoſophiques. Ces deux aſſertions contraires ſont bien plus difficiles à concilier, que les deux textes de Cicéron. Mais ces Ecrivains avoient beſoin tantôt de ſoutenir que ce Philoſophe a été le premier qui ait eû connoiſſance de la Divinité, pour faire paſſer Thales, les Joniques, & les autres Philoſophes avant lui, pour des Athées, & tantôt de le faire paſſer pour Athée lui même, a fin de ſoutenir que tous les Philoſophes de l'antiquité ont profeſſé l'Athèiſme.

(5) On n'a plus que des morceaux de la doctrine de Xenophanes, que l'on trouve dans Ariſtote, dans Platon, dans ſextus Empiricus, dans Cicéron, dans Diogene Laerce, dans Clement d'Alexandrie, &c. Ce Philoſophe enſeignoit que *tout eſt éternel, que cet éternel eſt infini, que cet infini eſt un qu'il n'y a que cet un, que cet un eſt Dieu, dont la ſubſtance eſt ronde, que ce Dieu eſt tout, parce qu'il*

contient tout, qu'il n'a rien de commun avec les hommes, qu'il voit, qu'il entend, mais ne respire point. On ne voit goutte dans tout ce galimathias, où l'on n'y voit tout au plus que le Systhême de l'ame du monde, dont on parlera dans le Chapitre 8°.

Aussi les explications qu'en donnent Simplicius parmi les anciens, Cudworth, Reimann, Mosheimius, Fabrice, Bruker, Agatopiste Cromatien parmi les modernes, sont très différentes.

Dans l'explication de la doctrine d'Anaximandre, & d'Anaximéne successeurs de Thales, & prédécesseurs d'Anaxagore, il y a peut-être moins de difficulté. Anaximandre en établissant pour principe des choses *l'infini* ne parloit que du principe matériel, comme son maitre Thales, & non pas de l'efficient. Cet *infini* n'étoit peut-être, rien autre chose que l'eau de Thales, qu'Anaximandre nommoit *infini*, c'est-à-dire *indéterminé*, parce qu'il n'y avoit point de raison de nommer ce principe plustôt eau que feu, ou air, ou autre chose, n'étant encore rien de tout cela, ou parce qu'il étoit capable de recevoir une infinité de formes, & il devoit fournir successive-

ment

ment la matiere de toutes choſes juſqu'à l'infini. Ce principe n'étoit apparemment rien autre choſe, que le cahos, dont il ſe conſervoit une ancienne tradition chez les Théologiens. Or de ce qu'Anaximandre ne parle point du principe efficient, ou de *l'entendement* il ne s'en ſuit pas qu'il l'ait rejeté. On doit d'autant moins l'en ſoupçonner, que l'on ſait le cas qu'il faiſoit de la doctrine de Thales ſon maître, dont il n'eſt pas croiable qu'il ait voulu s'écarter ſur un point ſi eſſentiel; moins encore, s'il étoit vrai que ſous le nom *d'infini* il n'ait pas entendu la ſeule matiere, mais la matiere unie à *l'entendement*, ce qui eſt peut-être la raiſon pour laquelle il a donné à ce principe le nom *d'infini*. C'eſt ainſi que ſa doctrine nous eſt rapportée par Ariſtote, qui dit expreſſément que *l'infini* étoit ſelon Anaximandre ce Dieu immortel qui contient & qui gouverne tout.

C'eſt dans ce même ſens que ce Philoſophe nommoit *Dieux* tous ces mondes qu'il croioit naître continuellement de ce principe, & aller s'y fondre de nouveau. Il les nommoit Dieux en tant qu'unis à l'entendement ou à la Divi-

nité. C'eſt à peu près le même ſens, dans le quel tous les Payens nommoient Dieux le ſoleil, la lune &c. parce qu'ils les croioient animés d'une vertû divine. Sous ce point de vue l'on pouvoit les nommer Dieux & par conſéquent infinis, immuables, éternels, & enſeigner en même tems qu'ils étoient engendrés, & qu'ils periſſoient continuellement, ce qui doit s'entendre de la partie matérielle dont ce tout étoit compoſé. C'eſt ce qui nous eſt expliqué clairement par Cicéron dans le ſonge de Scipion, & dans les Queſtions Tuſculanes, par la comparaiſon de l'union de notre ame avec le corps, en vertû de la quelle nous ſommes en même tems mortels, & immortels.

Anaximéne ne différoit de Thales, & d'Anaximandre, qu'en ce que ſelon Plutarque il ſubſtituoit l'air, ſelon Cicéron un air infini, & ſelon Laerce l'air, & l'infini á l'eau de Thales, & à l'infini d'Anaximandre: ainſi on peut lui donner la même explication.

Ce Philoſophe ſuppoſoit toujours, d'après ſon maitre Thales, *l'entendement*, qui agitoit l'air, & qui s'en ſervoit com-

comme d' instrument pour produire tous les phénomènes de la nature, par le moyen de la condensation & de la raréfaction. Ainsi tous ces Dieux, qu' il en faisoit éclorre, & que pour cela il disoit être d' une substance aérienne, n'étoient rien autre chose que les êtres matériels divers, qu' ils nommoit Dieux, pour la même raison, que l' on vient d' apporter en parlant d'Anaximandre, & que l' on trouve expressément dans sextus Empiricus. *L.* 9. *adv. Physic.*

Si l' on veut suivre l' explication de Cicéron, la difficulté est encore moindre. Il est évident qu' Anaximéne, en posant pour principe de toutes choses un *air infini*, y joignoit *l' éntendement*; car on sait par Plutarque qu' il donnoit pour bornes à la matiere la circonférence des cieux: il ne pouvoit donc le dire infini que par rapport à l' entendement qui lui étoit uni. Plutar. *L. de placit. Philosoph.* Si l' on vouloit s' en tenir á Laerce, la difficulté disparoitroit tout-à-fait: Anaximéne, selon cet auteur, établissoit pour principe *l' air*, *& l' infini*: voilà la matiere, & l' entendement.

(6) Les passages de Platon, & d' Aristote peuvent se trouver dans les livres de ces Philosophes que nous avons; ceux de Pythagore, de Thales, de Socrate nous sont rapportés par Theophile d' Antiochie, par Diogéne Laerce, par Xénophon, & ont été recueillis par Wossius, Huet, Fabrice, Grotius &c.

Mais nous n' avons garde de souscrire au sentiment que l' on vient d' indiquer. Il est trop certain que tous ces Philosophes ont pensé très-mal sur la nature de la Divinité, & que s' ils en ont eû par intervalles des idées plus saines, par la tradition, ou par le commerce avec les Hébreux & par la connoissance de leurs Livres, ils les ont bientôt obscurcies & défigurées par leurs folles imaginations.

Il y a dans cela deux extrêmités qu' il faut également éviter. Une de ces extremités est celle de ceux qui prétendent, comme Toland, Collins, &c que tous ces Philosophes ont été des Spinosistes, & des Athées, l' autre est de ceux, qui sur les passages que l' ont vient d' indiquer, font de ces Philosophes présque des Chrétiens, ce qui a été reproché à Steucus Eugubin par Pétau, à Dacier par Balthus &c. On peut voir sur cela le

sen-

ſentiment judicieux de Jean Albert Fabrice *de verit. Chriſt. Relig. c. 8. n. 1. & 2.*

L'Apôtre S. Paul a frappé au but, en diſant que ces Philoſophes ont connû Dieu, mais qu'ils ſe ſont égarés dans leurs penſées, que leur cœur a été rempli de ténébres, & qu'ils n'ont été que des foux, pendant qu'ils ſe donnoient le titre de ſages. *Ad. Rom. c. 1. v. 21. & 22.*

(7) *In ipſo enim vivimus & movemur & ſumus, ſicut & quidam veſtrorum Poetarum dixerunt, ipſius enim & genus ſumus. Act. c. 17. v. 28.* Le même Apôtre dit peu avant *v. 24. Deus, qui fecit mundum, & omnia, quæ in eo ſunt.* Cette partie du texte, qui établit que Dieu eſt le Créateur du monde, & par conſéquent que le monde n'eſt pas la même choſe avec Dieu, détruit abſolument tout ſoupçon, jusqu'à l'ombre même de Spinoſiſme, dans l'autre qui ſuit.

Toland l'a ſenti, & pour ſe tirer d'affaire, il a déraiſonné juſqu'au point d'avancer que l'on peut très bien dire que le monde eſt le créateur de lui même, que le tout eſt le créateur, & que les parties diverſes ſont ſes créatures,

c'eſt-à-dire que ce qui n'eſt qu'un reſultat de l'aſſemblage des parties a crée ces mêmes parties. En vérité c'eſt là bien du ſublime, & du Philoſophique. Tol. *orig. Judaic. §. 6.*

(8) On peut mettre dans ce nombre les fragmens des poëſies attribués à Linus, à Orphée, & à d'autres Poëtes anciens.

D'abord l'on pourroit conteſter que ces fragmens ſoient véritablement des Poëtes, à qui on les attribue. Bien des ſavans en doutent; Cluver, & Woſſius doutent même que ces Poëtes aient jamais éxiſté. Nous n'entrerons pas dans cette controverſe.

Un de ces fragmens de Linus eſt le ſuivant: *ex toto ſunt omnia, & ex omnibus totum.* Pourquoi ne pourroit-on point l'expliquer très bien, en diſant que le monde (en ſuppoſant toujours la cauſe premiere, que ce Poëte n'exclut point) produit, & contient toutes choſes, & il n'eſt qu'un, parce que tout y eſt lié enſemble, & rapporté au même but? Cette éxplication eſt conforme à ce que nous ſavons des ſentimens de ce Poëte par Laerce, qui nous atteſte que Linus compoſa un ouvrage ſur

la

la formation du monde, où il commence par établir qu'il avoit eû un principe.

Dans un des fragmens d'Orphée il eſt dit que *Dieu eſt toutes choſes*, *le feu*, *le ſoleil*, *la terre*. &c. ce qui ſemble d'abord contenir le Spinoſiſme tout pur. Mais il eſt trop clair par la ſeule lecture du texte, tel qu'il nous eſt rapporté par Ariſtote, qu'il ne ſignifie rien autre choſe, ſi ce n'eſt que le tout a été produit par Dieu.

Le même Poëte dit ailleurs expreſſément que le tout a pour origine un être ſage, & intelligent. Le Spinoſiſme n'eſt donc que dans l'expreſſion, & ſi la doctrine d'Orphée n'eſt pas ſaine dans tous ſes points, comme il a parû aux Platoniciens, & à quelques critiques modernes, elle ne contient tout au plus que le Syſthême émanatif, dont on va parler dans le chapitre ſuivant. Ariſt. *de mundo*. Batteux 3. *Mem. ſur le princ. actif. tom.* 27. *de L'Acad. R. des Inſcript. &c.*

Au nombre des ſentences ſur leſquelles on fonde l'Athéiſme de quelques anciens Philoſophes on peut mettre la réponſe que Thales donna au Roi Créſus, qui lui demanda un jour ce qu'il penſoit

ſoit ſur les Dieux. Ce Philoſophe prit un délai pour répondre, le tems venû, un autre plus long encore, juſqu'à ce qu'il répondit enfin, qu'il ne ſavoit que répondre. Qui eſt ce qui ne voit que la queſtion rouloit ſur la nature, & non ſur l'éxiſtence de la Divinité? La réponſe du Philoſophe ne prouve donc rien contre la ſeconde, dont il n'étoit pas queſtion.

Il y a plus; ſi Thales eût crû que les Dieux n'éxiſtoient point, à quoi bon jouer toute cette comédie? Il n'avoit qu'à le dire d'abord, & il auroit été quitte d'une queſtion qui l'embarraſſoit, pour les raiſons que nous indiquerons ailleurs, où l'on traitera de l'incompréhenſiblité de Dieu.

(9) C'eſt là la raiſon, pour la quelle les Epicuriens n'ont jamais été accuſés d'Athèiſme par les anciens; pas même par les Stoïciens, qui étoient leurs ennemis déclarés. Si l'on trouve Epicure dans le nombre des Athées dans Cicéron, on n'y trouve point Vellejus, ni Caſſius, ni Torquatus, ni Zenon, ni Phédre, qui étoient tous des Epicuriens. On les regardoit comme des gens qui ſuivoient aveuglement la doctrine de

leur

leur maitre ſans y entendre malice, & ſans en voir les conſéquences: c'eſt le portrait, que nous en a tracé Cicéron. Ainſi croioit-on qu'ils parloient de bonne foi, lorſqu'ils proteſtoient de reconnoitre les Dieux, en quoi les anciens ſe ſont montrés bien meilleurs critiques, & plus équitables que pluſieurs Ecrivains modernes.

Si Cicéron n'a pas fait la même grace à Epicure, c'eſt parce qu'il avoit peut-être de la peine à ſe perſuader, que celui qui avoit fabriqué un Syſthême ſi abſurde, & ſi ridicule, dont s'en ſuivroit la ruine de la Divinité, n'en eût point vû les conſéquences, & il attribuoit pour cela à impoſture & à ſimulation, tout ce que diſoit ce Philoſophe, ſur l'éxiſtence des Dieux, & ſur leur culte. Auſſi cette raiſon de Cicéron ne paroit pas trop bonne. Il n'étoit pas plus difficile de voir le ridicule, & l'abſurdité de tout le Syſthême, que d'en voir les conſéquences; & cependant Epicure ne l'a pas vû.

Ajoutez que Démocrite, dans le quel Epicure a puiſé ſon Syſthême, nioit auſſi la Providence; cependant Cicéron ne le met nulle part dans le nombre des

Athées;

Athées; il le met seulement dans celui des impies. Cicéron ne croioit donc pas que nier la Providence fût la même chose, que nier l'éxistence de la Divinité; ainsi pourquoi porte-t-il des jugemens si différens sur ces deux Philosophes? Ne seroit ce pas là un effet de la haine qu'il avoit contre Epicure, que de savans auteurs prétendent qu'il a calomnié sur bien d'autres points.

Si l'on ne veut détruire toute foi humaine, pour juger de la croyance interne de quelqu'un, il faut se rapporter a ce qu'il fait hautement profession de croire. C'est une maxime que nos prétendûs Philosophes n'auront garde de contredire, eux qui prétendent échapper au reproche d'Athéisme, ou d'incrédulite parce que dans leurs livres ils professent par-ci par-là de respecter l'Ecriture, & la Révélation. Ces marques de respect le mettroient effectivement à l'abri de tout reproche, s'il n'étoit pas d'ailleurs évident qu'elles sont feintes, & simulées sur tout lorsqu'elles se trouvent dans des livres, où ils combattent ouvertement la Religion.

En ſuppoſant même ce Philoſophe coupable de ſimulation, & de mauvaiſe foi, pourquoi trouveroit-on ce défaut de ſincerité dans ce qu'il dit en faveur de l'éxiſtence des Dieux, pluſtôt que dans ce qu'il dit contre la providence?

On trouve dans ce qu'il dit en faveur de l'éxiſtence des Dieux, le ſentiment commun, non pas ſeulement de tous les Philoſophes, mais de tous les hommes, dans ce qu'il dit contre la providence, on ne trouve qu'une ſuite de ſon ſyſthême particulier, en vertû du quel il ſe trouvoit engagé à ôter la providence à la Divinite, dont il avoit fait conſiſter le bonheur, dans une inaction parfaite; ainſi il eſt à preſumer qu'il a parlé contre ſon vrai ſentiment, pluſtôt lorsqu'il nioit la providence, que lorsqu'il proteſtoit de croire l'éxiſtence des Dieux. Dans l'un de ces deux cas c'étoit l'homme qui parloit, dans l'autre ce n'étoit que le faiſeur de Syſthêmes.

Ce ſoupçon qu'Epicure ne parloit point ſincerement, lorsqu'il nioit la providence, n'eſt pas nouveau. Cotta l'avoit déjà eû dans Cicéron, il le confir-

firme même par la crainte extrême que ce Philoſophe avoit de la mort. Si Cicéron ſe fût tenu à ce ſoupçon il auroit peut-être mieux raiſonné.

Cic. *de nat. Deo L.* 1. Gaſſend. *Syntag. Phil. Epic. c.* 3. *tom.* 3. *op.* Bruker *Hiſt. Crit. Phil. tom.* 3.

CHA-

CHAPITRE VII.

Eternité du Monde. Syſthême Emanatif.

On penſe que le Lecteur ne ſera pas faché dans ce Chapitre, & dans le ſuivant, de voir appliqué aux différens Syſthêmes, qui ont été plus en vogue parmi les Philoſophes anciens, ce que l'on vient de dire dans le Chapitre précédent.

Tous les anciens Philoſophes, ſi l'on en croit l'auteur de *l'Hiſtoire générale*, & de la *Philoſophie de l'hiſtoire*, *ont enſeigné l'éternité du monde: toute l'antiquité a crû la matiere éternelle.* (1)

D'abord il y a là bien peu de critique, & beaucoup de hardieſſe.

Le peu de critique consiste dans ce que l'auteur confond l'opinion de l'éternité du monde, avec celle de l'éternité de la matiere, qui sont deux choses très différentes. La matiere auroit pû être éternelle sans que pour cela le monde ait dû être aussi éternel. La hardiesse consiste en ce qu'il débite d'un ton d'assurance une très grande fausseté. (2)

Mais supposé que tous les anciens Philosophes aient enseigné l'une, ou l'autre de ces deux opinions, ce n'est que par la voye des conséquences qu'on en déduiroit leur Athèisme, & l'on a déjà vû que cette voye est toujours fautive, & par conséquent injuste, d'autant plus si ces conséquences sont mal tirées.

De ce que quelques uns de ces Philosophes ont admis l'éternité de la matiere il ne s'ensuit pas qu'ils aient admis l'éternité du monde tel qu'il est. Cette opinion n'exclut pas d'abord

bord la Divinité, qui demeure toujours néceſſaire pour imprimer le mouvement à la matiere, & pour en arranger les parties. (3)

En ſuppoſant même que le monde ſoit éternel, cette ſuppoſition n'empêche pas qu'il n'ait dû avoir une cauſe de ſon éxiſtence. Ces deux propoſitions; *le monde eſt éternel, le monde a une cauſe de ſon éxiſtence* ne ſont pas contradictoires. Or la cauſe de ſon éxiſtence, c'eſt-à-dire de la diſpoſition actuelle de ſes parties, ne ſe trouve point dans ſon éternité, tout comme en ſuppoſant qu'il a eû un commencement, elle ne ſe trouve point dans le premier moment, qu'il a commencé. Il faut toujours recourir à la Divinité, & la ſuppoſition de l'éternité du monde ne l'exclut point, ſi ce n'eſt qu'on le ſuppoſe non ſeulement éternel; mais improduit. Auſſi un ſavant Critique, & un grand Philoſophe, nous avertit qu'il faut bien

ſe garder de confondre ces deux queſtions, celle de l'éternité du monde, avec celle de l'éxiſtence de Dieu. (4)

S'il y a des Philoſophes parmi les modernes qui penſent qu'il repugne qu'une choſe ſoit produite, & en même tems éternelle; il y en a d'autres qui penſent diverſement. Pourquoi ces anciens Philoſophes n'auroient-ils pû penſer comme ces derniers? C'eſt ce qu'ils expliquoient par une comparaiſon qui nous eſt rapportée par ſaint Auguſtin, c'eſt-à-dire d'un pied, que l'on ſuppoſeroit poſé ſur le ſable, de toute éternité. Il eſt évident, diſoient ils, que le veſtige qu'il imprimeroit ſur le ſable ſeroit éternel, & ne laiſſeroit pas en même tems d'être produit. (5)

Suivant cette explication, on peut dire que même l'opinion de l'éternité de la matiere n'exclut point la Divinité: la matiere pourroit être éternelle, & cependant être produite.

Il

Il y a plus; en ſuppoſant même que la matiere ſoit improduite, cette opinion par elle même n'exclut point la Divinité, que dans le cas qu'on n'admette rien autre choſe que la matiere. Or tous ces Philoſophes excepté les Epicuriens, lui aſſocioient, & lui prépoſoient l'entendement, ou la Divinité, qui en étoit comme l'ame, & la vie. (6)

Ce n'eſt que par la voye des conſéquences que l'on peut réduire cette opinion à l'Athèiſme: par éxemple, ſi la matiere eſt increée, elle éxiſte par elle même, elle eſt néceſſaire, indépendante, infinie, & par conſéquent il n'y a plus en Dieu de toute puiſſance, la matiere elle même ſeroit Dieu: conſéquence qui n'a été ni vue, ni avouée par ces Philoſophes.

Si des conſéquences mal tirées, ou miſes ſur le compte de Philoſophes, qui ne les voioient point, ſont la ſeule raiſon, pour la quelle on pré-

tend que l'opinion de l'éternité de la matiere renfermoit l'Athèiſme; une certaine reſſemblance que l'on croit entrevoir entre le Syſthême émanatif, & le Panthèiſme moderne, ou le Spinoſiſme, eſt la ſeule raiſon, pour la quelle on prétend que tous les Philoſophes, qui ont embraſſé ce Syſthême, ont été des Athées.

Il eſt vrai que ce Syſthême, qui a véritablement été le plus commun ſur tout parmi les Poëtes de la plus haute antiquité, ſemble d'abord indiquer que Dieu a pouſſé le monde hors de ſon ſein, tout comme le ſoleil pouſſe la lumiere, ou pour ſe ſervir d'une vilaine comparaiſon adoptée par quelques uns des ces Philoſophes, comme l'araignée pouſſe la matiere dont ſa toile eſt compoſée. Si cela étoit il s'en ſuivroit que les ames des hommes, les corps mêmes, qui compoſent l'univers ſeroient autant de par-

parties de la Divinité, & d'une même ſubſtance avec elle, ce qui paroit être le Panthèiſme, ou le Spinoſiſme tout pur: cependant ces deux Syſthêmes différent eſſentiellement l'un de l'autre. (7)

Le ſyſthême émanatif ainſi expoſé quel qu'abſurde qu'il ſoit ſuppoſe toujours un Dieu puiſſant, ſage, & bon, dont le monde eſt émané, qui eſt par conſéquent diſtingué du monde, tout comme la lumiere eſt diſtinguée du ſoleil, & toute cauſe eſt diſtinguée de ſon effet. Il eſt vrai que le monde dans ce ſyſthême ſeroit d'une même ſubſtance avec Dieu; mais il ne ſeroit pas Dieu. La toile n'eſt point l'araignée, ni l'araignée n'eſt point la toile.

Auſſi l'expoſition que l'on vient de faire de ce ſyſthême, d'après celle qu'on font certains écrivains, eſt très fauſſe. (8)

Ce ſyſtême dans le fond ne contenoit rien autre choſe, ſi ce n'eſt que le monde a été produit par Dieu, ce qui revient à la création, dont la tradition antique a été obſcurcie, & défigurée par les Poëtes, & les Philoſophes, qui ont voulu tout expliquer par les foibles lumieres de la raiſon. Parceque ces Philoſophes ne pouvoient pas concevoir que quelque choſe pût ſe faire de rien, ils évitoient le terme de *création*, ou ils ne l'avoient peut-être point, du moins dans le ſens, que nous lui attribuons d'après la Révélation, & ils lui ſubſtituoient celui *d'émanation*; mais comme ce dernier avoit auſſi ſes difficultés, ils tachoient de rendre ſenſible la choſe qu'ils vouloient expliquer par des expreſſions allégoriques, ſouvent obſcures, & équivoques, & par des comparaiſons, qui ne pouvoient que clocher, & ne s'accordoient pas toujours avec ce qu'eux mêmes enſei-

ſeignoient ailleurs ſur la Divinité. (9)

Cette explication eſt d'autant plus vraiſemblable, qu'un tel ſyſtême à été prèsqu'univerſel : nón ſeulement il a été commun chez les Egyptiens, les Mages, les Gymnoſophiſtes des Indes, les Grecs, les Arabes, mais on l'a trouvé chez les Japonois, les Chinois, les Americains. On ne ſauroit rendre raiſon de l'univerſalité d'une opinion qui n'eſt certainement pas ſuggerée par les ſens, ni n'eſt point innée, parmi tant de peuples différens, qu'en la rapportant à une ſource commune, qui eſt la tradition.

Ajoutez que l'on trouve cette opinion parmi tous ces différens peuples revétûe de pluſieurs circonſtances tout-à-fait conformes à celles qui ont été décrites par Moïſe, ce qui prouve qu'elle avoit pour ſa ſource cette même tradition dans la quelle Moïſe a puiſé ſon hiſtoire de la création. Si

cette opinion différe dans d'autres circonſtances, parmi différens peuples, c'eſt préciſement dans celles qui ne s'accordent point avec l'Hiſtoire de Moïſe, ce qui confirme notre raiſonnement, & peut nous ſervir de régle pour connoître ce que les différens peuples, & les Philoſophes tenoient de la tradition, & ce qu'ils y ont ajouté du leur. Il y a plus; toutes ces variations ne rouloient point ſur le fait que le monde a été produit; mais ſur la maniere de la quellle, il a été produit qui eſt préciſement ce que Moïſe n'explique point: autre preuve de ce que l'on vient d'avancer.

NO-

NOTES.

(1) *Hiſt. Génér, c.* 1. *Philoſoph. de l' hiſtoire c.* 18.

(2) Pour ce qui regarde l'éternité de la matiere, les plus ſages des anciens Philoſophes l'ont nié. Pythagore, Platon, Tales, Philolaus, Jamblyque, ont été de ce nombre. Proclus (*Inſt. Theolog. c.* 72.) dit, *que la matiere qui eſt le ſujet de toutes choſes eſt elle même produite par l' auteur de toutes choſes*: il attribue le même ſentiment à Platon, & dans ſon commentaire ſur le Timée appelle Dieu *l' auteur ineffable de la matiere.* Hiérocle Platonicien célébre, reproche à quelques Philoſophes de n' avoir pas crû Dieu aſſez puiſſant pour créer le monde ſans qu' une matiere incrée, & indépendante ait concouru à cette production, & remarque, que le bon ordre ſe trouve aſſez dans un être, lors qu'il éxiſte naturellement par lui même, & par conſéquent que c' eût été en Dieu une application ſuperflue d' avoir voulu avancer ce qu'il n' avoit pas fait: *ne ſeroit-ce pas, dit-il, contre la nature,*

de

de vouloir ajouter à un être increé, & subſiſtant par lui même ?

Pour ce qui regarde l'éternité du monde, les Epicuriens la regardoient comme une chimere qui ne pouvoit pas même ſe ſoutenir contre les preuves hiſtoriques, comme nous l'apprenons par Lucrece ; les Platoniciens enſeignoient expreſſément que le monde a été formé, & arrangé par Dieu. Comment auroient-ils pû croire autrement, s'ils croioient que la matiere elle même avoit été, crée, comme l'on vient de le voir ? Ainſi ſi quelque fois ils ont nommé le monde *éternel*, ce n'étoit que dans l'entendement de Dieu, ſelon leur ſyſthême particulier ſur les idées éxemplaires de toutes choſes. Auſſi Ariſtote nous aſſure d'avoir été le premier, qui a enſeigné que le monde eſt éternel. Ariſt. *L.* 1. *de cœlo c.* 10.

Il eſt vrai que l'on ne peut admettre ſans inconſéquence une matiere improduite, & admettre en même tems que le monde a été crée ; car une matiere improduite eſt eſſentiellement immuable, & indépendante, elle ne ſauroit être le ſujet de l'action d'un autre être quel qu'il

qu'il ſoit; mais ces Philoſophes n'étoient pas toujours conſéquens.

Cette raiſon jointe à celles Hiérocle, dont on à parlé ci deſſus, vaut bien mieux que toutes ces inepties de Logique, dans les quelles Bayle promène les Lecteurs, en faiſant demander par ſon Epicurien, qu'il met aux priſes avec un Platonicien, de quel droit Dieu auroit-il ôté à la matiere l'état où elle a été éternellement, n'aiant à ſon égard ni la qualité de cauſe, ni celle d'acheteur, ou de bien faiteur pour en diſpoſer à ſa fantaiſie, & en prouvant en régle que le rapport de la matiere à un moteur intelligent n'eſt pas celui de l'animal à l'homme, du domeſtique au maitre, du citoyen au Souverain, &c.

(3) C'eſt à quoi ſe rapportoit l'opinion très ancienne & prèſque univerſelle, que le monde étoit né du cahos, par le débrouillement qu'en avoit fait le Dieu ſouverain, dont nous parle Ovide dans le premier livre de ſes Métamorphoſes.

Sic ubi diſpoſitam, quisquis fuit ille Deorum,
Congeriem ſecuit, ſectamque in membra redegit,

Prin-

Principio terram extendi, subsidere valles
Iussit, & ad cœlum lapidosos surgere montes &c.

Bayle s'évertue pour montrer l'inconséquence de cette description du débrouillement du cahos faite par Ovide en disant que si la matiere n'avoit point encore ces qualités diverses de chaleur, de froideur, de sécheresse, d'humidité, de légéreté, de pesanteur, qui reviennent à ce que les Péripatéticiens entendoient par le nom de qualités, ou de forces alteratrices, & motrices des quatre élémens, & qui est expliqué par les Philosophes modernes par attraction, inertie, loix du mouvement, &c. il ne pouvoit pas y avoir ce combat que nous peint le Poëte, & qu'il ne peut faire finir qu'en faisant intervenir la Divinité, & que si la matiere avoit déjà toutes ces qualités elle se pouvoit fort bien passer du ministère de Dieu, toutes ces qualités étant déjà suffisantes par elles mêmes à produire cet arrangement de parties, dont il resulte ce que nous appellons le monde. Ovide, dit-il „ *a commis en cela deux bévues: l'une est de*

sup-

ſuppoſer que la matiere avoit eû ſans l'aide de la Divinité les ſemences de tous les mixtes, la chaleur, le mouvement, &c. l'autre eſt de dire que ſans l'aſſiſtence de Dieu elle ne ſe ſeroit point tirée de l'état de confuſion. C'eſt donner trop, & trop peu à l'un, & à l'autre, c'eſt ſe paſſer du ſecours au plus grand beſoin, & le demander lors qu'il n'eſt plus néceſſaire. Nous n'avons aucun intérêt à defendre les rêveries de ce Poëte; mais ſi Bayle a raiſon ſur la premiere bevue, qu'il lui attribue, il raiſonne très mal ſur l'autre. La matiere douée de toutes ces qualités, ou des telles autres que l'on voudra, eſt toujours une cauſe aveugle, qui par conſéquent n'auroit jamais pû produire un monde où il a manifeſtement un but, un deſſein, un ordre, qui ne peut venir que d'une cauſe intelligente. Ainſi les comparaiſons qu'il apporte de la phiole des quatre élémens, du vin qui fermente dans le tonneau, ſont tout-à-fait déplacées. Cet auteur ne laiſſe pas d'avouer lui même que le monde ne peut être l'effet que d'une cauſe intelligente & cela dans ce même article, où il vient de ſoute-

nir

mir le contraire. Bayle *Diction. Art. Ovide Rem. G.*

(4) Sam. Clarke *Démonſt. de l'Exiſt. de Dieu tom.* 1. *C.* 4.

(5) L'opinion que Dieu avoit pû créer le mondē de toute éternité a été l'opinion S. Thomas 1. *par. Sum. q.* 46. *a.* 1. & de S. Auguſtin *L.* 10. *c.* 31. *de Civit. Dei.* Samuel Clarke, parmi les modernes l'a adoptée dans ſa *Démonſtration de l'éxiſtence de Dieu*, où il tache même de reſoudre les difficultés, que font les autres Philoſophes contre la poſſibilité de l'éternité du monde, tirées de ce qu'il eſt impoſſible que des parties finies, ajoutées les unes aux autres, parviennent jamais à former l'infini, & de l'inégalité du nombre des années, des jours, & des heures, que contiendroit cette éternité. Sans entrer içi dans une queſtion tout-à-fait étrangere à notre ſujet, nous nous contentons d'avoir montré, que ceux des anciens Philoſophes, qui ont crû le monde éternel, ont pû le croire ſans être des Athées.

(6) Si l'on regarde la ſuppoſition de l'éternité de la matiere, quelqu'abſurde qu'elle ſoit, comme indifférente pour ce qui concerne le dogme de la

Créa-

création de toutes choſes par Dieu & par conſéquent de la matiere. Un auteur connû a eû bien tort d'avancer que cette queſtion *qui effarouche ſi fort nos Théologiens effarouchoit aſſez peu les Peres de l'Egliſe*, en citant fauſſement Juſtin le Martyr, Origene, Clement d'Alexandrie: mais ce n'eſt pas encore ici le lieu d'en parler. J. J. Rouſſeau *Lettre l'Archêv. de Paris.*

(7) L'expoſition, & la refutation du ſyſthême de Spinoſa, Toland, & d'autres Pantheiſtes modernes ſe trouvera dans la note 13. du Chap. 13.

(8) Il eſt évident que ce ſyſthême ainſi expoſé ne peut nullement s'accorder avec le ſyſthême de ces Philoſophes, qui admettoient une matiere improduite, & éternelle. Dans ce ſyſthême le monde ne pouvoit être émané de Dieu, que dans le ſens que Dieu avoit arrangé les parties de la matiere, & lui avoit imprimé le mouvement. Il ne peut pas non plus s'accorder avec l'opinion des Pythagoriciens, des Platoniciens, & de tous ceux qui attribuoient à Dieu une ſimplicité, & une immatérialité parfaite: ſi Dieu n'eſt pas matiere ſi Dieu eſt un, comment la matiere ſeroit elle

une même ſubſtance avec Dieu & comment ſes parties diverſes ſeroient-elles des parties de Dieu, qui n'en a point? Ainſi ou il eſt faux que tous les anciens Philoſophes aient embraſſé le ſyſtême émanatif, ou l'expoſition qu'en font nos Philoſophes, eſt infidéle.

(9) C'eſt ce qui arrive toutes les fois que l'on s'éforce de rendre ſenſible ce que l'on ne ſauroit comprendre. On en a un éxemple dans pluſieurs comparaiſons que l'on trouve dans quelques Catéchiſmes, dans les écrits même de quelques Peres de l'Egliſe, pour rendre ſenſibles quelques uns des myſteres de notre Religion. Si on vouloit prendre ces comparaiſons philoſophiquement, & à la rigueur, il en ſeroit fait du myſtere, ou du moins de l'orthodoxie de ceux qui s'en ſervent.

Mais toute comparaiſon que l'on employe pour donner une idée ſenſible de ce qui échappe à notre imagination & ne tombe point ſous les ſens, ne peut jamais ſervir à détruire la choſe en elle même, ou à démentir le ſentiment, que celui qui ſe ſert de cette comparaiſon, montre ailleurs d'avoir de cette même choſe. On ne doit jamais tordre ce

dernier, pour l'adapter à la comparaiſon en toutes ſes parties; mais l'on doit pluſtôt rectifier la comparaiſon par le ſentiment, dont on ſait d'ailleurs que l'auteur faiſoit profeſſion: mais il vaudroit toujours mieux ne ſe ſervir point du tout de certaines comparaiſons, ou ne le faire qu'avec bien des précautions.

(10) Nous ne nous arreterons pas à rapporter toutes les circonſtances abſurdes, & ridicules que les différens peuples ajoutoient au dogme de la création, & que l'on peut voir dans les Hiſtoriens; il nous ſuffit de remarquer que cela même prouve que le ſyſthême émanatif étoit moins un ſyſthême Philoſophique, qu'une opinion Théologique fondée ſur la tradition. Auſſi ce ſyſthême étoit-il en vogue ſur tout parmi les Poëtes qui en étoient les Dépoſitaires,

CHAPITRE VIII.

Ame du Monde.

D'abord il faut avouer que le ſyſtême de *l'Ame du monde*, ou de *l'Ame univerſelle* a été fort commun parmi les anciens Philoſophes, ſur tout parmi les Pythagoriciens, & les Platoniciens: il faut avouer auſſi, que ſi ce ſyſtême eſt tel, que l'expoſent certains auteurs, il reſſemble ſi bien à celui de Spinoſa, que l'on pourroit prendre aiſement l'un pour l'autre, quoique ces deux ſyſtêmes dans le fond ſoient très différens.

La Divinité, dit on, dans le ſyſtême de ces Philoſophes, étoit préciſement ce qu'ils nommoient *Ame du monde*, ou *Ame univerſelle*, qui n'étoit rien

rien autre chose que le feu éthérée répandu dans l'univers, d'où il s'en suit que toutes les ames particulieres des hommes, aussi bien que des brutes, & des plantes, &c. étoient autant de parcelles de l'Ame universelle, détachées de la masse commune, & reçues dans des corps organisés, qui venant en suite à se débarrasser de leurs liens, alloient se mêler de nouveau avec le feu éthérée, & se confondre avec l'Ame universelle. Ainsi ces Philosophes regardoient ils le feu éthérée, ou l'Ame universelle comme un Océan infini, & les Ames particulieres comme autant de portions d'eau marine renfermées dans des bouteilles, qui pendant que les bouteilles sont entieres se trouvent séparées de l'eau qui les environne, mais qui s'y confondent de nouveau lorsque les bouteilles se cassent. Tel est l'exposé que nous font de ce systhême certains Ecrivains qui voudroient faire passer les anciens

Philoſophes pour des Spinoſiſtes; mais cet expoſé eſt évidemment faux, comme on va le prouver dans la note 1. Auſſi celui que nous en font Cicéron, Platon, Juſtin le Philoſophe, eſt très différent: ainſi il faut tâcher de lui donner un ſens plus raiſonnable. (1)

Il paroit que les anciens Philoſophes, en croiant voir dans toutes les parties diverſes qui compoſent l'univers, non ſeulement un ordre, une connéxion merveilleuſe: mais un certain conſentement intime, tel qu'on le voit dans l'homme, ont regardé le monde comme un tout animé, & vivant, ſur le quel ils ont porté le même jugement, qu'ils portoient ſur l'homme. Auſſi croioient-ils encore ne pouvoir refuſer au tout une perfection qui ſe trouvoit dans l'homme, qui n'en eſt qu'une partie, ce qui eſt la raiſon rapportée expreſſément par Platon dans le Timée. Ainſi ce que ces Philoſophes penſoient ſur l'homme doit nous

fer-

ſervir de régle pour juger de ce qu'ils penſoient ſur le monde: l'un de ces deux ſyſthêmes nous préſente la clef de l'autre. (2)

Or ce que ces Philoſophes en parlant de l'homme entendoient par *ame* n'étoit pas la même choſe que ce que nous déſignons par ce même mot, c'eſt-à-dire la ſubſtance qui penſe; mais le principe de la vie, & du mouvement, qui eſt ce que nous déſignons ſous le nom *d'eſprits vitaux*, qui ſervent à la ſubſtance qui penſe comme d'inſtruments, pour qu'elle puiſſe agir ſur le corps: ce que nous appellons *Ame*, c'eſt-à-dire la ſubſtance qui penſe, étoit appellé par eux *entendement*, *mens*, *animus*. Ainſi comme *l'entendement*, ou la ſubſtance qui penſe, exerce ſon pouvoir dans l'homme par le moyen des eſprits vitaux, que ces Philoſophes nommoient *Ame*; ils penſoient de même que la Divinité exercoit le ſien ſur l'univers par celui

du feu éthérée, que par cette raiſon ils appelloient *Ame du monde*, & *Ame univerſelle*, parce que les eſprits vitaux, ou les Ames particulieres des hommes, & des animaux, n'étoient que des portions de ce même feu, renfermées dans des corps organiſés, & c'eſt de l'Ame priſe dans ce ſens, qu'ils diſoient qu'après s'être débarraſſée des liens du corps, elle alloit ſe rejoindre à l'ame univerſelle, pendant que ce que nous appellons *Ame*, c'eſt-à-dire la subſtance qui penſe, *l'entendement*, en retenant toujours ſon être propre, alloit ſejourner aux enfers, ou achever le cours de toutes ces différentes révolutions, que portoit le ſyſtême de la Métempſycoſe. (3)

Il eſt vrai que ces Philoſophes ne diſtinguoient pas toujours exactement ces mots *animus*, *mens*, *anima*, & prenoient ſouvent l'un pour l'autre; mais alors ils ne conſidéroient point l'en-

entendement, ou la ſubſtance qui penſe ſéparément de l'ame ou des eſprits vitaux qui en étoient l'inſtrument, ni l'ame, ou les eſprits vitaux ſéparément de la ſubſtance qui penſe, ou de l'entendement.

Lorsqu'ils diſoient que Dieu étoit l'Ame du monde, ils ne lui donnoient point cette dénomination, comme un attribut de de ſa ſubſtance conſidérée toute ſeule, & en elle même; mais conſidérée comme unie au feu éthérée, dont elle ſe ſervoit comme d'un inſtrument, pour animer l'univers. Auſſi ce n'eſt que par le moyen de ce même feu éthérée qui eſt répandu, & pénétre par tout, qu'ils diſoient que Dieu, qui lui étoit uni comme une forme, ou un principe agiſſant, étoit contenu dans les corps comme le miel eſt contenu dans les cellules; ils n'en faiſoient point pour cela une forme inhérente à la matiere. (4)

Ils disoient aussi quelque fois que l'ame du monde étoit Dieu, en considérant le feu éthérée non pas tout seul, & en lui même; mais conjointement à l'entendement ou à la vertu Divine, dont il étoit l'organe, & qui y tenoit son empire. Sous ce même rapport ils disoient que le monde étoit *vivant, bienheureux, infini*, & lui attribuoient la sagesse, & la providence sur toutes ses parties: ils disoient même qu'il étoit *Dieu*.

Il y a dans ce système bien des absurdités; mais avec tout cela il est bien loin du Spinosisme, puis qu'on y admet une autre substance distinguée de la matiere, qui est *l'entendement*, & les Spinosistes n'en admettent qu'une seule. Le monde dans ce système est toujours distingué de Dieu, & il n'est nommé Dieu, qu'en le considérant comme uni à la Divinité qui l'anime, par le moyen du feu éthé-

rée

rée, & les Spinoſiſtes confondent l'un & l'autre. En diſant que le monde eſt Dieu, les Spinoſiſtes parlent du monde conſidéré tout ſeul, & en lui même : ils le momment Dieu au pied de la lettre. Auſſi en le nommant Dieu les Spinoſiſtes ne cherchent qu'à en impoſer ; car en même tems ils lui ôtent la ſageſſe, & la providence, que les anciens Philoſophes lui attribuoient, ſous le rapport que l'on vient d'expliquer. (5)

NOTES.

(1) Afin de se convaincre de la fausseté de cet exposé, on n'a qu'à le comparer avec les autres sentimens connus de ces mêmes Philosophes. Les Pythagoriciens, par éxemple, & les Platoniciens attribuoient à l'entendement une unité, c'est-à-dire une spiritualité, & une simplicité parfaite, & tous ceux des autres sectes, excepté, les Epicuriens, lui attribuoient la sagesse, & la providence; il n'étoit donc pas la même chose avec le feu éthérée. Les ames des Héros, dans le systhême de Pythagore, retenoient après la mort leur être propre & individuel, comme nous l'apprenons par Hiérocle, Cicéron, Plutarque, Diogene Laerce, Pausanias, Homere, Virgile &c. elles n'alloient donc point se confondre avec l'Ame universelle, ni n'étoient point le feu éthérée. Aussi cette doctrine de la permanence des ames dans leur être propre, & individuel après la mort, est évidemment supposée dans le systhême de la métempsicose. Après cela tous ces Philoso-

phes

phes ont crû Dieu auteur du monde; Dieu n'étoit donc pas pas la même chose avec le monde. Il y a plus; les Pythagoriciens disoient expressément, comme nous l'apprenons de Platon, que l'ame du monde n'étoit pas Dieu, mais l'ouvrage de Dieu immortel.

(2) Dans le systême de ces Philosophes ce n'étoit pas seulement les hommes, & les brutes, qui étoient animés & vivans, mais les plantes, les astres, la terre, ce qui nous est appris par Virgile dans le Livre 6. de l'Enéide.

Cœlum ac terram composque liquentes,
Lucentemque globum Lunæ Titaniaque
astra
Spiritus intus alit, magnosque infusa
per artus
Mens agitat molem, & magno se cor-
pore miscet.

Cette opinion a été peut-être la raison, pour la quelle les Philosophes adoroient tous ces êtres naturels, qu'ils croioient animés par la Divinité, quoi qu'ils n'ajoutassent nulle foi à toute cette multitude de Dieux que l'ignorance, & l'imagination du peuple avoient inven-

venté. C'auroit été dans ce cas une idolatrie moins groſſiere, & plus rafinée, que celle du peuple, ou ſi l'on peut ſe ſervir de cette expreſſion, en parlant de quelque choſe de déraiſonnable, une idolatrie philoſophique. Il ſe trouve à la Chine un éxemple de ces deux ſortes d'idolatries, comme on le verra dans le Chapitre X.

Bayle s'eſt donné la peine de nous apprendre que Képler, ce fameux Aſtronome du seizieme siècle, n'étoit pas éloigné de ce ſentiment que la terre eſt animée. Nous n'avons nul intérêt de ſavoir quelle a été ſur ce ſujet la véritable opinion de cet Aſtronome; mais nous ne ſaurions nous diſpenſer de faire quelque réfléxion ſur ce que l'Hiſtorien ajoute à ſa narration, en diſant qu'il ſeroit aſſez difficile de refuter la ſuppoſition de Képler, *car nous ne ſommes, dit-il, guères, plus en état* (nous prions le Lecteur de nous pardonner, ſi nous rapportons le texte de Bayle tel qu'il eſt) *de ſavoir ſi la terre eſt animée, que l'eſt un pou de ſavoir ſi nous ſommes animés. Un pou ſe contente de ſe nourir de ce qu'il ſuce à la ſurface de nos corps: il ne ſait point ſi nous penſons: il ne peut*

pas

pas même découvrir les reſſorts internes, qui nous meuvent. Pouvons-nous faire plus de découvertes ſur la queſtion, ſi la terre penſe, & ſi elle a des ſentimens, qui comme les notres déterminent certains reſſorts intérieurs à ſe mouvoir d'une certaine façon ? Bayle *Diction. art. Képler.*

Il ſeroit auſſi honteux d'entreprendre de refuter cet argument dans les formes, qu'il l'eſt de l'avoir propoſé. Bayle nous en a fourni la réponſe dans ſon texte même, ſans s'en appercevoir. Si ſon Philoſophe *ſe contente de ſe nourir de ce qu'il trouve à la ſurface de nos corps*, il n'eſt pas étonnant qu'il ne ſache point, ſi nous ſommes animés, ou non : auſſi nous ne ſerions guères plus en état de ſavoir ſi la terre eſt animée, ſi nous nous contentions, comme lui, de nous nourir de ce que nous ſuçons à ſa ſurface. Pour le ſavoir, il faut faire quelque choſe de plus que ſucer, & ſe nourir : il faut raiſonner. Auſſi ce n'eſt pas là une affaire d'inſpection & d'anatomie. Après toute la belle théorie qui nous en a été donnée par Buffon, on n'en ſeroit pas plus avancé ſur la queſtion, ſi la terre eſt animée. C'eſt la raiſon, qui nous dicte, qu'il ne faut

pas

pas multiplier les êtres ſans néceſſité, & cette même raiſon aidée par les connoiſſances, que nous avons d'ailleurs, nous montre que les ſeules loix méchaniques du mouvement ſuffiſſent, pour produire tous les changemens qui arrivent dans notre globe. C'eſt ainſi que les Carteſiens refuſent l'ame aux brutes, parcequ'ils ne croient nullement néceſſaire de leur en donner une, & les autres Philoſophes la leur accordent, parcequ'ils croient que ſans cela on ne ſauroit nullement expliquer leurs opérations. C'eſt ainſi que les Philoſophes modernes, après qu'une plus grande connoiſſance de la phyſique leur a montré que les ſeules loix du mouvement ſuffiſent pour faire monter la ſeve dans les plantes, & pour achever l'ouvrage de la végétation, ont abandonné l'opinion des Péripatéticiens ſur l'ame végétative.

C'eſt lá la raiſon de cette extravagante opinion de Képler qui nous eſt inſinuée par Leibnitz, qui remarque que la géométrie interne, & la connoiſſance des loix du mouvement, n'étoient pas encore parvenues dans le tems de cet Aſtronome, à ce haut degré de perfection, où elles ont été

été portées de nos jours. *Act. Erud. Lipſ. anno* 1689.

(3) Sur les différentes ſignifications de ces mots : *anima*, *mens*, *animus*, on n'a qu'à voir Servius, Nonnius, Lactance, &c.

(4) L'Epicurien Vellejus dans Cicéron ſemble véritablement attribuer à Pythagore l'opinion que Dieu même, ou l'entendement étoit répandu & renfermé dans la matiere, par les difficultés qu'il lui oppoſe & par les conſéquences qu'il en tire, par exemple que Dieu ſeroit ſujet à la diviſion, & aux changemens qui arrivent dans les corps ; mais pour connoître au vrai l'opinion de quelque Auteur, il ne faut pas s'en rapporter à l'expoſé de ſes parties adverſes. La coutûme de défigurer la doctrine de ſes adverſaires pour la rendre odieuſe, & pour la combattre avec avantage, n'a pas commencé de nos jours. Cic. *L.* 1. *de nat. Deo.*

(5) Parmi toutes les autres abſurdités qui ſe trouvent dans ce Syſthême, une des principales eſt celle de faire dépendre l'action de la Divinité d'un inſtrument, ce qui déroge manifeſtement à ſa toute-puiſſance, & à ſa per-

fection. Auſſi on eſt obligé de la reſtreindre ſelon la capacité diverſe des différens corps à recevoir une quantité plus ou moins grande de feu éthérée, d'où il s'en ſuit que Dieu ne pourroit pas exercer également ſon empire ſur toutes les parties de l'univers.

Bayle ne ſe contente point de dire que ce ſyſthême eſt abſurde; il ajoute qu'il eſt plus abſurde encore que celui des athomes de Democrite, & d'Epicure; mais nous n'avons garde de ſouſcrire à ce ſentiment. Abſurdité pour abſurdité, il vaut encore mieux un ſyſthême qui laiſſe quelque place à la Divinité, qu'un autre qui l'exclut; mais Bayle avoit ſes raiſons pour en juger autrement. Aiant dit peu avant que tous les Philoſophes avoient embraſſé l'un, ou l'autre de ces deux ſyſthêmes, il vouloit inſinuer que tous les Philoſophes avoient embraſſé l'athèiſme, ou un ſyſthême encore pire.

CHA-

CHAPITRE XI.

Myſteres des Egyptiens, des Phéniciens, des Grecs. &c.

Puisque les partiſans de l'Athèiſme ſe trouvent hors d'état de tenir la campagne, ils vont l'enfermer dans les Myſteres, comme dans une place de ſûreté.

Ces myſteres n'étoient rien autre choſe que des aſſemblées ſecretes, uſitées ſur tout chez les Egyptiens, & adoptées enſuite par d'autres nations, aux quelles très peu de gens étoient admis, ſous le ſerment du ſecret, où l'on enſeignoit une doctrine particuliere, cachée au reſte du peuple, & qui étoit, dit-on, l'Athèiſme; ſur quoi il y a d'abord deux remarques à faire. (i)

1°. Il faut dire que l'Athèiſme fut bien déteſté, puisque il n'oſoit pas paroître au grand jour, & il étoit obligé de s'envelopper dans les ténèbres. Cela montre déjà quelle étoit l'opinion du genre humain. 2°. Si la doctrine que l'on enſeignoit dans les myſteres étoit une doctrine ſecrete, comment peut-on ſavoir, que cette doctrine contenoit l'Athèiſme ? Ceux qui y étoient initiés prêtoient le ſerment de ne la pas révéler : tout ce que l'on en peut dire n'eſt donc que conjecture. Si quelqu'un entre eux a oſé la publier contre la foi du ſerment, il à été un parjure, & les parjures ne meritent point de foi. Ajoutez que ce même ſerment que l'on faiſoit prêter à ceux, qui vouloient être initiés aux myſteres, s'il n'eſt point une démonſtration, eſt du moins un fort préjugé que la doctrine qu'on y enſeignoit ne contenoit point l'Athèiſme. Appeller Dieu à temoin, pendant que l'on croit

qu'il

qu'il n'y a point de Dieu, & ſe croire obligé par la Religion du ſerment, ce ſeroit quelque choſe de bien ſingulier.

Mais en accordant que l'on ait pû ſavoir de quelque façon que ce ſoit quelle étoit la doctrine enſeignée dans les myſteres; les témoignages de ceux qui ont prétendu nous l'apprendre, comme Chéremon dans Euſebe, Manéthon, Ecatée dans Diogene Laerce, Porphyre, Diodore de Sicile &c. ſont ſi obſcurs, qu'on n'y voit goutte. Auſſi de ſavāns Critiques ſe ſont donné des peines infinies pour les expliquer, ſans pouvoir y réuſſir. (2)

La doctrine contenue dans les myſteres n'étoit certainement pas la doctrine ſuperſtitieuſe, reçue par le commun du peuple, touchant la multiplicité, l'origine, les aventures des faux Dieux du Paganiſme, que les Sages regardoient, comme des fables. Si cette doctrine eût été celle que l'on enſeignoit dans les myſteres, il n'y au-

roit eû aucune raiſon de la cacher au peuple : ainſi à quoi bon le ſecret? Si on leur donnoit le nom de myſteres de Cérès, de Proſerpine, de Cybèle, de Vulcain, de Bacchus &c. ce n'étoit que pour ôter au peuple le ſoupçon, qu'il s'y paſſoit rien au deſavantage de ſes Dieux.

Cette doctrine n'étoit pas non plus la doctrine philoſophique, c'eſt-à-dire celle des différentes ſectes des Philoſophes, ſur la nature de la Divinité. Chacune de ces ſectes avoit eû ſon origine de quelque Philoſophe particulier, & avoit une doctrine qui lui étoit propre, différente de celle des autres: auſſi ces Philoſophes ne faiſoient que diſputer, & ſe contredire les uns les autres. La doctrine enſeignée dans les myſteres datoit avant toute ſecte particuliere, & étoit uniforme, & commune a tous : ainſi il ne reſte qu'à dire que cette doctrine étoit la doctrine Théologique, ou religieuſe fondée ſur

la tradition. Or il y a bien eû dans tous les tems une tradition conſtante de l'éxiſtence de Dieu, mais l'on ne trouve pas qu'il y ait jamais eû une tradition d'Athèiſme.

L'auteur du Dictionnaire Philoſophique nous dit que la croyance d'un ſeul Dieu ſouverain étoit le principal dogme qu'on y enſeignoit, & *il faut avouer*, ajoute-t'-il, *que les prieres & les hymnes qui nous ſont reſtés de ces myſteres ſont ce que le Paganiſme a de plus pieux, de plus admirable.* (3)

C'eſt apparemment dans ces myſteres que les anciens Philoſophes ont puiſé ces belles ſentences, que l'on trouve dans leurs livres ſur la nature, & ſur les attributs de la Divinité: nouvelle raiſon pour croire que la doctrine que l'on y enſeignoit, étoit bien éloignée de l'Athèiſme. On ſait par l'hiſtoire, que les plus célébres parmi ces Philoſophes, comme Pythagore, Thales, Platon, Democrite &c ſe ſont fait

initier aux myſteres, & ſont allé conſulter les Prêtres Egyptiens. (4)

Il y a d'autant plus de raiſon de croire que ces Philoſophes ont puiſé dans les myſteres ces beaux ſentimens, qu'ils ont étalé ſur la nature de la Divinité, que ces ſentimens ne découlent nullement de leurs ſyſtêmes particuliers, avec les quels ils ne s'accordent pas toujours: il y a même ſouvent entre les uns, & les autres une contradiction la plus choquante. Ces ſentimens avoient donc une autre ſource, & cette ſource ne peut être que la tradition, qui étoit la doctrine enſeignée dans les myſteres. Auſſi tous ces Philoſophes s'accordoient parfaitement dans ces ſentimens, pendant qu'ils étoient perpétuellement en diſcorde les uns avec les autres dans leurs ſyſtêmes particuliers: autre marque que ces ſentimens ne tenoient point à ces derniers.

Si

Si l'on vouloit mettre en doute que ces Philoſophes aient puiſé dans les myſteres ces beaux ſentimens ſur la Divinité, dont on vient de parler, on n'en tireroit pas moins la même conſéquence, en faveur de la doctrine contenue dans les myſteres. Quelle qu'ait été la ſource de ces ſentimens, il demeure toujours vrai que ces Philoſophes les ont eû. Or ces Philoſophes ne ceſſoient de parler avec la plus grande admiration des Prêtres Egyptiens qu'ils avoient frequentés, & de faire l'éloge de la doctrine qu'ils enſeignoient dans les myſteres. Comment des gens qui avoient de ſi beaux ſentimens ſur la Divinité, auroient-ils pû admirer à un ſi haut point les Prêtres Egyptiens, & louer la doctrine enſeignée dans les myſteres, ſi ces Prêtres euſſent été des Athées, & que leur doctrine eût contenû l'Athéïſme.

Il eſt vrai que Cotta dans Cicéron nous dit en parlant des myſte-

res des Cérès Eleusine, qu'ils sappoient les fondemens de toute Religion, & que l'on y traitoit bien plus de la nature des choses, que de la nature des Dieux; mais comment ce Cotta avoit-il pû le savoir? Ce qu'il nous en dit n'est que conjecture, & l'on peut se dispenser de le croire, jusqu'à ce qu'il ne l'appuye par de bonnes raisons. Aussi ce n'est là qu'une de ces propositions, qu'un des disputans avance dans la dispute, & que l'autre nie. Cicéron qui la rapporte ne l'approuve point: au contraire il dit que l'on doit attribuer à ces mysteres la connoissance de la vertu, l'origine des Loix, & la formation des mœurs. (6)

Aussi on pourroit dire que ces mysteres, au tems de Cotta, étoient déjà corrompus dans la doctrine, comme ils l'avoient été, dans les mœurs. Des Philosophes, dont plusieurs occupoient les premieres places dans la République, s'y étant introduits, en

avoient

avoient ôté la direction aux Prêtres par leur crédit, & avoient commencé à y dominer: ainſi peu à peu ils y ont introduit leurs ſyſthêmes particuliers, en les ſubſtituant à la place de la tradition, & on fait de ces écoles de Religion, des écoles de Philoſophie, & d'impieté. C'eſt ce que les Philoſophes d'aujour d'hui voudroient faire dans la Religion, en ſubſtituant leurs prétendues démonſtrations, leurs théories, leurs calculs, à la ſainte Ecriture, & aux déciſions des Peres, & de l'Egliſe. & il ne tient pas à eux qu'ils n'y réuſiſſent.

NOTES.

(1) Outre les Myſteres de Proſerpine, & de Cérès Eleuſine chez les Athéniens, & adoptés enſuite par les Romains, les plus célébres qu'on trouve dans l'hiſtoire ſont ceux de Bacchus, & de la mere des Dieux dans la Trhace, d'Atys, & de Cybèle dans la Phrygie, de Vénus & d'Adonis dans la Phénicie, & dans l'isle de Cypre, de Diane dans la Scythie, des Dieux Cabires dans la Samotrhace, de Jupiter dans l'isle de Créte, & dans la Béotie, de Vulcain dans l'isle de Lemnos, &c. Or tous ces myſteres tiroient leur origine de ceux d'Iſis chez les Egyptiens, comme nous l'apprenons par Diodore de Sicile & par Herodote, & nous le montre aſſez la conformité qu'ils avoient avec eux. C'eſt ſur cette conformité, que perſonne n'oſoit leur diſputer, que les Egyptiens fondoient leur prétention vraie, ou fauſſe, que les Athéniens étoient une de leurs colonies. Les Crétois fondés ſur la même conformité étendoient cette

te même prétention à l'égard de près-que tous les autres peuples: ainſi ce que l'on dit de quelqu'un de ces myſteres en particulier, convient également à tous les autres. Celui qui voudroit en avoir une explication plus ample & plus détaillée, n'a qu'à conſulter Meurſius, Warburthon, Silhuet, Lafiteau *Mœurs des Sauvag.* Bougainville, Batteux *Mem. de l' Accad. R. des inſcript. &c.*

(2) V. Jacq. Baſnage *Hiſt. des Juifs* c. 17. & 18. Wits *de Egyptiacis.* Bruker *Hiſt. critic. Philoſoph. tom.* 1. *L.* 2. Agatopiſte Cromatien *tom.* 1. *c.* 13. Radolphe Cudworth *Syſth. intellect. c.* 4. *&c.*

Après que des ſavans de cet ordre, conſommés dans la critique, & dans la lecture des anciens, fournis d'une érudition immenſe, & d'un diſcernement exquis, n'ont pû convenir du ſens des témoignages en queſtion, il ſied bien à un petit auteur qui n'en a ni l'étude, ni les talens, de venir nous dire, d'un ton d'aſſurance, que la doctrine enſeigné dans les myſteres étoit l'Athéiſme.

Si Euſebe appuyé ſur un paſſage mal compris de Chéremon nous dit que la doctrine ſecrete des Egyptiens contenoit

l'A-

l'Athéiſme, on peut recuſer ſon jugement, ainſi que l'ont fait bien des ſavans, comme étant contraire à ce qui nous eſt appris par Plutarque, Jamblyque, Apulejus, qui ont pû le ſavoir mieux que lui. Plutarque avoit fait les recherches les plus exactes ſur la doctrine des Egyptiens, Jamblyque avoit été chef de l'Ecole d'Aléxandrie, & Apulejus étoit du nombre des initiés.

Mais il n'eſt point du tout néceſſaire de donner le démenti à Euſebe. Cet auteur en nommant athées ceux qui ſuivoient la doctrine enſeignée dans les myſteres, ne prend ce mot que dans le ſens de l'Apôtre, dont on a parlé dans le Chapitre 2. c'eſt-à-dire qu'il entend par ce nom les idolatres, & tous les Payens en général. Son texte même nous oblige de lui donner cette explication, car il en conclut l'Athéiſme de ce qu'ils adoroient les aſtres. Ils les croioient donc des Dieux: donc ils n'étoint point Athées à la rigueur du terme. *Euſeb. Praeparat. Evang. L.* 3. Plutarc. *de Is. & Oſir.* Jamblic. *de Aegpytiacis.* Apul. *Aſin. Aur. L.* 11.

(3)

(3) Volt. *Diction. Philosoph. Art. Christianisme.*

(4) Diod. de Sic. *Biblior. L.* 1. & 2. Jambl. *De myst.* Lact. *Divin. Instit. L.* 4. Diog. Laerce. &c.

(5) Plut. *de Is. & Osir.* Diod. de Sic.

(6) Cic. *L.* 3. *de nat. Deo,* Id. *Act. V. in Verrem.*

CHA-

CHAPITRE X.

Gymnoſophiſtes des Indes, Lettrés Chinois.

Il faut bien vouloir à toute force trouver l'Athèiſme par tout, pour le trouver dans les Gymnoſophiſtes, ou les anciens Philoſophes des Indes. Le lecteur pourra en juger d'après le portrait, que les auteurs nous ont fait de ces Philoſophes.

D'abord, ils avoient, dit Strabon, une ſi grande réputation de ſageſſe, que les Grecs, même après avoir entendu leurs Philoſophes, & ces derniers eux mêmes, alloient les conſulter, comme entre autres a fait Plotin, quoiqu'un des plus grands admirateurs de Platon. Bardeſane, qui avoit été chez eux & par conſéquence témoin

oculaire de ce qu'il écrit, nous les peint dans Euſebe comme des hommes, qui menoient une vie la plus auſtere, enſevelis dans des cavernes, endurant la faim, la chaleur, le froid, la nudité. Des Athées de la ſorte n' euſſent-ils pas été des Athées bien ſinguliers ? On doute qu' aucun des modernes voulût jamais l'être à tel prix. (1)

Il y a plus ; ces mêmes auteurs, qui en cela ont été ſuivis par bien d' autres, nous atteſtent expreſſément que ces Philoſophes faiſoient des prieres au Dieu ſuprême, qu' ils abhorroient le culte des idoles, qu' ils croioient que le monde étoit créé, & gouverné par Dieu. On trouve que dans leurs livres, ou du moins dans ceux, où l'on a eû le ſoin de receuillir leurs ſentences, comme ceux de *Valuver*, le *Fanjagam*, le *Vedam*, *l'Ezour-vedan* il eſt fait mention expreſſe de l'unité, & de la ſimplicité de l' être ſuprême. (2)

Après ces témoignages on ne voit pas sur quoi peut être fondée l'opinion que les Gymnosophistes étoient des Athées, si ce n'est sur quelques morceaux obscurs de leur doctrine, ou de celle de Budde, un des plus anciens parmi eux, dont ils se vantoient d'être les disciples ; mais l'on doit raisonner sur ces morceaux de leur doctrine tout comme sur ceux de la doctrine des Philosophes Grecs, dont on a parlé dans le Chapitre VI. Il en résulteroit tout au plus qu'ils donnoient dans le systhême de l'ame du monde, ou dans le systhême émanatif, mais nullement qu'ils étoient des Athées. (3)

Pour passer maintenant à la Chine, si l'on veut s'en tenir aux relations du Pere Lombardi Missionnaire Jesuite, & du Pere Antoine de Sainte Marie, Missionnaire de l'ordre de Saint François, il paroit y avoir quelque difficulté de laver les Lettrés de ce pays de la tache

d'A-

d'Athéiſme, dont ils ont été accuſés par Bayle, par Toland &c. mais il eſt d'abord à remarquer qu'il ne faut pas confondre les Lettrés de la Chine des ſiècles plus reculés, avec ceux des ſiècles plus bas, ou avec les modernes. Cette remarque eſt de Leibnitz. (4)

Or ce que ces deux Miſſionnaires nous diſent de l'Athèiſme des Lettrés Chinois, n'eſt appuyé que ſur ce qui ſe trouve dans leurs livres, connus ſous les noms de *Chau-cu, Chimci, Chu-cu, Taciven* qui ne datent pas plus loin que du douzieme ſiècle: ainſi ils ne prouvent rien pour l'Athèiſme des anciens.

Ces Lettrés anciens ont été ſi loin de l'Athèiſme qu'il n'y a prèsque point d'attribut de la Divinité, que l'on ne trouve marqué expreſſément dans leurs *King*, qui étoient leurs livres claſſiques, comme nous l'aſſure le Pére de Premaré. Le Pere Parrennin autre ſavant

Miſſionnaire nous dit que la doctrine de ces livres eſt *tout-à-fait oppoſée. & contraire à cette idée* de l'Athèiſme des Chinois : les auteurs Anglois de l'hiſtoire générale des Voyages nous aſſurent la même choſe. Auſſi nous avons bien d'autres ſavans, qui affirment, que les Lettrés de la Chine ont eû, pendant 2000. ans, la doctrine la plus ſaine ſur la Divinité. (5)

Ce que le Pere Lombardi ajoute du témoignage de quelques Mandarins qu'il a conſulté, & qui lui ont aſſuré que l'Athèiſme avoit été en tout tems la doctrine des Lettrés de leur nation, n'eſt pas d'un ſi grand poids, qu'on ne puiſſe le recuſer. Ces Mandarins étoient apparemment des Athées, tels que ceux qui ſe trouvent parmi nous, qui ont voulu lui en impoſer, en lui faiſant accroire que tous les Sages qui les avoient précédé avoient eû les mêmes ſentimens, pour les accréditer.

Les

Les Athées d'Europe en font autant, & tout notre livre en eſt une preuve.

Toute la queſtion ne roule donc que ſur les Lettrés modernes, dont l'Athéiſme n'eſt pas mieux prouvé par ce Miſſionnaire, que celui des anciens. Sans qu'il ſoit néceſſaire de mettre en doute la ſincerité de cet écrivain, il paroit qu'une connoiſſance moins parfaite de la langue Chinoiſe, & la mauvaiſe foi des Mandarins, qui ont voulu lui en impoſer ſur l'univerſalité, ainſi bien que ſur l'ancienneté de leur doctrine, ont pû l'induire aiſement en erreur. Auſſi ſa méthode de rapporter toutes les expreſſions, qu'il trouvoit dans des livres Chinois à celles de l'Ecole Péripatéticienne, & de juger d'après les principes d'Ariſtote des ſentimens de gens, qui n'avoient jamais entendu parler de ce Philoſophe, étoit, ſelon la remarque de Leibnitz, le moyen le plus ſur d'en manquer le ſens. (6)

En ſuppoſant même que l'expoſition, que le Pere Lombardi nous fait de la doctrine de ces Livres, ſoit véritable, on n'en ſeroit pas plus avancé, pour prouver qu'ils contiennent l'Athéiſme. On y attribue au *Li*, ou au *principe*, l'intelligence, la ſageſſe, la providence, la vertu, ce qui eſt plus que ſuffiſant pour en exclure juſqu'à l'ombre du Spinoſiſme : Leibnitz nous explique cette doctrine dans un ſens très ortodoxe, Bruker n'y voit tout au plus que le ſyſtême de l'ame du monde. (7)

A ce que le même Pere Lombardi a avancé que les Chinois n'ont point de mots, pour déſigner Dieu, ou aucun être ſpirituel, & intelligent, on peut oppoſer, d'après ce que nous apprend le Pere de Premaré, les mots *Tao*, *Tſée*, *Yeou*, *Tou-yeou* qui ſignifient le premier moteur, l'être qui éxiſte par lui même, l'être par excellence, & le mot *Alobo* qui ſe trouve dans

dans l'inſcription du *Chenſi*, qui ſignifie Dieu. Auſſi peut-on oppoſer l'Edit Imperial émané en 1700. où il eſt déclaré que par le mot *Tien* on entendoit le Seigneur du Ciel. Le même Pere Lombardi nous dit ailleurs que le mot *Ta-kie* par le quel les Chinois déſignent l'ame du monde convient également à l'ame de l'homme, d'où il s'en ſuit évidemment qu'il ſignifie quelque choſe d'intelligent. Il y a plus; le même Ecrivain nous apprend que les Lettrés Chinois par la conſidération de la beauté & de l'ordre de l'univers, ſont portés à croire, qu'il éxiſte des eſprits, ou des natures plus nobles que les corps. Or l'on ne voit pas de quel uſage leur auroient pû être, pour expliquer l'ordre & la beauté de l'univers, des eſprits dénués d'intelligence, ſubſtitués à la matiere. (8)

Mais ſi l'on ne peut prouver que les Lettrés modernes de la Chine ſoient

des Athées, on prouve bien au contraire qu'ils ſont des Idolatres. Témoin les Temples que l'on voit dans les villes de Pekin & de Nan-Kin, où ils font publiquement des ſacrifices les plus pompeux à leur *Tién*: auſſi en font-ils d'autres aux planetes, à la terre, aux montagnes, aux fleuves &c. (9)

On ne ſauroit dire de ces Lettrés, ce que l'on a dit de Socrate, & de tant d'autres Philoſophes Grecs, qu'ils font ſemblant à l'extérieur de ſe conformer à la Religion du peuple, par crainte, & par Politique. On ſait que les Lettrés de la Chine font une profeſſion ouverte de ne pas ſuivre la Religion du peuple: ils la regardent même publiquement avec mépris, & ils déteſtent les Bonſes qui en ſont les Prêtres Le peuple à la Chine ſuit la Religion de *Foë* ou de *Laokium* qui eſt une Idolatrie plus groſſiere.

Auſſi, ces Lettrés, ſi l'on en excepte ceux, qui en ont impoſé au Pere

Lom-

Lombardi, ne veulent point du tout paſſer pour des Athées, & ce n'eſt qu'avec bien de la ſurpriſe, & de l'indignation qu'ils apprirent, qu'on les faiſoit paſſer pour tels en Europe, en leur attribuant de n'adorer dans leur *Tien*, que le ciel matériel, ou une matiere brute & ſans intelligence. Il ſeroit bien étrange qu'il arrivât à la Chine tout le contraire de ce qui arrive en Europe, où ceux, qui ne ſont point Athées, veulent le paroitre.

Que l'on ajoute, comme pour concluſion de tout ce que l'on vient de dire, la réfléxion de Mairan, que quoique *l'athèiſme ſoit le renverſement de toute bonne Philoſophie, il eſt certain néanmoins que pour en venir à un tel égarement d'eſprit, d'une façon bien décidée, & avec autant de rafinement, que quelques auteurs leur* (les Chinois) *en attribuent, il faut une ſorte de métaphyſique qui ne paroit point du tout être celle des Docteurs Chinois.* (10)

Il ne semble pas que la Métaphysique ait dû avoir à la Chine un meilleur sort, que toutes les autres sciences, & les arts, qu'ils s'en faut bien que les Chinois aient porté si loin, que l'on veut nous le faire accroire.

NOTES.

(1) Strab. *Geog. L.* 15. Euseb. *Praeparat. Evang. L.* 6.

(2) Parmi ces Ecrivains l'on compte l'auteur du livre qui a pour titre *de gentibus Indiæ & de Brachmanibus* attribué à Palladius, & celui du *Philosophumena* attribué à Origéne. Bruker toujours attentif à tout ce qui peut donner atteinte à l'autorité des Peres ne voit dans ce que nous disent ces auteurs, qu'une des fraudes pieuses des Chrétiens. Mais au lieu d'accuser les Peres d'imposture ne pourroit on pas dire plustôt qu'ils se sont trompés? aussi même pour dire qu'ils se sont trompés, il faudroit apporter des preuves du contraire de ce qu'ils

qu' ils ont avancé, & Bruker ne s'appuye que sur des conjectures.

Mais qu' ils se soient trompés, ou non dans le détail de la doctrine de ces Philosophes, en leur attribuant des sentimens trop sains sur la nature de la Divinité; l' autorité de ces Ecrivains n' en subsiste pas moins, dans ce qu' ils disent que ces Philosophes en reconnoissoient l' éxistence. Ainsi pourroit-on sans conséquence, accorder que dans la narration de quelques auteurs modernes, comme par éxemple dans celle de la Croze, il y ait quelque chose d' éxagéré. Nous ne prétendons point que les Gymnosophistes aient eû sur la Divinité des idées aussi pures que celles des Chrétiens; nous prétendons seulement, qu' ils n' étoient point des Athées. Bruk. *Histo. crit. tom.* 1. La Croze *Hist. du Christ. des Indes.* Stanley. *Hist. Philosoph. Lettres edif. tom.* 10. Mignot *Mem. sur les anciens Philosophes de l' Inde, tom.* 31. *de l' Acad. R. des inscript. &.*

(3) Budde, un des plus anciens parmi les Philosophes des Indes, à qui les Indiens rendent presque les mêmes honneurs que les Chinois rendent à leur

Chum-

Chum-fu-cu, ou à leur Confucius, voulut, dit-on, en mourant laiſſer á ſes diſciples un précis de ſa doctrine, dont la ſubſtance étoit, qu'il n'y a qu'un ſeul principe de toutes choſes, que ce principe eſt le *vuide* ou le *néant*, auquel tout ſe réduit, & après lequel il n'y a plus rien à eſperer, ſur quoi il arriva, après ſa mort, ce qui arrive après celle de tout Chef de Secte, c'eſt-à-dire que ſes diſciples ſe ſéparerent en autant de ſectes diverſes, ſans pouvoir jamais s'accorder. Or s'il n'eſt pas vrai comme Mignot le prétend, que ce Philoſophe ait nommé ſon principe le *vuide* ou le *néant* pour ſe conformer à l'uſage du vulgaire groſſier, qui nomme *rien tout ce qui n'a point de parties groſſieres, qui ne tombe point, ou qui ne peut pas tomber ſous les ſens*, ce Philoſophe étoit certainement dans l'accès de la fiévre, & en délire.

(4) Bayle *Contin. des penſéis &c.* §. 154. Tol. *Aideſidoem.* §. 24. Nicol. Longob. *Monumenta nonnulla de Religione Sineſium.* le Gobien *Hiſt. de l'Edit. &c.* Trigault *de Chriſt. Expedit. L.* 1. Leibnitz *tom.* 2. *epiſt. ad div.*

(5)

(5) Premarè *Lett. Edif. tom.* 19. Parennin *ibid. tom.* 21. *Hiſt. gén. des voyages.* Couplet *Decl. Prœm. in ſch. Sin.* Leibnitz *epiſt. ad Remond.* Kortholt *de Phil. Sin.* Reimann *Hiſt. Ath.* Bulfingerus *Phil. mor. Sin.* Hooke *Phil. Sin.* Du Halde *Deſcript. de la Chine tom.* 3. le Comte *Memoires &c.*

Nous ne diſſimulerons point que la Sorbonne a condamné cette propoſition du Pere le Comte: *Le peuple de la Chine a conſervé près de* 2000. *ans la connoiſſance du véritable Dieu, & l'a honoré d'une maniere qui peut ſervir d'exemple, & d'inſtruction, même aux Chrétiens.* Cela eſt véritablement un peu fort: c'eſt vouloir mettre les lumieres naturelles de pair avec la Révélation. On eſt tombé à l'égard des Chinois dans deux extremités tout-à-fait oppoſées, tout comme à l'égard des Gymnoſophiſtes, comme on vient de le voir dans la Note 2. & comme on l'a vû dans le Chapitre 6. à la note 6. à l'égard des Philoſophes Grecs. Il y a des auteurs qui en font preſque des Chrétiens, & d'autres en ſont des Athées. Il paroit que les uns & les autres ont également tort. Entre ceux qui ont ſur tous les points des idées

fai-

ſaines de la Divinité, & ceux qui en ont des idées partie vraies partie fauſſes, ou qui en nient abſolument l'exiſtence, il y a un milieu, & c'eſt dans ce milieu qu'il faut les placer.

Comme il eſt une extremité blamable d'attribuer aux Payens des idées tout-à-fait ortodoxes ſur la Divinité, il en eſt une autre d'en attribuer de trop ſubtiles, & trop rafinées à des peuples ſauvages. C'eſt ce qu'a fait le Baron de La-Hontan à l'égard des peuples du Canadà, dans ſa narration d'une diſpute qu'il nous raconte avoir eû avec un de ces ſauvages, nommé *Adarion*.

Adarion dans ce dialogue ſemble ſurpaſſer tout ce que tous les Philoſophes, ſoit Grecs, ſoit romains, on dit de plus ſublime ſur la Divinité: il parle même, comme s'il étoit pleinement inſtruit: de la Religion, des Loix, des coutûmes des Chrétiens.

Le Baron de La-Hontan, ou quelque ſoit l'auteur de ce livre, décele dans cela même l'impoſture de ſa narration, comme dans tout le cours du Dialogue nous décele la fin, qu'il a eû, en le publiant, qui étoit d'inſinuer, ſous le nom du prétendû *Adarion*, ſes propres ſen-

ſentimens contre la Religion Chrétienne. D'un coté à fin qui Adarion demeure toujours victorieux dans les objections qu'il fait contre le Chriſtianiſme, contre toute vraiſemblance il prête à un Sauvage toutes les lumieres, & toutes les connoiſſances poſſibles, pendant que d'autre côté en lui répondant il trahit manifeſtement la cauſe de la Religion, par la foibleſſe de ſes réponſes. *Dialogue de M. le Baron de la Hontan, & d'un Sauvage, dans l'Amerique, contenant une deſcription exacte de mœurs & des coutumes de ces peuples Sauvages.*

On a fait cette remarque à fin que le Lecteur apprenne à ſe défier de tous ces faiſeurs de dialogues, où l'on met des Chrétiens aux priſes avec des Sauvages, des Caloyers, des Chinois, des Manichéens, aux quels on donne tout l'eſprit, que l'on ôte à leurs Antagoniſtes, dont on ne fait que des ſots. Lors que l'on choiſit ainſi ſes perſonnages, on ne peut pas manquer d'avoir raiſon.

(6) Richard Simon ſemble rejetter le témoignage de ceux qui ont accuſé les Chinois d'Athèiſme pour une autre rai-

raiſon. *Le parfait Athèiſme*, dit-il, *que ces Peres* (les Jeſuites) *attribuent à la ſecte des Lettrés, ſur lequel ils ſe fondent principalement pour ſoutenir que leur Religion n'eſt que civile, cet Athèiſme, dis-je, ſe détruit entierement de lui même &c.* Si ce Critique eût obſervé que d'autres écrivains, qui n'avoient pas le même intérêt, qu'il ſuppoſe au Pere Lombardi & à tous ſes Confreres, de faire paſſer les rites Chinois pour des rites purement civils, qui avoient même en cela un intérêt tout-à-fait contraire, comme le Pere Antoine de Sainte Marie de l'ordre de S. François, ont été cependant de même avis avec le Pere Lombardi, tout comme parmi ceux de ſes confreres, qui s'accordoient avec lui ſur les rites en queſtion, (car tous n'étoient pas du même ſentiment) il y en a, qui ont ſoutenu que ces Lettrés n'étoient point Athées, ce Critique, dis-je, auroit trouvé que ſon ſoupçon étoit mal fondé, & injurieux à la mémoire de perſonnages reſpectables, qui n'étoient pas allés à la Chine pour mentir. Leibnitz, Kortholt, Bruker même, ont montré avoir bien tout autre opinion de la probité reconnue de ce Miſſionnaire.

(7)

(7) Bruk. *Hist. Crit. Phil. tom.* 4. Kortholt. *Dissert. Proem. in epist. Leibn. ad div.*

On pourroit dire peut-être encore mieux, avec Apatopiste Cromatien, que sur le témoignage de ces Livres on ne sauroit affirmer rien du tout, du moins sur ce qui concerne les systhêmes divers de la Philosophie Chinoise. Cette assertion se fonde sur tout sur la difficulté extrême de bien comprendre la langue Chinoise, qui expose tous ceux qui entreprennent d'expliquer les livres Chinois, à faire à chaque pas des bévûes les plus grossieres On sait après cela les accidens arrivés à ces livres, qui nous donnent un grand motif de croire, qu'ils ont été alterés & corrompus.

Nous savons par l'histoire, que l'Empereur Xi-Hoang-ti, qui a vecu plus de 200. ans avant Jesus Christ, sous le prétexte que les lettres ne faisoient que nourrir les disputes, & l'oisiveté, mais réellement à fin d'éffaçer le souvenir des Rois ses prédécesseurs, & pour qu'il ne fût parlé que de lui seul, ordonna sous peine de la vie qu'on brulât tous les livres, excepté ceux qui traitoient de la medicine, & de l'agriculture. Cet édit

fut executé avec la plus grande rigueur, & il y eut à cette occasion quantité de Chinois enterrés vifs, ou accablés sous des monceaux de pierres, pour y avoir contrevenû. Ce n'est qu'environ 60. ans après la mort de cet Empereur, qu'on a commencé à receuillir ce que la memoire, ou la tradition de bouche avoit pû conserver de ce qui étoit consigné dans ces livres, pour les rétablir, & on en à tiré quelques exemplaires gatés par le tems, & par l'humidité des lieux souterrains, où on les avoit caché.

On a dit *du moins sur ce qui concerne les systêmes divers de la Philosophie Chinoise*, car pour ce qui concerne la croyance en général de la Divinité, l'alteration arrivée dans ces livres ne peut pas avoir été si grande, qu'on n'en pût comprendre le sujet, & en tirer du moins quelques sentences entieres, ce qui suffit, pour pouvoir juger de la croyance qu'ils contenoient. Aussi ce que l'on y a suppléé, touchant les opinions, & les cérémonies religieuses, étant tiré de ce, que l'on avoit continué de croire, & de pratiquer par tradition, ne peut pas les avoir altéré substantiellement, & dans le fond. Mais c'est autre cho-

se

ſe quand il s'agit de ſyſthêmes, dont toutes les parties ſont liées enſemble, & tiennent l'une à l autre, de façon que ſi l'on en manque une, on manque tout le ſyſthême, & où les expreſſions mêmes ſont de la derniere conſéquence; à plus forte raiſon, quand il s'agit d'époques, & de calculs, qui ne ſe ſuppléent point aiſement de mémoire. Voilà ce que ſont ces livres ſi vantés par quelques Ecrivains modernes, ſur les quels on fonde la ſi prodigieuſe antiquité des Chinois; pour combatte la narration de Moïſe, & que l'on oſe oppoſer à l'Ecriture.

Confucius, ou *Chumfu cu* le plus ancien des Philoſpphes Chinois, natif de la province de Kan-ton a vecû 600. ans avant Jeſus Chriſt. Entre les parties diverſes de la Philoſophie, celle qu'il a cultivé particulierement, & dans la quelle il a excellé, c'eſt la morale. Les Chinois le regardent comme celui qui leur a donné des Loix, & enſeigné les arts, & rendent encore ajourd'hui à ſa memoire des honneurs tout particuliers, qui ont donné occaſion de nos jours à une grande controverſe. Il eſt arrivé à l'égard de ſa doctrine ſur la Divinité,

dont il ne reſte plus que des lambeaux, rapportés par différens auteurs, ce qui eſt arrivé à celle des anciens Philoſophes Grecs. Ceux qui l'ont accuſé d'Athéiſme lui on fait la même injuſtice qui a été faite à ces derniers. Leibnitz & Kortholt ſoutiennent qu'il a eû des ſentimens très juſtes ſur la Divinité, Couplet lui attribue même la connoiſſance de quelqu'un de nos myſteres, en quoi il a donné dans l'une des deux extremités, dont on a parlé ci devant dans la note 5. Le même Couplet nous apprend, que ce Philoſophe avant de prendre ſa nourriture adoroit le ciel, & qu'il recommandoit ſouvent dans ſes livres de le reſpecter, & de le craindre. Ceux qui pour en faire un Athée, prétendent qu'on doit l'entendre du ciel matériel, ne s'appercoivent pas que d'un Philoſophe ils en font le plus ſtupide, & le plus ſot de tous les hommes. Jamais aucun Idolatre, même parmi les Sauvages, n'a rendu un culte religieux à une matiere brute, & ſans intelligence. Si l'on a adoré des êtres matériels, c'eſt parce qu'on les croioit animés par des Divinités.

Un des plus grands sectateurs de ce Philosophe a été *Mëm-tsiu* qui tenoit sa doctrine de *Tsem-tsiu* qui l'avoit reçue de *Chum-kiucu* même. Or si l'on doit juger de la doctrine du maître par celle de ses disciples, il est hors de doute que Confucius a non seulement crû l'éxistence de Dieu, mais qu'il a pensé très bien sur la nature Divine, puisque ce qu'en a écrit *Mem-tsiu* vaut beaucoup mieux, que ce qu'en ont écrit plusieurs des anciens Philosophes de la Grece.

(8) *Exposit. facti de Sin controv.* Prem. *Lett. Edif tom.* 19. *Lettre de. M. Marin. l'Abbé &c. au Pape sur le certificat de l'Emper. de la Chin. &c.* Le Gob. *Hist. de l'Edit de l'Emper. de la Chine*, Hooke *Relig. nat. tom.* 1.

Renaudot prètend que le mot *Aloho.* qui se trouve dans l'inscription du Kensi, que nous avons apporté pour preuve que les Chinois avoient des mots pour désigner la Divinité, prouve tout le contraire, parce que, dit-il, ce mot est Syrien, & non pas Chinois. Cet auteur croit donc impossible que deux nations aient le même mot pour désigner la même chose, sans que l'une l'ait emprunté de l'autre. Pourquoi ces

deux nations ne pourroient elles point le tenir toutes les deux de leurs ancêtres qui le tenoient d'un ancêtre commun, duquel toutes les deux sont issûes?

L'autre argument apporté par le même auteur, pour prouver que le mot *Tien* ne signifie que le ciel matériel, & que par conséquent les Chinois sont des Athées, tiré du precepte Apostolique, où ils est ordonné que pour désigner Dieu, l'on doive se servir du mot *Tien-tchu*, qui signifie *Seigneur du ciel*, & non pas du mot *Tien*, est encore plus pitoyable. *Cette question, dit il* (de l'Athéisme des Chinois) *a été agitée de nos jours & décidée.* On ne voit pas quelle liaison il peut y avoir entre la defense, du mot *Tien*, & l'Athéisme des Chinois. La seule signification équivoque de ce mot étoit dans les circonstances, une raison tres forte de le condamner, comme pouvant contenir l'idolatrie. Or l'idolatrie n'est pas la même chose que l'Athéisme. Renaud. *Anciennes rélations des Indes, & de la Chine de deux Voyageurs Mahometans traduites de l'Arabe.*

(9) Semedum *Relaz. della grande Monarchia della China*, Maffei *Hist Indic.* Le Comte *Nouv. Mem.* P. a Leoniſſa *Resp.*

Resp. ad Quesita S. Congr. &c. Du Halde *Descript. de la Chine. Hist. gén. des voyages tom.* 23. *&c.*

Pendant que Bayle & Toland soutiennent que les Lettrés de la Chine sont des Athées, Voltaire en fait des Déistes. *C'est a la Chine*, dit-il, *que la mine de ce métal précieux* (le Déisme) *se montre à découvert.* Si ce que nous dit ce dernier est vrai c'en est fait de l'opinion des deux premiers; mais nous n'avons garde de nous servir de son autorité pour les refuter, puisqu'eux & lui ont tous également tort. Les Lettrés Chinois ne sont ni Athées, ni Déistes: ils sont Idolatres, & jusqu'á ce qu'on détruise toute l'autorité de l'histoire, nous nous en tiendrons à ce qui nous est prouvé par le fait.

(10) Volt. *Mélang. c.* 11. Dourtous de Mairan *Lett. au P. Parrenn. dans les Lett. Edif. tom.* 21.

CHAPITRE XI.

Athées Particuliers.

Nous avons parlé jusqu'ici du prétendu Athèiſme des anciens, ſur tout de celui des chefs des ſectes Philoſophiques: il faut maintenant dire un mot de celui de tant de particuliers parmi les modernes, qui en ont été accuſés par quelques Ecrivains, pour qu'il ne reſte rien ſur cette matiere à deſirer au Lecteur.

Si l'on en croit ce qu'en ont écrit certains auteurs, & ſi l'on écoute leurs plaintes, & leur déclamations, le nombre des Athées eſt ſi grand, que le monde en eſt rempli: *mais ſoyez ſurs*, nous dit Bayle même, *qu'ils* (ces auteurs) *groſſiſſent les objets.* Auſſi de tous ceux, dont ces Ecrivains nous ont don-

donné le catalogue, il n'y en a pas un, dont l'Athèiſme ſoit bien prouvé, ſi l'on en excepte Spinoſa, Collins, Toland, & quelque autre, ſur l'Athèiſme des quels l'on verra le jugement que l'ont doit porter, dans le Chapitre ſuivant. (1)

Pour faire tout ces perſonnages coupables d'Athèiſme on s'eſt ſervi de la même voye des conſéquences tirées de quelques uns de leurs principes, que l'on a employé contre les anciens: auſſi pluſieurs de ces principes ont étés altérés, ou mal compris. (2)

Il y a plus; parmi tous ces perſonnages accuſés d'Athèiſme il y en a qui ont donné des témoignages les plus éclatans de leur créance en Dieu, ſoit dans leurs écrits, ſoit dans leurs actions. Prétendre qu'ils en on menti, c'eſt donner une réponſe calomnieuſe, injuſte, & au même tems la plus foible, contre laquelle nos prétendûs Philoſophes ne ceſſent de ſe récrier, lors-

que l'on s'en ſert contre eux quand ils diſent de croire, & des reſpecter la Religion. (3)

Des conſéquences tirées de quelque propos échappés a quelques uns de ces perſonnages, dans la chaleur de la diſpute, ou dans la debauche, & dans l'enjouement, ſont une preuve encore plus équivoque de leur Athèiſme. Combien de choſes n'avance-t-on pas dans ces occaſions, contre ſon propre ſentiment, pour ne pas demeurer court, ou pour prêter à rire, que l'on ne diroit point de ſang froid, & que l'on déſavoue après? (4)

Les conſéquences que l'on tire de la conduite de quelques autres ſont une voye de juger de leurs ſentimens, encore plus ſujette à erreur. La conduite des hommes eſt ſouvent en contradiction avec leurs principes, & par conſéquent l'on ne doit point juger de leurs maximes, par leurs mœurs. C'eſt Bayle même, qui nous en avertit.

Un

Un zéle outré, pour ne pas dire le fanatiſme, a eû auſſi beaucoup de part à ces accuſations d'Athèiſme, qui ont été fort à la mode dans le XVII. Siècle. Temoin Buddé, Merſenne, Hardouin, qui voioient des Athées par tout. Le P. Merſenne en comptoit jusqu'a 50000. à Paris, ſouvent douze dans une maiſon: le Pere Hardouin voioit l'Athéiſme jusque dans les ouvrages des SS. Peres, qu'il ne croioit pas pour cela en avoir été les véritables auteurs. (5)

Le peu d'éxactitude dans le langage y a beaucoup contribué de même. On prenoit le mot *Athée* non pas dans ſon ſens précis; mais l'on s'en ſervoit, pour déſigner tout mécréant en général. Auſſi ce que l'on rapporte en preuve de l'Athèiſme de quelques uns de ces perſonnages, qui en ont été accuſés, ne prouve rien autre choſe, ſi ce n'eſt qu'ils étoient de mauvais Chrétiens, & des impies. (6)

La

La prévention, & l'eſprit de parti ont été une autre ſource de ces accuſations. L'entêtement en faveur de certaines opinions eſt arrivé quelque fois jusqu'au point de vouloir les rendre ſacrées en les couvrant ſous le manteau de la Religion, que l'on feignoit de croire, ou que l'on croioit véritablement, y être intereſſée. S'élevoit-il quelque opinion nouvelle, on ſonnoit d'abord le tocſin, & l'on crioit à l'Athèiſme.

Il y a eû un tems, dans lequel on a accuſé d'Athèiſme tous ceux qui embraſſoient la doctrine d'Ariſtôte, miſe en vogue par les Grecs refugiés en Italie ſous la protection des Medicis, après la ruine de l'empire de Conſtantinople, & il y en a eû un autre, dans le quel on en a accuſé tous ceux qui oſoient la contredire, pour ſuivre les opinions de Deſcartes. Le même Deſcartes, Newthon, & bien d'autres

tres Philoſophes n'ont pas été épargnés.

Des querelles perſonnelles, l'acharnement, la haine, s'en ſont auſſi mêlé pluſieurs fois. C'eſt la haine que l'on portoit à la maiſon de Medicis, qui, de l'aveu même de Bayle, expoſa Ange Politien, qui avoit un très grand attachement pour cette maiſon, à ces columnies infâmes, que l'on débita ſur l'article de ſa croyance, & ſur celui de ſes mœurs, auſſi bien que ſur la cauſe, & ſur les circonſtances de ſa mort. (7)

Cette haine, & cet acharnement a éclaté ſur tout dans quelques Auteurs Proteſtants contre l'Egliſe Catholique, jusqu'à accuſer d'Athèiſme tout ce qu'il y avoit de plus reſpectable dans la Cour de Rome. Ils ont ſignalé leur haine ſur tout contre le Pape Leon X. qui condamna Luther. (8)

On ne doute point que les Proteſtans modernes plus équitables & plus mo-

moderés, que lors de la fermentation des eſprits, & de la chaleur des diſputes, ne déſapprouvent l'emportement de ceux de leurs confreres, qui les ont précédé, comme nous déſapprouvons tous ceux, parmi les Catholiques, qui auroient débité contre eux de ſemblables calomnies. (9)

On peut ajouter à tout ce que l'on vient de dire l'intérêt qu'ont les incrédules que l'on croie que tout ce qu'il y a de gens d'eſprit & de ſauvans ne tiennent pas beaucoup à la Religion, pour la rendre mépriſable, & pour ſe donner de la conſidération. C'eſt ce qui porte tant de petits écrivains modernes à accuſer d'Athéiſme des hommes les plus reſpectables, par leur caractere, ou par leurs talens, ſans cependant le prouver d'aucun. (10)

Pour ce qui eſt de tous ces libertins, qui ſe vantent d'être des Athées, il ne vaut pas la peine d'en parler. Comment des gens ſans principes, ſans ré-

réfléxion, ſans étude, qui ne ſe ſont jamais donné la peine d'examiner à fond une matiere d'ailleurs trop abſtruſe, & métaphyſique, pour des eſprits légers, & incapables d'un raiſonnement ſuivi, des talens mediocres des etourdis, des voluptueux pourroient-ils être des véritables Athées de conviction? S'il pouvoit y avoir de l'honneur a être Athée on leur en faiſoit trop, à croire qu'ils le ſont. (11)

Auſſi Bayle nous les peint comme des gens, qui aiant appris quelques difficultés contre l'éxiſtence de Dieu, & contre la Religion *en étourdiſſent le monde, & ne ceſſent de parler par fanfaronnerie. Ils diſent plus qu'ils ne penſent*, dit-il ailleurs, *& la vanité a plus de part à leurs diſputes, que la conſcience*, Mr. D'Alembert nous dit qu'ils ſont des gens *qui tâchent, ſelon l'expreſſion de Montagne d'être pires qu'ils ne peuvent*, l'Anteur des *Penſées Philoſophiques* en fait le portrait dans

un

un seul mot: il les nomme les *fanfarons du parti.* On ne nous accusera point d'avoir employé dans ce tableau le pinceau de Moines ou des Bigots. (12)

De semblables Athées ne sont tout au plus que des gens qui voudroient, & qui s'efforcent de l'être, ou qui cherchent du moins à le paroitre par vanité. De cette sorte d'Athées l'on convient qu'il y en a eû, & qu'il y en a encore: il n'y en a même que trop. C'est de ceux là que parle Platon, lors qu'il se plaint du nombre des Athées, & que parlent ces auteurs parmi les modernes, qui écrivent en faveur de Religion contre le libertinage, & l'impieté. (13)

C'est á cette sorte d'Athées que se réduisent ceux que le Pere Lombardi a trouvè, & dont on ne nie point qu'il y en ait à la Chine, comme en Europe, selon le caractere que nous en a tracé le Pere Parrennin.

Ceux

Ceux que l'on prétend ſe trouver parmi les Turcs (car l'on a pénétré juſque dans le ſerrail, & fouillé dans les appartemens des femmes, & des eunuques pour y trouver de quoi groſſir ſe nombre des Athées, ne ſont que des voluptueux, qui vivent dans une indolence la plus coupable ſur l'article de l'éxiſtence de Dieu, & ſur tout ce qui concerne la Relgion : *ils ne nient ces choſes*, comme dit la Bruyere en parlant de cette ſorte d'Athées en général, *ni ne les accordent, ils n'y penſent point.* Lorsque dans cette queſtion l'on parle d'Athées, on entend des Athees de conviction. (14)

NOTES.

(1) Bayle. *Cont. des penſées. &c. §.* 18. & 34. Si cet auteur ſoutient ailleurs le contraire, il groſſit les objets: il a prononcé lui même ſon arrêt

Bruk. *Hiſt. Crit. &c. tom.* 4. *Diction. Encyclopéd. Art. Athées.*

(2) On a certainement alteré, ou mal compris la doctrine d'Averroes ſur *l'entendement agent univerſel* qu'il enſeignoit n'être qu'un ſeul dans tous les hommes. N admettre dans les hommes qu'un ſeul, & même entendement ce n'eſt pas la même choſe que n'admettre qu'une ſeule, & même ſubſtance dans tout l'univers, comme à fait Spinoſa: ainſi ſa doctrine contient une abſurdité, mais non pas l'Athèiſme.

Il en eſt de même de Ceſalpin medecin de Clement VII. que l'on prétend avoir été le premier, qui a découvert la circulation du ſang. Son unique ſubſtance, comme il a été remarqué par Bruker, ne regardoit que les ames, au lieu que celle de Spinoſa embraſſe la matiere. Auſſi le même auteur admettoit

toit que Dieu étoit la cauſe du monde, non pas ſeulement *formelle & immanente*, ſous le quel verbiage Spinoſa cherchoit à couvrir ſon impieté; mais effectrice, & diſtinguée de ſon effet.

Ce que Pomponace, & Cremonin ont avancé ſur l'immortalité de l'ame, ou ſur la providence &c. ne doit s'entendre, comme ils le proteſtent eux mêmes, que ſelon la Philoſophie, ſous le quel nom ils n'entendoient que celle d'Ariſtôte, à laquelle ils s'étoient entierement dévoués, & qui étoit la ſeule qu'ils honoroient de ce nom. Auſſi n'alloient-ils pas même ſi loin que pluſieurs de nos prétendûs Philoſophes, qui traitent les vérités de la Religion, non pas ſeulement de contraires à tel, ou tel autre ſyſthême philoſophique, mais à toute la Philoſophie en général, c'eſt-à-dire à la raiſon. Ces Philoſophes crieroient cependant à la calomnie, ſi on les accuſoit d'attaquer la Religion, parce qu'ils ne ſoutiennent, diſent-ils, leurs opinions pour vraies, que philoſophiquement. On n'a qu'à lire Bayle pour y trouver prèsque à chaque pas cette diſtinction frivole que l'on prétend faire entre une opinion abſolument

vraie, & une opinion qui ne l'eſt que philoſophiquement : auſſi nous en parlerons plus amplement, où nous traiterons de la Révélation.

(3) Averroes compoſa un livre ſur le moyen de s'unir étroitement à la Divinité, & de jouir de ſon amour ; Cardan finit ſes livres *de ſubtilitate* en ſe tournant vers Dieu, & en lui adreſſant une priere pleine de piété. Ce dernier que l'on ſeroit peut-être mieux fondé à accuſer de ſuperſtition, que d'Athéiſme, refuſa les offres qui lui avoient été faits par les Rois d'Angleterre, & de Dannemark, pour ne pas renoncer au Catholichiſme : Cremonin à ſa mort legua tous ſes biens à l'Egliſe, & au monaſtere de Sainte Juſtine : ſi ces perſonages ont été des Athées, il faut avouer qu'ils ont été des Athées bien ſinguliers.

(4) Bayle *Dictiou. Art. Des Barraux Rem. H.*

(5) Hard. *Lettre touchant les ouvrages fauſſement attribués aux Peres l'Egliſe. V. Bibliot. Raiſonnée tom.* 1. La docilité & la ſoumiſſion, avec la quelle cet auteur a retracté ſon opinion devroit ſervir d'exemple aux Philoſophes qui s'égarent.

(6)

(6) Calderin, dit-on, ſe moquoit de la Meſſe, Politien témoignoit du mépris pour la lecture de la Sainte Ecriture, dont le ſtyle le dégoutoit. On dit la même choſe de Bembe. Auſſi ces derniers ont compoſé des poëſies impures & on écrit ſur des matieres peu convenables à des Eccleſiaſtiques. Si cela eſt bien prouver leur Athéiſme on le laiſſe juger au Lecteur.

(7) Bayle Diction. *art. Politien. Rem. C.*

(8) Heidegger eſt un de ceux qui ont donné plus de cours à cette calomnie contre le Pape Leon. Cet auteur s'appuye ſur l'autorité d'un neveu de Jean Pic de la Mirandole, témoin, dit-il, de vue, & d'ouie, que ce Pape étoit un Athée. Or ce neveu de Jean Pic de la Mirandole ne dit nulle part avoir vû de ſes yeux, ou avoir entendû de ſes oreilles la moindre choſe, qui prouvât l'Athéiſme de Leon. Voilà déjà un menſonge de la part d'Heidegger, ou une preuve de ſon ignorance, en ce qu'il ne comprend pas la force des deux mots grecs dont il ſe ſert, & qui ſignifient en notre Langue *témoin de vue & d'ouie.*

Il y a plus ; ce neveu de Jean Pic de la Mirandole ne nomme nulle part le Pape Leon : il ne le pouvoit pas même, car son Livre de *fide & ordine credendi* a été composé avant le Pontificat de Leon & adressé a Jules II. son prédécesseur, comme il a été remarqué par Gretser. Autre mensonge, pire que le précédent.

Un autre fondement de cette accusation contre le Pape Leon, est l'autorité de Du Plessis Mornay, qui raconte que ce Pape dit un jour au Cardinal Bembe son secrétaire, qui lui alleguoit quelque passage de l'Ecriture, que cette Fable du Christ lui avoit apporté bien de l'avantage, à lui, & à tout la Sacré Collége. Ce conte répeté, dit Bayle, par environ 400. Protestans, ne s'appuye que sur l'autorité de Balé, *témoin manifestement recusable, puis qu'il écrivoit en guerre ouverte contre le Pape, & l'Eglise Romaine.* On doit dire la même chose d'un autre conte fait par Luther dans son Commentaire sur le Chapitre 19. de la Genése.

Les autres fondemens de l'Athèisme du Pape Leon apportés par d'autres auteurs, ne sont pas admis, même par Bay-

Bayle, qui aiant accuſé ce Pape d'Athéiſme dans les *Penſées*, paroit l'en abſoudre dans le *Dictionnaire* pendant *que l'on n'aura pas*, dit-il, *de plus ſures dépoſitions*. Ainſi toutes les preuves en général, ſur les quelles on fonde l'Athéiſme prétendu du Pape Leon, ſi elles prouvoient quelque choſe, prouveroient tout au plus que ce Pape avoit peu de Chriſtianiſme, & qu'il n'étoit pas éxempt de tout reproche du côté des mœurs. Auſſi cela n'eſt il pas peut-être une autre calomnie?

On ne niera point que ce Pape iſſû d'une famille qui égaloit les plus grands Princes, en richeſſe, & en puiſſance, n'ait apporté ſur le Trône Pontifical une magnificence, & un luxe peu convenables à un ſucceſſeur de S. Pierre; & qu'il n'ait été trop adonné au divertiſſement de la chaſſe, aux ſpectacles, aux amuſemens de la converſation, mais dans le reſte tous les Hiſtoriens en parlent avec éloge, & rendent témoignage à la pureté de ſes mœurs, à ſa Religion, à ſes vertus. Guicciardin, Politien, Paul Jove louent ſa continence: il y a plus: ce dernier nous parle de ſes jeûnes, & de ſes abſtinences régulieres, trois

jours de la Semaine. *Ceci vaut mieux*, nous dit Bayle, *que tout le reſte. Si cette choſe eſt telle, que Paul Jove l'a rapportée, ce me ſemble une bonne preuve de Religion, quand on en peſe bien les circonſtances.* Heidegg. *Hiſt. Papatus*, Du Pleſſis Morn. *Myſt. d'iniq* Gretſer *Exam. Myſt. iniq.* Polit *epiſt.* 5. Guicciard. *Hiſt. Lib.* 14 Paul Jov. *vit. Leonis.* Pallavic. *Hiſtoire du Concile.* &c. Bayle *Diction, Art. Leon.*

(9) La haine contre les Papes, & contre toute l'Egliſe Romaine, qui a porté pluſieurs de ces Ecrivains à répandre ces calomnies contre le Pape Leon eſt aſſez décelée par le Miniſtre Rivet, qui ne ſachant que répondre à la remarque de Gretſer, que l'on a rapporté ci deſſus, ſi ce n'eſt pas, dit-il, le Pape Leon, qui a été un Athée, ce ſera donc un autre; *il n'importe au fond à qui le paquet s'adreſſe pourvû qu'il conſte que c'eſt à des Papes.* N'eſt ce pas à la fable du loup, & de l'agneau? Rivet *Remarq. ſur la répoſe au Myſt. d'iniq.*

Voëtius ne décèle pas moins cet eſprit de haine contre les Catholiques au

ſu-

ſujet de Politien, lorsque pour répondre à Voſſius qui lui avoit objecté qu'il n'étoit pas croiable, qu'un Prêtre, & un Chanoine eût parlé avec tant de mépris de la Sainte Ecriture, il accuſe d'Athéiſme en général tous les Moines, les Prêtres, les Chanoines, les Prélats, les Cardinaux, les Papes. Cela ſent bien plus la rage, & la fureur, que la vérité. Voet. *Diſput. Theol. tom.* 2.

Il n'y a que la haine, & l'emportement, qui puiſſent aveugler les plus ſavans Critiques, jusqu'au point de leur faire oublier toutes les régles de leur art. C'eſt ce qui eſt arrivé à Bruker, qui après avoir employé ſon érudition immenſe, & ſa critique à diſculper de l'Athéiſme tant de Philoſophes Payens, comme Epicure, Ariſtippe &c. & tant d'impies modernes, comme Hobbes, Jourdain Brun, &c n'heſite point de ſouſcrire à l'accuſation d'Athéiſme intentée contre Bembe, & le Pape Leon, ſur l'autorité d'une Hiſtoire anecdote de Florence écrite par Varillas, auteur qui ſe trompe ſouvent ſur le faits, même les plus notoires, comme il eſt remarqué par Bayle. *Bruk. Hiſt. Critiq. tom.* 4.

(10) L'auteur de l'Hiſtoire de Louis XIV. a pouſſé la hardieſſe jusqu'au point d'accuſer d'Athéiſme le fameux M de Fenelon Archevêque de Cambray, ſi connu dans le monde par ſa doctrine & par ſa piété On peut conſulter ſur cela l'excellent ouvrage qui a pour titre: *les grands hommes vengés*, où l'on trouvera le juſtification d'Huet, de Boſſuet, de S' Graveſande, &c. Le traité *Athei detecti* du P. Hardouin, qui a toujours paſſé pour le comble de l'extravagance, n'approche pas des découvertes de cet auteur. C'eſt la coutûme de nos incrédules: ſelon qu'ils prennent le parti du Déiſme, du Pyrrhonniſme, ou de l'Athéiſme, ils trouvent des Déiſtes, des Pyrrhonniens, ou des Athées par tout. Ils veulent avoir par force des collégues, & des collégues illuſtres. Faut-il pour cela calomnier? N'importe.

(11) Combien croions nous qu'il y en ait, parmi ces Athées prétendus, qui aient eû le courage, & la patience, de lire les livres abſtraits, épineux, ennuyans, obſcurs de Spinoſa, ou tels autres, où l'on prétend établir l'Athéiſme par régles, & par principes? Un auteur connu nous dit au ſujet du livre du ſyſtême

de

de la nature, dont il fait au même tems l'éloge, & la confutation, *qu'il a l'avantage de ſe faire lire des Savans, des ignorans, & des femmes.* On n'a qu'à en faire l'épreuve. Volt. *Queſt. ſur l'Encycloped. part.* 4.

Les auteurs, qui écrivent contre la Religion, connoiſſent très bien qu'un raiſonnement abſtrait, & philoſophique, n'eſt point ce qu'il faut, pour faire gouter leurs livres à des Lecteurs du caractere, que l'on a indiqué: ils ſe bornent pour cela à des livres plus aſſortis à leur gout, & à leur capacité, comme à des Romans, des nonvelles, des Lettres, des Dictionnaires, qu'ils tâchent de rendre recommandables par les obſcenités, la bouffonnerie, la Satyre. Témoin les *Oeuvres de la Motte le Voyer, de Saint Evrémond, de Montagne, les Lettres Perſannes, les Lettres Juives, le livre de l'eſprit, le Dictionnaire Philoſophique*, celui de Bayle, &c. On peut dire de tous ces livres en général, ce qu'Huet dit de ceux de Petrone, qu'ils doivent leur plus grande réputation à leur obſcenité, & qu'ils ſeroient moins eſtimés, s'ils étoient plus modeſtes. Le chemin, qu'ont ſuivi tous ſes Ecrivains leur a été

frayé

frayé d'avance par Lucien. Les incrédules de tous les tems se ressemblent les uns aux autres.

(12) Bayle *Diction. art. des Barraux. Traité de l'abus de la Critique en matiere de Religion*, dans les *mélanges de Litterature tom.* 4. *Pensées Philosoph.* N°. 22.

(13) *Ces auteurs qui se plaignent en général des progrès de l'Athéisme & du si grand nombre d'Athées éxagérent par un excés de zéle selon la coutûme de ceux qui écrivent pour l'éxistence de Dieu & en faveur de la Religion, ou sous le nom d'Athées il n'entendent pas seulement les Athées de conviction; mais ceux qui ne sont tels que par gout & par inclination, c'est-à-dire, qui voudroient l'être, & qui font pour cela tous leurs efforts, qui aiment de passer pour tels mais qui ne le sont point.* Bayle *Contin. des pens. §.* 34. 37.

(14) Parrenn. *Lettre à M. de Mairan, dans les Lett. Edif. Diction. Encyclop. art. Athées.*

CHA-

CHAPITRE XII.

Des Athées de Conviction ſont-ils poſſibles ?

Puis qu'il n'eſt point prouvé, qu'il y ait jamais eû des Athées de conviction, comme on vient de le voir dans le Chapitre précédent, la queſtion ſi des tels Athées ſont poſſibles, peut être regardée comme indifférente, pour ce qui regarde le conſentement général de tous les hommes à croire l'éxiſtence de Dieu: on va cependant apporter les raiſons qui nous portent à croire que des tels Athées ſont impoſſibles. (1)

D'abord la croiance de Dieu eſt fondée ſur un ſentiment de la nature. Or il paroit impoſſible que l'on arrive ja-

jamais à détruire de tels ſentimens. On peut les etouffer un moment, mais ils renaiſſent le moment d'après ; on peut les combattre, mais ils demeurent toujours les plus forts. C'eſt ce qui fait que ceux là mêmes, qui font tous leurs efforts pour détruire la Religion, & pour établir l'Athéiſme, deſeſperent d'y jamais parvenir. (2)

Il y a, outre cela, en faveur de l'éxiſtence de Dieu des preuves ſi frappantes, que l'on ne ſauroit s'y refuſer, ſans renoncer au bon ſens, & à la raiſon. Cette éxiſtence eſt démontrée, & il n'y a, d'autre côté aucune démonſtration, & il ne peut y en avoir, en faveur de l'Athéiſme. Admettre qu'il peut y avoir des hommes convaincus qu'il n'y a point de Dieu, ce ſeroit admettre qu'il peut y avoir une conviction ſans cauſe. (3)

On ne peut faire contre l'éxiſtence de Dieu que des difficultés, & de

ſim-

ſimples difficultés ne détruiſent point une démonſtration. (4)

L'Athéiſme a auſſi les ſiennes qui ſont bien plus fortes: elles arrivent jusqu'à démontrer qu'il implique contradiction. (5)

Si l'on pretendoit qu'un ſophiſme peut tenir lieu d'une démonſtration, c'en ſeroit fait de toute certitude, & de toute évidence. On pourroit toujours douter que ce qui nous paroit évident ne le ſoit point, & ce que l'on croit une démonſtration, ne ſoit qu'un ſophiſme.

L'impreſſion de l'un eſt toujours différente de l'impreſſion de l'autre: le ſophiſme ne cauſe que le doute & que l'embarras; la démonſtration opére la certitude, & l'acquieſcement. Ainſi l'on ne ſauroit ſouſcrire à ce que l'on trouve dans le *Dictionnaire Encyclopédique*, à l'article *Athée*, où après avoir reconnu *qu'il ne ſauroit y avoir d'Athées convaincus de ſon ſyſtême*,

on

on y ajoute que cependant rien n'empeche qu'il n'y en ait quelqu'un qui le croie *auſſi fermement, en vertu des ſophiſmes, que le Théiſte croit l'exiſtence de Dieu, en vertu des démonſtrations qu'il en a.*

Si l'on ſe rend quelque fois à un ſophiſme, l'on ne peut pas dire pour cela qu'on ſoit convaincû: on eſt tout au plus perſuadé, & la perſuaſion n'eſt pas la même choſe que la conviction. Cette premiere ne tient pas toujours à des preuves, mais elle tient ſouvent à d'autres cauſes, comme à un échauffement de fantaiſie, a une mauvaiſe diſpoſition de cœur, à une paſſion qui ne laiſſe pas voir, ou qui empeche de conſidérer les raiſons contraires: auſſi elle ne dure qu'autant que dure cette cauſe & elle eſt toujours vincible, & volontaire. (6)

Dans notre cas il ne s'agit pas ſeulement qu'un ſophiſme tienne lieu d'une démonſtration; mais qu'il tien-

ne

ne contre elle, & qu'il ait la force de la détruire, ce qui eſt abſolument impoſſible.

Ajoutez que ces Athées prétendûs ont été élevés, la plus part, dans le ſein du Chriſtianiſme, & que la croyance de Dieu a été long tems leur croyance. Ainſi tant la force de l'habitude, & de l'éducation, que les lumieres, & les preuves de la Révélation ſe ſont jointes en eux, pour les confirmer dans leur croyance, aux lumieres, & aux preuves de la raiſon, & au ſentiment de la nature. Croie qui voudra que de telles gens puiſſent jamais parvenir à ſe dépouiller entierement de la croyance de la Divinité. Si nous n'en croions pas même leur propre aſſertion, ils ne doivent point s'en facher: pour avoir droit d'être crû il faut dire des choſes croiables. (7)

Sénéque n'a pas eû difficulté de dire expreſſément *qu'ils mentent*; Bay-

le avoue que, du moins la plus part, *disent plus qu'ils ne pensent.* (8)

Après cela comment pourroit-on les croire, s'ils se démentent eux mêmes dans les occasions, comme dans les dangers, dans la maladie, à la mort? Platon nous assure que de son tems on n'en connoissoit aucun, qui eût persevéré jusqu'à la mort dans l'Athèisme, qu'il avoit embrassé dans la jeunesse: Zenon, & Aristote nous attestent la même chose.

Il en est de même, nous dit Bayle, par rapport aux modernes. *J'ai oui dire*, dit il, *à un gentilhomme, que Saint-hibal, fameux esprit fort, se plaignoit qu'aucun homme de leur secte n'avoit le don de la persévérance. Ils ne nous font point d'honneur, disoit-il, quand ils se voient au lit de la mort: ils se déshonorent, ils se démentent, ils meurent comme tous les autres bien confessés, & communiés.* Ils pouvoit ajouter qu'ordinairement ils passent jus-

jusqu' aux minuties de la superstition. (9)

Cette derniere remarque avoit déjà été faite par Eschyle, & par Lucrece. L'exemple de Bion de Boristhène, de Tullus Hostilius, de Caligula rapporté par Diogéne Laerce, Tite Live, Svétone, fait voir que cette remarque est vraie. (10)

On peut ajouter à ces éxemples les palinodies chantées à la mort par Hainault, la Mettrie, & par cet intime ami, & fidéle disciple de Spinosa dont il est parlé par Nieuwentit. (11)

Les prétendûs Athées Chinois ne différent guères en cela des Européens. Dans un peril imprevû, dans un renversement de fortune, on voit les uns, nous dit le P. Parrennin, soupirer vers Lao-tien-ye, (le Seigneur du ciel) les autres invoquer les esprits, & implorer leur assistance. (12)

Si quelques uns de ces Athées au lieu de se repentir, & de se retracter

à la mort, éclatent en blaſphêmes, comme le fameux Lord Bolingbroch, c'eſt une autre maniere de confeſſer l'éxiſtence de Dieu: c'eſt celle des Démons. S'ils étoient convaincus qu'ils n'y a point de Dieu, comment pourroient ils s'emporter contre un être imaginaire, qu'ils ſont convaincus qu'il n'eſt rien? Ils devroient mourir plus tranquilles.

Prétendre, comme fait Bayle, que ces Athées qui changent d'opinion & qui ſe retractent à la mort, le font pour ſe tenir au parti le plus ſur, c'eſt nous donner gain de cauſe. Pour un homme convaincu de la vérité d'une opinion, il ne peut y avoir de ſureté plus ou moins grande dans l'opinion contraire. D'ailleurs une opinion, que l'on embraſſe uniquement pour ſe tenir au parti le plus ſur, n'exclut point le doute, & l'on détruit par cela même la ſureté que l'on cherche. Pour que l'on ſoit ſur, il ne ſuffit

point

point de douter que Dieu n'éxiſte, de juger même plus probable qu'il éxiſte & de le croire, pour ainſi dire, par proviſion; il faut le croire abſolument. Bayle s'eſt enferré ici furieuſement.

Ce que le même Auteur dit de la crainte de l'infamie, & des conſéquences du *refus du rituel*, pour ôter tout le poids au témoignage de l'éxiſtence de Dieu, que ces Athées rendent à la mort, ne vaut pas mieux. Si la crainte de l'infamie attachée à l'Athèiſme ne les a pas empêché de l'afficher publiquement toute leur vie, comment les empêcheroit-elle de le profeſſer à la mort, c'eſt-à-dire dans le tems qu'ils touchent au moment de n'avoir plus rien à eſperer, ou à craindre des hommes? L'infamie, qu'ils évitent en ſe retractant, n'eſt qu'auprès de ceux qu'ils regardent comme des imbecilles, & des ſots: celle qu'ils encourent par là même, auprès de ceux qu'ils regardent comme les ſeuls ſages devroit

leur paroitre bien plus à craindre. Pour ce qui eſt des conſéquences *du refus du rituel* Caligula, Tullus Hoſtilius, Bion de Boriſthéne &c s'en embarraſſoient ſans doute beaucoup.

Mais quelle que ſoit la cauſe qui porte ces Athées à feindre à la mort, ſuppoſé qu'ils feignent des ſentimens qu'ils n'ont point, ce ſont des lâches, & des hypocrites, & par conſéquent des gens qui ne meritent pas plus de foi lors qu'ils ſe vantent de ne pas croire, que lorsqu'ils confeſſent de croire l'éxiſtence de Dieu : ce n'eſt point par leurs aſſertions que l'on doit juger de leur croyance.

C'eſt encore pour dire quelque choſe bien ou mal, que l'on voudroit rejetter la cauſe de ce changement, que les Atthées font à la mort, ſur l'affoibliſſement de leur eſprit, cauſé par celui des organes, & par le dérangement de la machine Pourquoi ne pourroit-on pas également l'attribuer à

une

une heureuſe révolution qui ſe fait à cette heure dans leur temperament, & dans leur cerveau, par la quelle la trop grande fermentation des eſprits venant à ceſſer, à meſure que le corps s'affoiblit la raiſon revient, & reprend ſon empire? Une explication vaut l'autre & en donnant cette derniere on raiſonne peut-être plus ſenſément.

Mais l'on ne doit pas tirer l'explication de ce phénomène d'ailleurs que de ce qu'à la mort les paſſions, qui étoient celles qui détournoient ces faux Athées de ſuivre les lumieres de la raiſon, & d'écouter la voix de la nature s'amortiſſent, & l'irreligion, comme dit Bayle, *ne leur eſt plus d'aucun uſage.* Les ſentimens empruntés ſont place aux naturels, & les doutes volontaires cèdent à l'évidence, à la quelle ils cherchoient en vain à ſe ſouſtraire. (13)

Il n'y a que la force de cette évidence, & de cette conviction qui puiſ-

puiſſe les porter à vaincre la répugnance, & la honte que l'on a à déſavouer des ſentimens que l'on ſe faiſoit une fauſſe gloire d'étaler, & à déclarer qu'on n'étoit qu'un fourbe, ou à encourir le blâme d'avoir été un hypocrite. Or cette conviction ne leur eſt point ſurvenue tout d'un coup, ni par une étude nouvelle, dont ils n'ont jamais été moins capables, que dans l'état, dans le quel ils ſe trouvent; donc ils l'avoient auparavant, & ils l'ont eûe toujours. Si elle ne les portoit point à faire le même aveu dans l'état de ſanté, c'eſt parce que le faux honneur qu'ils attachoient à la ſingularité de leurs ſentimens, leur étoit de quelque uſage; l'on a donc raiſon de les croire dans un cas, & de ne les pas croire dans l'autre.

Mais il y a, dit-on, des Athées qui ſont demeurés conſtants, & intrépides juſqu'à la mort, & l'Athéiſme a eû meme ſes martyrs. Il ne ſuffit

point

point de le dire; il faut le prouver. Malheureuſement pour leurs défenſeurs, ces Athées n'ont pas eû la prévoiance de mourir de façon à leur en fournir des preuves: ils ont pris le parti de mourir à l'imprévu, ou ils ont eû le ſoin de nous dérober la connoiſſance de leurs derniers ſentimens, en écartant tous les témoins. Ils craignoient apparemment de ne pouvoir ſoutenir leur rôle en public avec aſſez de dignité, jusqu'à la fin de la piece.

C'eſt ce qu'a fait Spinoſa, ce fameux Athée que l'on prétend avoir réduit l'Athéiſme en ſyſtême, & l'avoir démontré géométriquement. *Se ſentant*, dit Bayle, *près de ſa fin il fit venir ſon hoteſſe & la pria d'empêcher qu'aucun miniſtre ne vint le voir en cet état. Sa raiſon étoit, qu'il vouloit mourir ſans diſpute, & qu'il craignoit de tomber dans quelque foibleſſe de ſens, qui lui fit dire quelque choſe, dont on tirât avantage contre ſes principes, c'eſt*

à-dire qu'il craignoit qu'on ne débitât dans le monde qu'à la vue de la mort ſa conſcience s'étant éveillée l'avoit fait démentir ſa bravoure, & renoncer à ſes ſentimens. Ce procédé ne ſent aſſurement pas un homme bien convaincu. Lorsque l'on eſt véritablement convaincu l'on eſt plus ſur de ſoi même. Cette narration de Bayle tirée de la vie de Spinoſa écrite par François Halma, nous eſt confirmée par Wolphius & par Nieuventit. (14)

D'ailleurs la conſtance, & la tranquillité d'un Athée à la mort ne prouve rien de plus, que celle de tant de Chrétiens, que l'on n'a pas la moindre raiſon de ſoupçonner de ne pas croire l'éxiſtence de Dieu, l'éternité, qui meurent cependant tranquilles dans l'impénitence. Cette tranquillité bien loin d'être dans l'un une tranquillité Philoſophique ou un effet de la conviction, & un effet de la bonne conſcience dans les autres, n'eſt que l'ef-

fet

fet de l'endurciſſement du cœur, ou qu'une indolence, & une ſtupidité, cauſée par le déſeſpoir arrivé à ſon comble De l'aveu même de Bayle, il n'y a que la grace de Dieu qui puiſſe changer ces Athées à la mort. Or c'eſt juſtement ce qu'ils déſeſperent d'obtenir, parce qu'ils ne voient que trop qu'ils s'en ſont rendus indignes, & par cela même ils la démeritent toujours plus. Que Bayle applique cette réponſe à la tranquillité, avec laquelle mourut cet Athée, qu'il ne nomme point, & dont il nous eſt le ſeul garant. (15)

Pour ce qui eſt des prétendûs martyrs de l'Athéiſme, la queſtion eſt bien tot finie: ils ſe réduiſent à un Vanini brulé à Toulouſe par un arrêt du Parlement, & à un Mahomet Effendi condamné au dernier ſupplice à Coſtantinople. Le premier durant ſa priſon donna toutes les marques de bon Chrétien, il demanda ſouvent les Sacremens,

mens, il se mit même a prouver l'éxistence, & la providence de Dieu devant ses juges. Ce n'est qu'après qu'il se vit condamné sans ressource, qu'il exhala de nouveau toutes les horreurs de son impieté. *On le voioit tout abattû*, dit un respectable Magistrat, qui a été témoin de son supplice, *l'esprit agité, marquant son désespoir par toutes ses paroles, quoiqu'il s'écriat de tems en tems de mourir en philosophe, & pour dire la vérité il mourut comme une bête.* Mahomet Effendi étoit un homme d'un naturel feroce, d'une opiniaitreté indomptable. Ce n'est pas la seule fois que l'on a vu des grands scélérats s'obstiner à ne vouloir point désavouer leurs crimes sur la potence, ou sur la roue: ce martyrologe des Athées n'est pas trop long, ni trop glorieux. (16)

NO-

NOTES.

(1) En disant que cette question, si des Athées de conviction sont possibles est indifférente, pour ce qui concerne le consentement général de tous les hommes à croire l'éxistence de Dieu, on ne prétend pas dire qu'elle est indifférente en elle même, & à d'autres égards. Cette question de la possibilité des Athées de conviction paroit évidemment liée avec celle de la possibilité de l'ignorance invincible de l'éxistence de Dieu, si ce n'est pas la même question presentée sous une autre face. Or cette ignorance invincible de l'éxistence de Dieu est manifestement contraire à sa providence & à sa sagesse.

Il y a plus; si un homme pouvoit ignorer invinciblement l'éxistence de Dieu, il pourroit de même ignorer invinciblement la loix naturelle qui suppose nécessairement la connoissance du Législateur: dès lors pour cet homme il n'y auroit plus de loix, ni de morale, ce qui est absurde; mais n'aiant point encore parlé de ces objets, nous ne pouvons pas encore nous servir de cet argument.

(2) *Syſth. de la nat. par.* 2. *pag.* 317. 382. 387. 389. *&c. Contag. Sacr c.* 14.

C'eſt en vertu de cette impoſſibilité, & de ce déſeſpoir de perſuader leur ſyſthême, qu'ils ſe bornent à chercher du moins d'introduire l'indifférence, & la liberté de penſer au ſujet de l'éxiſtence de Dieu. C'eſt bien démentir le zéle qu'ils affectent pour la vérité, & montrer qu'ils ne comptent pas beaucoup ſur la force de leurs prétendues démonſtrations. Comment peut-on laiſſer aux autres la liberté de ſuivre, ou de ne pas ſuivre un ſyſthême, ſi ce ſyſthême eſt démontré ? *Syſth. de la nat. part.* 2. *pag.* 13.

(3) Pour prouver démonſtrativement qu'il n'y a point de Dieu, il faudroit démontrer que ces deux termes *Dieu*, & *éxiſtence* impliquent contradiction, ce que perſonne n'a fait jusqu'à préſent, ni ne fera à l'avenir.

Auſſi qui eſt-ce qui a démontré que la matiere eſt éternelle, que le mouvement lui eſt eſſentiel, que la matiere peut penſer, &c Rien de plus répété dans les livres des défenſeurs de l'Athéiſme que *cela eſt démontré, je le démontrerai*

rai mais on n'y trouve jamais un *je le démontre.*

(4) Combien de difficultés ne fait-on point contre la diviſibilité de la matiere à l'infini, contre la poſſibilité du mouvement? &c. Ces vérités ne laiſſent pas cependant d'être démontrées, & perſonne n'oſeroit en douter.

Mais ne pourroit on pas, dit-on, regarder les difficultés qu'on fait contre l'éxiſtence de Dieu, comme autant de démonſtrations en faveur de l'Athèiſme, tout comme l'on regarde les difficultés contre l'Athèiſme, comme autant de démonſtrations en faveur de l'éxiſtence de Dieu? Dans ce cas tout ſeroit égal de part & d'autre.

REPONSE I°. On pourra donc également regarder les difficultés contre la diviſibilité de la matiere à l'infini, ou contre la poſſibilité du mouvement, comme autant de démonſtrations que la matiere n'eſt pas diviſible à l'infini, ou qu'il ne peut y avoir de mouvement, & par conſéquent l'on aura des démonſtrations contraires ſur le même objet.

II°. *Il y a une marque ſure*, dit un ſavant auteur, *pour diſtinguer une preuve, d'une difficulté. Tout raiſonnement qui montre*

tre qu' une choſe eſt, eſt une preuve: tout raiſonnement qui fait voir que nous ne comprenons pas pourquoi, ou comment une choſe eſt, ou eſt telle qu' elle eſt, eſt une difficulté. Les preuves regardent l' exiſtence, & la poſſibilité d' une choſe, les difficultés roulent ſur les cauſes formelles, ou matérielles, efficientes, finales &c. Elles prouvent l' imperfection de notre eſprit, ou de nos connoiſſances actuelles, mais elles ne rendent point la propoſition douteuſe.

Ajoutez que ces difficultés ne la rendroient point douteuſe, même ſi l'on ne pouvoit point leur donner des réponſes entierement ſatisfaiſantes, puiſque cela ne vient que ce que l' on n' a pas une idée complete de la choſe démontrée. Caſtill. Obſerv. *ſur le ſyſth. de la nat. c.* 1. *n.* 8 *Clarke de l' Exiſt. de Dieu c.* 2. *Queſt. ſur l' Encyclop. pag.* 2.

(5) S'il y a des gens crédules dans le monde ce ſont certainement les Athées: ils arrivent juſqu' à dévorer les contradictions les plus enormes: Le Lecteur pourra en juger par ce petit échantillon de leur ſymbole: je crois une matiere qui éxiſte par elle même, mais qui au même tems n'eſt point infinie, qui eſt néceſſaire, mais dont les parties ſont différentes les

unes

unes des autres, & les formes ſont contingentes, un mouvement qui lui eſt eſſentiel, mais qui au même tems lui eſt, communiqué, qui à chaque inſtant change de viteſſe, & de direction: je crois une cauſe aveugle, & ſans connoiſſance, qui agit avec deſſein, & que ce deſſein eſt un des plus admirables; je crois qu'une penſée indiviſible eſt une modification d'une ſubſtance diviſible, & étendûe &c

(6) Combien de vérités les plus évidentes n'ont pas la moindre force contre un fou, & quelles extravagances ne ſe perſuade-t-il point, contre les notions primitives mêmes, & le témoignage des ſens? Perſonne cependant ne dira qu'il eſt convaincu. On n'a que trop d'exemples de ſemblables perſuaſions dans tous les excès des paſſions Ainſi rien n'empêche, qu'il ne puiſſe y avoir des hommes ainſi perſuadés qu'il n'y a point de Dieu auſſi long-tems que dure la cauſe de leur phréneſie, & le dérangement de la raiſon; mais cela même étant un effet des efforts les plus opiniatres qu'ils ont fait, pour combattre l'évidence de la vérité, & une ſuite des paſſions, cette perſuaſion eſt tou-

jours volontaire, du moins dans sa cause, & ne les rend point du tout excusables. On ne peut pas dire non plus que cette persuasion soit invincible, ni que ces hommes soient convaincus.

(7) L'auteur du *Dictionnaire Philosophique* nous dit qu'il récuseroit le témoignage de tout Paris, s'il lui disoit que le Maréchal de Saxe est ressuscité, parceque selon lui c'est une chose incroiable: nous sommes bien plus en droit de récuser le témoignage de quelques particuliers, qui nous disent une chose, qui l'est bien plus.

(8) Sen. *L.* 1. *de Ira.* Bayle *Diction. art. des Barreaux. Coutin. des pens. §.* 35.

(9) Bayle *Dict. art. Des Barreaux. Art. Bion.*

(10) Eschyl. *in Pers.* Lucr. *de rerum nat. L.* 3. *Laert. L.* 4. *in Bion.* Tit Liv. *Dec.* 1. *L.* 1. Sveton *in Calig.*

(11) Nieuwentit *Exist. de Dieu, Discours prélim.*

(12) *Lettres Edif. tom.* 21.

(13) Bayle *Diction. art. Bion.*

Nam

Nam veræ voces tum demum pectore ab imo
Ejiciuntur, & eripitur persona, manet res. Lucret. *lib.* 3.

(14) Bayle *Penſ div. §.* 181. Franc. Halma. *vita Spin. in Proefat.* Wolph. *Biblioth. Hebr. par.* 1. Nieuwenit *Exiſt. de Dieu.*

Bruker s'eſt crû en droit de contredire cette narration de la mort de Spinoſa ſur l'autorité de Jean Coler, autre écrivain de la vie de ce Philoſophe, qui ne dit rien des toutes ces précautions; mais 1°. l'argument tiré du ſilence de Coler n'eſt que négatif, & par conſéquent ſans force contre les témoignages poſitifs: 2°. de l'aveu même de Bruker, cette vie de Spinoſa eſt évidemment interpolée par quelque Spinoſiſte, qui pourroit bien en avoir retranché tout ce qui auroit fait peu d'honneur à ſon maître: 3° La narration de Coler ne contredit point celle de Halma, car ce dernier ne dit point que Spinoſa ait pris toutes ces précautions le moment qui précéda immediatement ſa

mort. Quoique ce Philoſophe ſoit mort à l'imprévu, c'eſt-à-dire dans un moment, dans le quel on ne s'y attendoit pas, il ſe ſentoit mourir déjà long tems, & ſa maladie lui annonçoit aſſez une mort prochaine ; ainſi il pouvoit avoir pris d'avance ſes précautions.

Remarquez que ces même précautions, qu'on dit avoir été priſes par Spinoſa, s'accordent parfaitement avec ſes diſpoſitions, qu'il nous a fait connoître lui même dans une de ſes lettres à Blyemberg. *Si la connoiſſance*, dit il, *que j'ai de l'entendement naturel ſe trouve jamais fauſſe, elle ne laiſſe pas de me rendre heureux, pendant que j'en jouis.* Ce n'eſt pas là la diſpoſition d'un homme convaincu par ſyſtême, & en vertu de démonſtrations géométriques ; mais d'un homme qui cherche à écarter tout ce qui pourroit le troubler dans ſa jouiſſance, & qui craint qu'on ne lui ôte une erreur cherie.

(15) Bayle *Dict. Art. Des Barreaux. Contin. des pen §.* 154. Les deux Lettres initielles. *S. E.* par leſquelles il déſigne ce prétendu Héros de l'Athéiſme, exprimi-

priment apparemment Mr. de St. Evremond.

(16) Barthel. Grammont. *Hiſt. Gall.* L. 2.

Le même Bayle avoue dans ſes *Entretiens de Maxime, & de Themiſte* que la ſcène qui ſe paſſa à la mort de Vanini, avoit été bien différente de ce qu'on avoit d'abord débité.

On ſera peut-être étonné de voir que ce malheureux, qui nous eſt donné par Bayle pour un Martyr de l'Athéiſme, n'étoit pas même Athée ſelon Voltaire: mais ces deux Auteurs avoient en cela un but différent. Celui de Bayle étoit de groſſir le nombre des Athées, & de faire l'éloge de leur conſtance, celui de Voltaire étoit de rendre odieux les arrêts portés par les loix contre les impies. Un homme brulé à tort pour une opinion qu'il n'avoit point, lui offroit une belle occaſion de déclamer contre le fanatiſme l'intolérance, la perſécution. On peut voir par là ce qui régle le jugement de nos Philoſophes, & combien l'on peut ſe fier à leurs aſſertions. Volt. *Dict. Philoſoph.*

La vérité eſt que Vanini fut éxécuté, non pas pour ſes ſentimens intérieurs, mais pour ceux qu' il tâchoit d' inſinuer dans ſes livres, & dans ſes diſcours, en dogmatiſant, contre les Loix: ainſi les auteurs des deux Dictionnaires ont également tort.

V. Ricot. *Hiſt. de l' Emp. Ottom. L.* 2.

CHA-

CHAPITRE XIII.

Quel cas on doit faire de l' Autorité de Athées.

Parmi les incrédules de nos jours, combien qui adoptent le *il a dit* des anciens disciples de Pythagore ! Ils ne sont Athees, du moins autant que que l'on peut l'être, ou mécréans, que sur parole : incapables de juger par eux mêmes, ils jugent d'après le sentiment d'autrui, & le nom d'un auteur qui passe, soit à raison, soit à tort, pour avoir un esprit, & un talent supérieur, leur tient lieu de raison : ils ne se donnent pas même la peine d'examiner, si cet auteur étoit véritablement convaincû lui même des sentimens, dont il prétend convaincre les autres.

On penſe qu'il ne ſera pas hors de propos, de tâcher ſur cela de détromper tant de jeunes libertins, en leur montrant le cas qu'on doit faire de l'autorité des ces maîtres, qu'ils révérent.

Il faut être déſintéreſſé, nous dit l'auteur du *ſyſtême de la nature, pour juger ſainement des choſes : il n'appartient qu'à l'homme de bien d'examiner les preuves de l'exiſtence de Dieu.* Les Athées le ſont ils? (1)

Ce ſont des Ames ſouillées, nous dit Bayle, *de toutes ſortes de vices, & capables des plus noires méchancetés, qui comprenant qu'il eſt de leur intérêt qu'il n'y ait point de Dieu, tâchent de ſe le perſuader, ... Ceux qui étouffent, ou qui tâchent d'étouffer dans leur ame, par belle malice, la connoiſſance de Dieu ſont les plus inſignes débauchés, & les plus déterminés pécheurs qui ſoient au monde ..., On n'a jamais vû qu'un homme grave éloigné des volup-*

tés,

tés, & des vanités de la terre, se joit amusé à dogmatiser pour l'impieté. Si ce portrait paroit trop chargé ce n'est pas à nous que l'on doit s'en prendre. (2)

Il est vrai que le même auteur qui nous l'a tracé, pour ne pas oublier la coutûme de se contredire, a eû le soin d'ajouter presque d'abord après les paroles que l'on vient de citer, qu'il y a des Athées *hommes graves & nullement corrompûs qui ne sont parvenus à l'athéisme que par une gradation de conséquences tirées d'un certain principe dont ils ont été malheureusement frappés.* Cela auroit besoin de preuves, mais Bayle n'en donne point, & pour se dispenser d'en donner, il n'en nomme aucun.

On sait aprés cela que pour passer pour homme grave & nullement corrompu, auprès de certaines gens, il n'est pas nécessaire de s'interdire en secret certains plaisirs, pourvu qu'en

public on ſe tienne loin d'une débauche groſſiere, & qu'on garde les bienſéances : mais certains plaiſirs quoique ſecrets ne laiſſent point d'êtres des crimes, & tout homme qui ſe les permettroit ne ſeroit point un homme grave : il ne ſeroit qu'un hypocrite. Paſſons ſur celà.

La volupté, & la débauche ne ſont pas les ſeules paſſions qui rendent l'homme coupable, & qui en pervertiſſent le jugement ; mais l'orgeuil en eſt une autre, peut-être encore pire : or d'Athées exempts d'orgueil on n'en connoit point, ce qui paroit aſſez par le ton, qui régne dans tous leurs écrits. Tous les Philoſophes qui les ont précédés n'ont rien compris de la nature, tous les hommes ont été des ſots, & des imbecilles : tous ceux qui ne ſont pas de leur ſentiment ſont des eſprits bas & ennuyeux, des grimauds, des ignorans. Ce n'eſt qui à eux qu'il étoit réſervé d'éclairer le genre humain,

main, & de le tirer de cet aveuglement, & de cette ignorance universelle, dans la quelle il a croupi pendant tant de siècles.

Passons encore sur l'orgueil; il y a d'autres sources de l'Athèisme, qui ne rendent pas moins suspecte l'autorité de ceux qui l'ont embrassé: le désespoir, la bile, la mauvaise humeur.

Ce n'est qu'après qu'un Poëte qui avoit dérobé un poëme à Diagore, jura en justice qu'il ne lui avoit rien dérobé, & publia ensuite cet ouvrage, qui lui acquit une grande réputation que ce Philosophe se mit à nier l'éxistence de la Divinité. Le moyen de ne pas se rendre à l'autorité d'un homme devenû Athée en vertu d'une si belle raison, ou à celle de tel autre, qui éclate en blasphémes, & qui nie qu'il n'y ait ni Dieu, ni providence, parcequ'il a perdu au jeu son argent, ou parce qu'il souffre de la goutte? (3)

Ces

Ces idées (qu'il n'y a point de Dieu) *naiſſent*, dit l'auteur du *ſyſtême de la nature*, *d'un temperament malheureux*, *d'une humeur facheuſe*, *d'un eſprit chagrin*, *d'un caractére mélancolique*, *aigri par des malheurs*, *& par des infirmités*. Auſſi le même auteur confeſſe qu'un temperament heureux & des ames ſenſibles, trouvent dans la nature entiere des preuves de bienveillance, & de bonté, & l'empreinte d'une intelligence parfaite, d'une ſageſſe infinie, & d'une providence tendrement occupée du bien être de l'homme. Que les Athées ſoient donc moins chagrins, plus ſenſibles, plus reconnoiſſans, & ils ceſſeront bientot de l'être. Mais en attendant quelle autorité, que celle de gens qui ne ſont guidés dans leurs opinions que par la bile, & par le chagrin ? (4)

Cette humeur chagrine, & atrabilaire perce par tout dans leurs ouvrages, où ils ne ceſſent d'exagérer en

vrais

vrais fanatiques les maux de la nature, & ceux qu'a causé la Religion à laquelle ils attribuent tous les forfaits, & tous les crimes qui se sont commis sur la terre, la tyrannie, les séditions, la haine des particuliers, la fureur des peuples, les calamités des nations. Ils ne voient dans la nature que désordre & que malheur, dans les hommes que des bêtes feroces, toujours prêtes à se dévorer les unes les autres, dans les Souverains que des Tyrans, dans les Ministres de la Religion que des monstres, dans Dieu qu'un bourreau. De-là ce style plein de fiel, & d'amertume, ces invectives indécentes, ces déclamations furieuses, ces tableaux horribles de la méchanceté des Prêtres, du déréglement, du luxe, de la corruption des Princes, des injustices de leurs Ministres. des ravages de la guerre, du brigandage des conquérans, & tous ces emportemens furieux contre

la

la legislation, le gouvernement, & en général contre tout le genre humain. (5)

Le simple amour de la vérité ne fait pas fermenter la bile si violemment, & dans une fermentation de bile si violente on n'est guère en état de juger sainement des choses. Aussi cette fermentation est peu éloignée de la folie, si ce n'est pas la folie même. Nous avons déjà vû que Platon, Aristote, & d'autres Philosophes de l'antiquité, ont nommé de telles gens des foux. Bayle dit qu'on ne peut parvenir à l'Athèisme sans un dégré de *force maniaque*, & il le confirme par l'exemple, & par le témoignage de quelques esprits forts de sa connoissance. (6)

Ils avouent eux mêmes leur folie, lorsque pour se soustraire aux punitions des Loix, ils prétendent que la folie n'est pas un crime punissable. Mais il y a folie, & folie: l'une tient

à

à l'eſprit, & à ſa ſource dans le phyſique, & l'autre tient au cœur & a ſa ſource dans le moral ; l'une eſt volontaire, & l'autre ne l'eſt point : ainſi l'on doit traiter l'une, & l'on peut punir l'autre. On pourroit avoir égard à leur plaintes de n'être point traités comme des foux, en les enfermant, s'ils ne cherchoient point à répandre leurs ſentimens, en dogmatiſant contre les Loix. (7)

Après ce portrait des Athées fait par des mains certainement non ſuſpectes, il ne nous reſte qu'à dire un mot de leur eſprit, & de leur capacité, dont l'idée avantageuſe que l'on s'en forme par prévention, ou ſur les louanges que les Athées, & les incrédules ont le ſoin de ſe donner les uns aux autres, en impoſe à ceux qui n'ont jamais lû leurs ouvrages, ou qui ne ſont pas capables d'en ſentir le foible, & d'en relever les abſurdités.

Pour

Pour ce qui eſt de l'eſprit, on ne niera point qu'ils en aient, du moins pluſieurs; mais un excès d'eſprit vaut ſouvent un défaut, s'il n'eſt pas réglé par une bonne Logique, ou ſi l'on en abuſe par paſſion.

Ainſi ne ſert-il ſouvent qu'à donner dans les plus grands travers qui deshonoreroient l'eſprit le plus médiocre. Ces défauts de Logique fourmillent dans leurs livres, comme on peut le voir prèsque à chaque page, de notre ouvrage.

Pour ce qui eſt de la ſcience, & de la capacité nous ne ſerons pas ſi faciles à la leur accorder. Ce n'eſt, dit le Chancelier Bacon, qu'une connoiſſance médiocre & ſuperficielle de la nature qui peut conduire à l'Athéiſme: une Philoſophie véritable conduit à la Religion. (8)

Pendant qu'un vrai Philoſophe d'après une connoiſſance la plus profonde de la nature, voit la néceſſité

de

de remonter dans tous les syſtêmes à une cauſe premiere, & que ſans cela toute explication chancelle, & ne ſatisfait point, un Philoſophe médiocre, un eſprit ſuperficiel ne le voit point: il s'arrête aux premieres découvertes, même les plus communes, ſans pouſſer plus loin ſes recherches, & en croiant avoir tout compris & tout expliqué, il ne donne pour toute explication que des mots. (9)

C'eſt ce qu'un grand Philoſophe nous confirme, en diſant que de tous les tems ceux qui ſe ſont appliqués à la contemplation de l'univers, y ont trouvé des marques de la puiſſance de celui qui le gouverne: que plus l'étude de la Phyſique a fait de progrès, plus les preuves de l'éxiſtence de Dieu ſe ſont multipliées.

Auſſi ne voit-on pas un Mathématicien, un Phyſicien, un Métaphyſicien célébre parmi les Athées, & tous les plus grands Philoſophes, un

Copernic, un Képler, un Deſcartes, un Gaſſendi, un Newton, un Malebranche, un Leibnitz un Euler, &c. ont été les plus humbles adorateurs de la Divinité. (10)

Afin de ſe convaincre du peu de Philoſophie & du peu de capacité des Athées, on n'a qu'à porter un regard rapide ſur leurs ſyſtêmes divers & ſur cet amas d'opinions les plus abſurdes, qui ſe trouvent dans leurs livres, à la honte de la Philoſophie, & de la raiſon.

Le ſyſtême d'Epicure a été toujours regardé par les anciens comme le comble de l'extravagance, & de la folie. Il eſt ſi abſurde, dit Clarke, & ſi extravagant que les Athées modernes l'ont abandonné. Auſſi l'auteur du *ſyſtême de la nature*, & cet Académicien de Berlin, qui ont tâché de le tirer de ſon obſcurité, n'ont fait qu'y ajouter de nouvelles extravagances, & de nouvelles abſurdités. (11)

Ce-

Celui de Spinoſa eſt, dit Bayle, *un entaſſement de toutes les extravagances qui ſe puiſſent dire, & la plus monſtrueuſe hypothèſe qui ſe puiſſe imaginer, la plus abſurde, la plus diamétralement oppoſée aux notions les plus évidentes de notre eſprit.* (12)

Si ce ſyſthême a été accrédité, c'eſt à cauſe, dit Hooke, de ſon obſcurité, & de la ſotte admiration que les ignorans ont pour tout ce qui a un air de myſtere, & de ſingularité. Des gens corrompus ou des eſprits frivoles, & légers entendent dire que l'Athèiſme eſt géométriquement démontré dans les livres de Spinoſa, & ils le croient ſur parole, ſans ſe donner ſeulement la peine de les lire, ou d'être en état de les comprendre. Auſſi pour mieux en impoſer aux lecteurs, l'on affecte dans ces livres le langage, & la méthode des Géométres, quoi qu'on ſoit bien loin d'en avoir l'exactitude, & la préciſion. (13)

Ce que l'auteur du *ſyſtême de la nature* a avancé ſur la production des hommes, peut ſervir d'échantillon de toutes les autres ſottiſes, & extravagances avancées par cette ſorte d'auteurs. *En humectant*, dit-il, *de la farine avec de l'eau, on trouve au bout de quelques tems, à l'aide du microscope, des êtres organiſés, qui jouiſſent d'une vie, dont on croioit l'eau, & la farine incapables. Pour un homme, qui réfléchit, la production d'un homme, indépendamment des voyes ordinaires, ſeroit-elle donc plus merveilleuſe, que celle d'un inſecte avec de l'eau, & de la farine?* (14)

Perſonne n'a écouté Diodore de Sicile quand il racontoit qu'il étoit né du limon de l'Egypte des rats, des grenouilles, & peut-être des hommes, & l'on s'eſt moqué d'Ariſtote, & de ſes diſciples, quand ils ſoutenoient que les plantes, & les animaux naiſſoient de la pourriture. Renouveller de pareil-

reilles ſottiſes après les nouvelles découvertes qu'on a fait en phyſique c'eſt vouloir ſe faire ſifler dans le ſiècle, où nous ſommes.

Cette opinion ne fait pas trop d'honneur à la Phyſique de l'auteur; mais auſſi la preuve, qu'il en donne, n'en fait pas beaucoup à ſon raiſonnement. On a vû, dit-il, à l'aide du microſcope dans la farine & dans l'eau des inſectes qu'on n'y voioit pas auparavant: donc ils n'avoient point de germes, & ils ont été produits par le ſeul mélange de la farine, & de l'eau. Cet auteur a vû auſſi ſans doute á l'aide de ſon microſcope, que les germes n'y éxiſtoient point. (15)

Pour ce qui eſt des faux raiſonnemens, des inconſéquences, des bévûes, même les plus groſſieres, & des pauvretés en tout genre, qui ſe trouvent dans les livres de certains auteurs, que l'on a la foibleſſe de regarder comme des eſprits ſupérieurs, & de grands

Philoſophes, & qui ont eux mêmes l'impudence de ſe donner pour les ſeuls qui penſent, & qui ont ſû pénétrer bien avant dans les ſecrets la nature, ſi on vouloit ſeulement ſe donner la peine de les raſſembler, on en auroit bien tôt fait un grand volume; & ſi l'on vouloit y ajouter les contradictions, dans les quelles il tombent à chaque pas, on auroit bientot fait un autre volume auſſi grand que le premier.

NO-

NOTES.

(1) Syſth. *de la nat. par.* 2. *pag.* 363 364. 365. 368. De l'eſprit. *tom.* 1. *Diſc.* 2. *c.* 10. *Eſſai ſur les préjugés. c.* 3.

(2) Bayle *Penſ. div.* §. 177. *Diction. art. des Barreaux.*

(3) On ne ſauroit s'empêcher de rapporter ici une remarque très ſubtile, mais en même tems très ſolide de Bay, le au ſujet de Diagore. *Il faut avouer*, dit-il, *que jamais auteur n'a été plus amoureux de ces ouvrages ... Quoi, parce que Diagore a perdû la gloire qu'il attendoit d'un de ſes livres, il faut que l'univers en ſouffres, il faut que la nature ſoit privée de ſon directeur ... Quelle compenſation eſt-ce que cela? Qu'on ne me diſe pas que ma réflexion eſt forcée: je conviens qu'il y a du faux dans ce tour là, & quelque choſe d'outré, mais je maintiens que Diagore n'eût jamais raiſonné comme il fit, s'il n'eût eû une éſtime très particuliere, & une affection très intime pour le bien qu'il avoit perdu. Je ne ſais ſi jamais la proſpérité d'un malhonête homme a fait douter de la Providence à ceux, qui ſe reſſentoient de*

cette prospérité, ou qui du moins n'en recevoient aucun mal. Rien de plus décisif pour montrer que dans ceux qui nient l'éxistence de Dieu, ou la providence, le cœur, & la passion ont plus de part, que la conviction. Les raisons qui les portent à nier l'une ou l'autre demeurent toujours les mêmes, & cependant elles n'ont point de force sur leur esprit, que lorsque le cœur est de la partie. Bayle *Dict. art. Diagore.*

(4) *Syst. de la nat. 2. pag. 213. 218. 339.* Shatsbury *Lettre sur l'enthousiasme*

(5) On n'a qui à lire sur cela les livres du *système de la nature, de l'Essay sur les Préjugés, de la Contagion sacrée, la Lettre sur l'Enthousiasme. &c.* Aussi ces déclamations furieuses, & ces emportemens séditieux, sur tout contre les Princes, & le gouvernement on été, rassemblés daus un petit livre, qui mérite d'être lu, & qui a pour titre. *Les incrédules convaincûs de léze majesté Divine, & humaine, au premier chef.*

Ces déclamations, & ces emportemens sont une autre preuve de ce que l'on a avancé dans le Chapitre précédent, c'est-à-dire que ces Athées ne sont

rien

rien moins que convaincus. La haine qu'ils ont juré à la Religion, & qui éclate dans leurs reproches, dit un ſavant auteur, le prouve démonſtrativement. L'effet de la conviction ſont le calme de l'ame, & le phlégme de la raiſon. Dès que la paſſion ſe montre, c'eſt le cœur qui parle, & ſon langage eſt toujours ſuſpect. Berg. *Exam. du Materialis.*

Si ces écrivains prétendoient que leurs emportemens ne ſont que l'effet d'un zéle animé par la Religion, on n'auroit qu'á leur oppoſer ce qu'en dit un auteur, qui ne leur doit être nullement ſuſpect, c'eſt-á-dire l'auteur de *l'Eſſai ſur les Préjugés. Souvent*, nous dit il, *ſous le manteau de Cynique, ou de Stoicien, ſous l'apparence du déſintéreſſement, nous ne trouverons que des ames bilieuſes, rongées par l'envie .... ſi nous remontons à la ſource de la prétendue Philoſophie de ces mauvais raiſonneurs, nous ne les trouverons point animés d'un amour ſincère pour la vérité. Ce n'eſt pas des maux ſans nombre, que la ſuperſtition a fait à l'eſpèce humaine que nous les trouverons touchés: nous verrons qu'ils ſe trouvent gênés des entraves que la Religion mettoit à leurs déréglemens: c'eſt la vertu qu'ils haiſſent encore plus que l'er-*

reur. La ſuperſtition leur déplait, non par ſa fauſſeté, ni par ſes conſéquences facheuſes, mais pour l'obſtacle qu'elle oppoſe à leurs paſſions, & pour les menaces dont elle ſe ſert pour les effrayer. Qu'il eſt beau de voir les incrédules ſe peindre eux mêmes, & ſe démaſquer les uns les autres! *Eſſ. ſur les Préjug. c.* 8.

Ce que Platon & Ariſtote ont dit des Athées de leur tems, Richard Bentley nous l'apprend des modernes.

(7) *Syſth. de la nat. par.* 2. *pag.* 327.

(8) Bac. *de augm. ſcient. L.* 1.

(9) Tels ſont les mots, *nature, forces, proprietés, énergie, loix, chaine d'effets. &c.* qui dans le ſyſthême des matérialiſtes ne ſignifient abſolument rien *Nature* par éxemple dans leur ſyſthême n'eſt rien autre choſe que tout ce qui éxiſte. Donc dès qu'ils nous donnent la nature pour raiſon de ce que ce qui éxiſte eſt tel qu'il eſt, ils ne nous diſent rien autre choſe, ſi ce n'eſt que ce qui éxiſte eſt tel qu'il eſt, parce qu'il l'eſt, ce qui eſt ne rien dire.

Auſſi ces mots *de nature, de forces, d'énergie* ſont dans leur bouche quelque choſe d'encor pire que ces formes &

ces

ces qualités occultes des Péripatéticiens dont on s'eſt tant moqué. Ces Philoſophes en diſant par éxemple, que le feu eſt chaud parce qu'il a la forme de la chaleur, ne donnoient à la vérité qu'une raiſon obſcure qui ne nous apprenoit rien; mais en ſuppoſant, comme ils faiſoient que toutes ces formes étoient créées par Dieu, ils donnoient du moins une raiſon, & ils ne diſoient point une abſurdité.

Ils en eſt de même de ces *Loix immuables*, ſelon les quelles tout s'opère dans l'univers. Les donner pour raiſon des phénomènes divers c'eſt dans leur ſyſthême, n'en donner aucune. Des loix ce ſont des régles qui tendent au maintien d'un ordre: or un ordre ſans intelligence, des régles ſans ſageſſe, des Loix ſans maître ſont une chimere.

Une *chaîne d'effets*, ſans ſuppoſer de cauſe premiere, c'eſt encore une autre chimere; car s'il n'y a point de cauſe premiere, ou un de ces effets, qui compoſent la chaîne eſt la cauſe de ſoi même, ce qui eſt une abſurdité, ou dans toute la chaîne il n'y a que des effets, & alors où tiendra la chaîne?

Ce n'eſt pas de même dans le ſyſtême de ceux qui admettent l'éxiſtence de Dieu. Ces forces, ces proprietés, ces loix découlent de la volonté d'un être ſage, & intelligent, créateur, & maître de l'univers, la nature n'eſt que l'aſſemblage de toutes ces proprietés, & de toutes ces forces, qu'il lui a plû de donner aux êtres qu'il a créé: lorsque dans la ſuppoſition de l'éxiſtence de Dieu l'on a recours à ces proprietés, à ces loix dans la connoiſſance des quelles conſiſte la vraie Philoſophie, afin de rendre raiſon des phénoménes, on en donne une raiſon très ſolide, & l'on ne dit pas uniquement des mots vuides de ſens.

(10) Maupert. *Oeuvres tom.* I.

(11) Clark. *Exiſt. de Dieu tom.* I. *c.* 4.

Ce ſyſtême ſe réduit à ſuppoſer des atomes, ou des corpuſcules éternels, & à leur attribuer un mouvement eſſentiel ſans le prouver, à en admettre un nombre actuellement infini, ce qui eſt abſurde, à leur attribuer une groſſeur, & une figure détérminée ſans pouvoir en dire le pourquoi, une déclinaiſon, ou un changement de la ligne de direction

de

de leur mouvement, ſans en aſſigner la cauſe, une tendence à un centre avant qu'il y en ait un, à faire reſulter de leur acrochement tumultuaire, & de leur union faite par le hazard un tout, dans le quel on voit manifeſtement un deſſein, & un ordre le plus admirable, à faire naître la faculté de penſer d'un arrangement de parties, qui en ſont tout-à-fait dépourvues, à attribuer la penſée, c'eſt-à-dire un mode indiviſible, à une ſubſtance étendûe & diviſible &c.

Les contradictions, les extravagances, les abſurdités de l'auteur du *ſyſthême de la nature* qui a tâché de nos jours de renouveller ce ſyſthême d'Epicure, ont été miſes dans leur plus grand jour par Bergier, dans ſon *Examen du matérialiſme*, & par Caſtillon, dans ſes *Obſervations ſur le livre intitulé ſyſthême &c.* On peut voir auſſi ſur ce livre le jugement, qu'en a porté le clergé de France, dans ſon Inſtruction paſtorale de 1770. & l'éloquent diſcours, prononcé en parlement par Mr. de Seguier.

L'auteur des *Queſtions ſur l'Encyclopédie* s'eſt mis auſſi ſur les rangs pour le réfuter, mais il y a quelque choſe de bizarre dans ſa réfutation. Après avoir

dit

dit qu'il ſe trouve dans ce livre des *propoſitions affreuſes*, & s'être écrié *quel cahos, quelle confuſion, quelle témérité!* il ajoute que cependant on doit reſpecter *la vertu & le génie de ſon auteur.* On peut donc avoir de la vertu & débiter une morale affreuſe, avoir du génie & dire des ſottiſes. Voltaire, en diſant celà, cherchoit peut-être à mettre à couvert, ſur ces deux articles, ſa propre réputation Volt. *Dieu, Queſt. ſur l'Encyclop. par.* 4.

Si un autre Ecrivain célébre de nos jours, qui bien loin de nier l'éxiſtence de Dieu, a tâché au contraire d'en fournir une nouvelle preuve tirée d'une certaine loix de réfraction, qu'il établit ſous le nom de *principe de la moindre quantité*, a avancé que le ſyſtême d'Epicure n'eſt pas dépourvu de toute probabilité, c'eſt là un effet d'une prévention d'auteur pour ſes découvertes.

Cet Ecrivain regardoit ſa preuve comme la meilleure, & voulant l'accréditer aux dépens des preuves apportées par les autres Philoſophes, ſe trouva engagé à avancer que celle, qu'on avoit toujours tiré de la beauté, & de l'ordre de l'univers n'étoit pas tout-à-

fait

fait évidente, & par conſéquent à accorder quelque probabilité au ſyſtême d'Epicure, aux dépens du bon ſens, & de la raiſon. Auſſi ſon principe de la *moindre quantité* eſt rejetté par d'autres grands Philoſophes, & a été abandonné par lui même dans ſa *Vénus Phyſique*. Maupert. *Eſſ. de Coſmol. avant propos.*

(12) Bayle *Dict. Art. Spinoſa.*

(13) Hooke *Rel. natural tom.* 1.

On ſuppoſe dans ce ſyſtême, qu'il n'y a qu'une ſubſtance dans la nature, & que cette ſubſtance unique, néceſſaire, immuable eſt douée d'une infinité d'attributs, & entre autres de l'étendue, & de la penſée, enſuite de quoi tous les corps qui ſe trouvent dans l'univers ne ſont que des modifications de cette ſubſtance entant qu'étendue, & les ames des hommes ne ſont que des modifications de cette ſubſtance, entant que penſée, de ſorte que Dieu, ſous le quel nom on n'entend que cette même ſubſtance unique, eſt bien la cauſe de toutes les choſes qui exiſtent, mais ne différe point d'elles: ainſi il n'y a qu'un être, & qu'une nature, & cette nature produit en elle même, & par une action immanente tout ce qu'on appelle créa-

tu-

ture, il eſt tout enſemble agent, & patient, cauſe éfficiente, & ſujet, il ne produit rien, qui ne ſoit ſa propre modification. Auſſi cet être produit en lui même, par une néceſſité aveugle, toutes les modifications poſſibles, de ſorte que les modifications qu'il ne produit point, doivent être regardées comme impoſſibles, & par conſéquent il répugneroit que quelque choſe fût diverſement de ce qu'elle eſt.

Or que peut-il y avoir de plus contradictoire, & de plus abſurde qu'attribuer à la même ſubſtance l'étendue, & la penſée, c'eſt-à-dire deux attributs incompatibles dans le même ſujet, d'attribuer l'étendue, qui eſt compoſée de parties, & diviſible, à une ſubſtance unique, de lui attribue rentant qu'étendue toute ſorte de figure, la quarrée, la ronde, la triangulaire, c eſt-à-dire des modifications, qui s'excluent mutuellement les unes les autres, & de lui attribuer, entant que penſée, toutes les contradictions qui ſe trouvent dans les têtes, & dans les cœurs de tous les hommes, dont les uns affirment au même tems ce que d'autres nient, aiment ce que d'autres haiſſent &c, d'attribuer à une ſubſtance

im-

immuable une ſucceſſion continuelle de modifications, c'eſt-à-dire de changemens dans ſa façon d'être, de n'admettre rien de poſſible que ce qui arrive, de ſorte que c'eût été une contradiction, ſi par exemple il y eût eû un nombre plus ou moins grand de planètes, ou que Spinoſa, au lieu de mourir à la Haie fût mort à Leyde?

Toutes ces extravagances, & ces abſurdités ſont d'autant plus monſtrueuſes, que dans le ſyſthéme de Spinoſa cette ſubſtance eſt Dieu. *S'il y a eû des Philoſophes aſſez impies*, nous dit Bayle, *pour nier qu'il y eût un Dieu, ils n'ont point pouſſé leur extravagance jusqu'à dire, que s'il éxiſtoit, il ne ſeroit point une nature infiniment parfaite*: or quel Dieu, qu'un être, qui n'a d'autres connoiſſances que les connoiſſances particulieres des hommes, qui ſont très bornées, & n'en a aucune qui embraſſe tout, un être diviſible comme l'étendue, & par conſéquent déchiré à chaque inſtant par les ſéparations continuelles qui ſe font dans les corps, un être qui eſt ſujet à une néceſſité aveugle, & par conſéquent privé de toute ſageſſe & de providence; un être qui eſt le ſujet de toutes les

contradictions, les folies, les miséres, les faletés, les passions, les iniquités de tous les hommes? Tout ce qu'on dit des hommes doit dans ce systhême s'entendre de Dieu. Ainsi il sera vrai de dire que Dieu affirme & nie la même chose, qu'il se demande des graces, & qu'il se les refuse, qu'il s'afflige, qu'il souffre, qu'il se désespere, qu'il se pend, que modifié en Juif il s'est donné un coup de couteau à lui même modifié en Spinosa. Aussi il ne faut point être la dupe de ce Philosophe captieux, qui retenoit le nom de Dieu, pour s'accomoder au langage commun, & pour mieux cacher son Athèisme, pendant qu'il en ruinoit l'essence, & la nature de fond en comble.

On peut voir les replis, & les équivoques dont se servoit ce Philosophe, pour ne pas manifester pleinement son impiété dans Kortholt *de tribus Impostoribus*. *Ce n'est pas*, dit Bayle, *la moins curieuse partie de l'histoire, & du caractère de ce Philosophe* Juif de naissance, & puis déserteur du Judaïsme, & enfin Athée. Ces trois imposteurs sont Edouard de Cherburg Thomas Hobbes, Benoit Spinosa. On fait cette remarque à fin qu'on ne confonde point ce livre avec un autre du même titre, dont tout

le monde parle, & que perſonne n'a vû.

D'après cet expoſé du ſyſthême de Spinoſa, tiré la plus part de Bayle, l'on croit que perſonne ne ſera tentée de croire que l'Athéiſme y ſoit démontré géométriquement. Auſſi ſa demonſtration prétendue qu'il ne peut y avoir qu'une ſeule ſubſtance qui eſt la baſe de tout le ſyſthême, quoique ſous l'étalage impoſant de définitions, d'axiomes, de théorèmes, de corollaires, n'eſt qu'un tiſſû de ſophiſmes fondé ſur une définition obſcure & équivoque, & qu'une pétition de principe indigne d'un Philoſophe.

D'abord ce prétendu Géomètre poſe pour définition de la ſubſtance *ce qui éxiſte en ſoi même*, ce qui peut avoir deux ſens, c'eſt-à-dire ce qui éxiſte *de ſoi même*, & ce qui éxiſte *par ſoi même*. Exiſter *de ſoi même*, eſt n'avoir beſoin d'autre cauſe de ſon éxiſtence que ſoi même, & éxiſter *par ſoi même* eſt n'avoir beſoin de ſujet dans lequel éxiſter, comme le mouvement, la figure &c. qui ne ſauroient éxiſter ſans éxiſter dans un ſujet. Ainſi Dieu éxiſte *de ſoi même*, & par *ſoi même*, toute ſubſtance créée, un arbre,

par exemple, un cheval, éxiſte par *ſoi même*, mais non pas *de ſoi même*, & tout ce qu'on appelle *mode* ou accident n'éxiſte ni *de ſoi même*, ni par *ſoi même*, car outre le beſoin d'une cauſe pour éxiſter, ce qui lui eſt commun avec les ſubſtances créées, il a de plus beſoin d'un ſujet, dans le quel éxiſter. Or ſi *ce qui éxiſte en ſoi même* de Spinoſa ne ſignifie que ce qui éxiſte par *ſoi même*, ſa définition de la ſubſtance lui eſt inutile, & ne prouve rien; s'il ſignifie ce qui éxiſte de *ſoi même* ſa définition eſt fauſſe, & tout le ſyſtême tombe en ruine.

C'eſt encore une autre équivoque ce qu'il ajoute à ſa définition de la ſubſtance: la ſubſtance eſt *ce qui peut ſe concevoir par lui même*. Si par ce qui peut ſe concevoir *par lui même* il entend ce qui peut ſe concevoir ſans être rapporté à un ſujet qui le ſoutienne, & dans le quel il éxiſte, il dit vrai; mais cela ne prouve rien en ſa faveur: s'il entend ce qui peut ſe concevoir ſans être rapporté à une cauſe, il dit faux, car on peut très bien connoitre un effet ſans connoitre la cauſe, ſi ce n'eſt lors qu'on le conſidére comme effet, ce qui n'eſt pas néceſſaire, ni n'arrive pas toujours.

Auſ-

Auſſi comment Spinoſa prouve-t-il qu'il n'y a dans la nature qu'une ſeule ſubſtance? Parce que, dit-il, l'exiſtence appartient à la *nature de la ſubſtance*. C'eſt ſa ſeptieme propoſition. La preuve de cette ſeptieme propoſition eſt la propoſition 6. *une ſubſtance ne peut pas être produite par une autre*, & la preuve de cette 6. propoſition eſt l'axiome 4. *ſi une ſubſtance pouvoit être produite par une autre, ſa connoiſſance dépendroit de ſa cauſe*, ce qui eſt, dit-il, contre la définition 3. *ſubſtance eſt ce qui éxiſte en ſoi, & peut ſe concevoir par ſoi même*: ainſi toute la preuve ſe réduit à cette ſeule définition équivoque, arbitraire, fauſſe, qu'il à poſé d'avance ſans la prouver, c'eſt-à-dire à ce qui eſt en queſtion.

Il en eſt de même de l'autre preuve de cette même propoſition 6. tirée de la propoſition 2. *il ne peut y avoir deux ſubſtances de même attribut.* Paſſons ſur l'équivoque de ce môt-*même*, qui peut être entendû pour même *numero*, & pour même *ſpecie*, qui ſont deux choſes bien différentes, d'où il en ſuit que la preuve fondée ſur cette propoſition évidemment fauſſe *eſt un ſi petit ſophiſme*,

comme dit Bayle, *qu'il n'y a point d'écolier qui s'y laiſſa prendre, après avoir étudié ce qu'on appelle parva Logicalia, ou les cinq voix de Porphyre* : paſſons, dis-je, ſur cette équivoque, & ne conſidérons que la preuve, que cet Athée Géomètre nous donne de cette 2. propoſition.

Cette preuve n'eſt rien autre choſe, que cette même définition 3. *ſubſtance eſt ce qui éxiſte en ſoi, & peut ſe concevoir par ſoi même* dont on vient de parler. Si c'eſt là démontrer un ſyſthême géométriquement, on le laiſſe juger au Lecteur. Il faut bien porter l'impoſture juſqu'à l'impudence pour oſer conclure de ſemblables démonſtrations par un Q. E. D.

S'il n'étoit pas toujours bon de combattre l'erreur par toutes les voyes poſſibles, on pourroit dire qu'il ne valoit pas la peine d'employer de ſi longues diſſertations, ni de faire tant de volumes pour combattre ce ſyſthême du Philoſophe Juif. Ces ſeules réfléxions ſuffiſent pour le battre en ruine. Demander aux Spinoſiſtes des définitions exactes, & des preuves de chaque propoſition c'eſt, comme dit l'auteur des *Erreurs de Voltaire*, couper en un moment

le

le noeud Gordien. On peut voir dans Bayle, *Dict. Art. Spinoſa*, & dans Jean Albert Fabrice, *de verit. Chriſt. Relig.* c. 13. le catalogue des auteurs qui l'ont réfuté.

Non ſeulement ce ſyſtême eſt contraire à toutes les notions les plus évidentes & à toutes les régles du raiſonnement; mais il eſt tout-à-fait inſoutenable même du côté de la Phyſique, comme il eſt avoué par Toland, qui a taché pour cela de l'étayer, en ajoutant à l'étendue & à la penſée un troiſieme attribut de la ſubſtance, qui eſt le mouvement, qui eſt, dit-il actuel, & eſſentiel tout enſemble, en confondant par là la mobilité avec le mouvement, la faculté avec l'acte.

Auſſi comment Toland prouve-t-il que le mouvement eſt eſſentiel à la ſubſtance? On ne peut concevoir l'étendue, nous dit il, ſans la concevoir *diviſible*: autre bévûe qui ne fait pas plus d'honneur au Philoſophe. C'eſt la diviſion actuelle qui ne peut venir que du mouvement, & non pas la diviſibilité, qui ne vient que de l'étendue: ainſi pour concevoir une ſubſtance diviſible, il ſuffit de la concevoir étendue, & il n'eſt

pas néceſſaire de la concevoir en mouvement. L'auteur du *Dictionnaire Philoſophique* a avancé la même ſottiſe. Tol. *ep.* 4. 5. *ad Seren.* Volt. *Dict. Philos. art. matiere.*

(14) *Syſth de la nat. par.* 1. *pag.* 23.

(15) L'auteur des *Penſées Philoſophiques* avoue que la ſeule découverte des germes a diſſipé une des plus puiſſantes objections de l'Athèiſme, & par conſéquent qu'il eſt reſervé à la connoiſſance de la nature de faire des Déiſtes ; mais à preſent que l'auteur du *ſyſthême de la nature* en a porté la connoiſſance encore plus loin & qu'il a vû des êtres animés naitre ſans germes dans de l'eau & de la farine, cette connoiſſance ne fait plus que des Athées. *Penſ. Phil.* N°. 19.

Qu'il n'en déplaiſe à l'autenr de ce ſyſthême, ſi nous lui aſſocions dans ſes connoiſſances phyſiques ce fou de Vanini, qui avoit dit avant lui que le premier homme a été produit de la pourriture des ſinges, des grenouilles, & des cochons: il n'y a pas grande diſtance de ce mélange à celui de l'eau & de la farine. Van. *Dial.* 37.

Il

Il faut cependant rendre juſtice à cet auteur: il reconnoit ailleurs (pag. 17) *que le germe humain ne peut être conçû & développé que dans le ſein d'une femme.* S'il ne peut ſe ſauver d'une ſottiſe, ſans tomber dans une contradiction, ce n'eſt pas à nous qu'il doit s'en prendre.

CHAPITRE XIV.

Sources du consentement général de tous les hommes à croire l'éxistence de la Divinité, assignées par les Incrédules, & premierement de la crainte, & de l'ignorance.

On a déjà vû dans le Chapitre premier qu'on ne sauroit trouver la cause suffisante de ce consentement général qu'on vient de prouver, que dans la nature. Aussi les raisons qu'en donnent les incrédules sont si diverses, si peu liées entre elles, souvent même si contradictoires, que cela seul en découvre l'insuffisance : mais on va en parler en détail, pour ne laisser rien à desirer au Lecteur.

C'est, dit on, de la crainte, & de l'expérience de leurs maux, que les hom-

hommes ont appris à ſonger à la Divinité. D'accord pour un moment. Puiſque la crainte eſt un ſentiment naturel, & l'homme eſt naturellement ſujet à des malheurs, il ſera toujours vrai de dire que la croyance de la Divinité a ſa ſource dans la nature. Ainſi l'auteur du *ſyſtême de la nature* a bien rencontré, en diſant que *des êtres craintifs, & malheureux ſe feront toujours des Dieux*: mais examinons la choſe en elle même. (1)

Pour attribuer la croyance de la Divinité à la crainte & à l'expérience des maux il faudroit ſuppoſer 1° que les hommes n'ont jamais éprouvé que du mal. Sans entrer ici dans la queſtion, ſi la ſomme des maux ſurpaſſe celle des biens, perſonne n'oſeroit ſoutenir que les hommes ne goutent jamais aucun bien dans la vie. Donc ſi l'expérience des maux a excité en eux la crainte, & l'abbatement, l'expérience du bien a dû y exciter la reconnoiſ-

noiſſance & l'admiration, & l'un de ces deux ſentimens a pû les porter, auſſi bien que l'autre à ſonger à la Divinité. Les *phénomènes de la nature* dit le même auteur, *font naître néneſſairement dans les hommes des ſentimens divers: les uns excitent leur amour, leur admiration, leur reconnoiſſance, les autres excitent en eux le trouble, l'averſion, le déſeſpoir.* Ce n'eſt certainement pas la crainte, l'averſion, le trouble, le déſeſpoir qui les a porté à adorer les productions de la terre, le ſoleil, les aſtres. &c. (2)

De ce mélange de biens, & de maux il s'en ſuivroit tout au plus que les hommes auroient été portés à imaginer l'hypothèſe des deux principes, en quoi ils auroient certainement déraiſonné; mais ils n'auroient pas déraiſonné juſqu'au point d'admettre un principe du mal, & de n'en point admettre pour le bien.

Il y a plus ; l'expérience du bien a dû certainement précéder l'expérience des maux, car on ne connoit le mal que par rapport au bien, comme on ne connoit le vice que par rapport à la vertu. L'expérience du bien a donc dû les faire ſonger à la Divinité, avant d'y être portés par l'expérience des maux, & par la crainte. Avant que de voir ces vaſtes continens engloutis par les eaux, ces tremblemens de terre qui ont bouleverſé une partie du globe, ces feux ſouterrains qui ſe ſont ouvert en différens lieux des ſoupiraux effrayans, dont nous parlent nos philoſophes, les hommes ont dû voir la terre, & les élémens dans leur état paiſible, & naturel. (5)

Il faudroit ſuppoſer 2°. que l'idée que les hommes ſe ſont d'abord formé de la Divinité a été celle d'un être cruel, & qu'ils n'ont d'abord adoré que des êtres nuiſibles & malfaiſans. Or l'idée de la Divinité que

les

les hommes ont eû dans tous les tems a été celle d'un être naturellement bon, du quel ils reconnoiſſoient leur bien être, & auquel ils avoient recours dans leurs beſoins. S'ils ont adoré des êtres nuiſibles, ils en ont adoré auſſi des utiles, comme les productions de la terre, & les aſtres, & cela avant les autres, pour la raiſon que l'on vient d'apporter. Ce n'étoit certainement pas la crainte, & le déſeſpoir, qui préſidoit aux fêtes de Cérès, & de Bacchus, où tout n'étoit que danſes, & que chants, & ne reſpiroit que la joie & le plaiſir.

Les ſacrifices de ſang humain n'ont pas été communs parmi tous les peuples, & en général tous les ſacrifices n'étoient point des ſacrifices d'expiation, c'eſt-à-dire des ſacrifices déſtinés à apaiſer la colère divine: il y en avoit d'autres qui n'étoient que de ſimples hommages, & des marques de reconnoiſſance. Auſſi ceux là même que

que

que l'on faiſoit pour apaiſer la colère de la Divinité ne prouvent rien autre choſe, ſi ce n'eſt qu'on la croioit irritée: mais on ne la regardoit pas moins comme bonne, puisque l'on croioit qu'elle ſe laiſſoit fléchir par des voeux, & par des ſacrifices.

On a déjà vû dans le Chapitre précédent que l'auteur du *ſyſtême de la nature* forcé de rendre hommage à la vérité, avoue que ce ſont des hommes *d'un tempérament malheureux & d'un eſprit chagrin*, qui ſe forment des idées ſi noires de la Divinité. Il auroit mieux dit, que ce ſont les méchans: il n'y a qu'eux qui en craignent la colère, les vertueux ne craignent que de la mériter.

Celui qui diroit, que c'eſt plus tôt l'Athéiſme, qui a ſa ſource dans la crainte, dont le méchant s'efforce de ſe délivrer, en ſe perſuadant qu'il n'y a point de Dieu, rencontreroit bien plus juſte. Le même auteur en

con-

convient, & par conſéquent il fait naitre de la même cauſe deux effets contraires: la crainte eſt tout à la fois la cauſe de la croyance de la Divinité & la cauſe de l'Athèiſme. (4)

Il faudroit ſuppoſer 3° que tout le genre humain ait été ſaiſi tout d'un coup d'une folie univerſelle, puiſqu' une terreur qui porte à imaginer des êtres qui n' éxiſtent point, en eſt une: elle approche même du délire. Cette folie uninerſelle de tout le genre humain eſt quelque choſe de bien plus incroyable que ce que Lucien nous raconte d'une ville entiere, dont les citoyens furent ſi frappés à la repréſentation d'une piéce de Théatre qu'ils devinrent tous acteurs, & ne ceſſoient de répéter dans les rues les noms d' Andromede, de Perſée, de Méduſe.

Auſſi l'on revient toujours d'une opinion fauſſe cauſée par une terreur panique, après que la crainte eſt finie, ou qu'on en découvre l'inſuffiſance

des

des motifs. Les hommes depuis tant de siècles ne sont par encore revenus de la persuasion de l'éxistence de la Divinité: les Athées, soit anciens, soit modernes ont eû beau leur crier avec Lucrece, *nous vous délivrerons de vos craintes importunes*, ils ne les ont point écoutés, & ils ont continué à croire: mais c'est assez parlé de la crainte; passons à l'ignorance.

C'est l'ignorance de l'énergie, & des forces de la nature, disent ils, qui a porté les hommes stupides, & ignorans, à imaginer un être inconnû, au quel ils ont attribué tous les phénomènes dont ils ignoroient la cause. Fort bien: donc plus les hommes sont ignorans, plus ils seront portés à se former une Divinité Que nos Philosophes accordent cela avec ce qu'ils nous disent de ces peuples sauvages, habitans d'un autre hémisphère, qui n'en avoient pas la moindre connoissance. Si c'est l'ignorance qui a por-

té les hommes à se forger une Divinité, ces peuples auroient dû être les premiers à se l'imaginer. Mais c'est perdre le tems, que de s'arrêter à toutes les inconséquences & à toutes les contradictions de ces auteurs, qui trouvent dans l'ignorance tantôt la raison de l'Athéisme, tantôt celle de la croyance de la Divinité.

On leur demandera après, si ceux qui excluent la Divinité connoissent mieux la nature, & donnent des raisons plus satisfaisantes des phénomènes, que ceux qui en admettent l'éxistence. Si l'ignorance a été la cause de la croyance de la Divinité, l'Athéisme doit être l'effet d'une connoissance plus grande de la nature. Or il ne paroit point que les Matérialistes, ou les Athées, la connoissent mieux que les autres.

Malheureusement pour leur prétention, les Descartes, les Newthon, &c. qui ont pénétré si avant dans les se-

secrets de la nature, & en ont développé tous les ressorts, & pour ainsi dire, dicté les Loix, ont été des hommes les plus convaincûs de l'éxistence de Dieu, pendant que parmi tous les Matérialistes il n'y en pas un, qui ait proposé un systhême raisonnable, ou qui ait fait une seule découverte utile. Il leur sied bien d'accuser ces grands Philosophes d'ignorance.

Il y a plus; les Athées avouent eux mêmes qu'on ne peut se flatter de jamais connoitre parfaitement les forces de la nature, les proprietés des êtres qu'elle renferme, les effets qui peuvent résulter de leurs combinaisons. *Sommes nous en état*, dit un d'entre eux, *d'expliquer les phénomènes de la lumiere, de l'électricité, de l'élasticité? ... Nous sommes incapables de rendre raison des phénomènes le plus journaliers, que la nature nous presente &c.* Il concluent donc en vain, que si l'ignorance a enfanté la croyance de

de la Divinité, une plus grande connoiſſance de la nature eſt faite pour la détruire. Nous pouvons demeurer tranquilles ſur cet article; il ne ſera jamais à craindre que cela arrive, puisque de ſon aveu même la connoiſſance de la nature eſt impoſſible. (5)

La croyance d'un Dieu a, dit-il *empêché les hommes d'étudier la nature.* Autre inconſéquence du même auteur. Si l'ignorance de la nature eſt une ſuite de la croyance d'un Dieu, elle n'a pas pû en être la cauſe. (6)

Il eſt vrai que l'ignorance de la Phyſique, & l'admiration ſtupide des Phénomènes de la nature a enfanté les Dieux du Paganiſme comme nous l'avons vû dans le Chapitre V. en portant les hommes ſtupides, & ignorans, à en croire toutes les parties animées par des Génies; mais il n'en eſt pas de même de la croyance de la Divinité en général. Recourir d'abord, & pour

ain-

ainſi dire en premier reſſort, à une nature ſupérieure, & à plus forte raiſon multiplier cette nature ſans néceſſité, comme faiſoient les Payens, c'eſt ſans doute un effet de l'ignorance; mais n'y recourir jamais, c'eſt un effet d'une ignorance encore plus grande.

Dieu eſt ſans doute la cauſe de tous les effets de la nature; mais il ne les produit pas tous immédiatement, par lui même: il ſe ſert pour cela des êtres créés, de leurs combinaiſons, des proprietés, des forces qu'il leur a donné, & qui agiſſent dépendemment des loix qu'il leur a preſcrites. Demander l'explication d'un phénomène c'eſt demander à connoitre ces combinaiſons, ces forces, ces Loix, & par conſéquent celui, qui diroit pour toute explication, que Dieu en eſt la cauſe, montreroit par là l'ignorance où il ſeroit de la cauſe immediate des phénomènes, c'eſt-à-dire des forces de la nature, & des proprietés des êtres di-

vers, & n' apprendroit rien aux autres. Mais après avoir indiqué ces combinaiſons, ces forces, ces loix, ſi l'on ne ſuppoſe d'avance l'éxiſtence d'un être ſupérieur, il reſte toujours à demander, d'où viennent ces combinaiſons, d' où vient le mouvement qui en eſt la cauſe, qui eſt ce qui a donné à la nature ces proprietés & l'a aſſujetie à ces loix. Un vrai Philoſophe connoit que rien de tout cela n'eſt eſſentiel à la nature, qu'elle n'a pû ſe donner elle même ces loix, & ces proprietés, d'où il en conclut qu'il éxiſte un être ſupérieur, auteur & maitre de l'univers: l'ignorant s'arrête à ces combinaiſons, à ces Loix, à ces forces; & pendant qu'il croit avoir tout compris, & tout expliqué, il ne dit que des mots vuides de ſens.

Ce n' eſt point, *parce que nous ignorons comment ce phénomène a pû s'opérer par les forces de la nature*, que nous avons recours à un être ſupé-

mais

rieur ; mais parceque nous connoiſſons, que la nature par elle même n'a point de forces, & que par conſéquent elle à dû recevoir celles qu'elle, a d'un autre être, qui eſt ſon auteur. Ainſi lorsque nous en concluons que Dieu éxiſte, nous n'argumentons point *ſur notre ignorance*, mais nous partons d'un principe le plus évident & le mieux démontré. C'eſt la connoiſſance que nous avons de la nature, qui nous porte à admettre l'éxiſtence de Dieu, & ce n'eſt que l'ignorance, qui fait les Athées. (7)

D'abord que l'éxiſtence de Dieu eſt évidemment démontrée, on ne peut pas dire qu'en y recourant nous avons recours à une cauſe *la plus cachée, & la plus inconnue*, comme nous l'impute le même l'auteur, Comment une cauſe dont l'éxiſtence eſt demontrée ſeroit-elle une cauſe la plus inconnue & la plus cachée ? Si l'on n'en comprend pas toute l'eſſence, on en con-

noit assez l'existence & les proprietés, telles que la puissance, la sageſſe, la bonté &c. Les Athées ne comprennent pas non plus l'essence de la matiere: donc en recourant à ces forces, ils ont recours eux aussi à une cause la *plus cachée*, *& la plus inconnûe*,

En supposant l'éxistence de Dieu, si nous ne rendons pas la raison du *comment* des effets divers, nous rendons du moins la raison du pourquoi, en recourant à une cause dont l'éxistence est demontrée, au lieu que les Athées ne rendent de raison ni de l'un, ni de l'autre. Mais l'on connoit, disent-ils, l'éxistence, & les proprietés de la matiere par les sens. On répond, que l'on connoit celle de Dieu par la raison, & cette connoissance vaut bien l'autre, Les Athées connoissent aussi sans doute par les sens, que ces forces, & ces proprietés sont essentielles à la matiere.

NO-

NOTES.

(1) *Syſth. de la nat. par.* 2. *c.* 10. *&c.*

(2) *Syſth. de la nat. par.* 2, *c.* 1. *Eſſai ſur les préjug. c.* 9. *Contag. ſacr. c.* 1.

L'inconſéquence des Athées, qui aprés avoir combattu l'éxiſtence de Dieu par les maux qui ſont dans la nature nous donnent l'expérience de ces mêmes maux pour une des raiſons qui ont porté les hommes à croire cette éxiſtence, eſt des plus frappantes. D'un côté le mal eſt ſelon eux une preuve qu'il n'y a point de Dieu, & d'autre côté s'il n'y avoit point de mal, les hommes n'euſſent jamais ſongé à la Divinité: ainſi la croyance de Dieu nait de cela même, qui ſelon leurs principes, la combat, ce qui forme le plus grand argument contre elle, eſt juſtement ce qui l'a établie. Où c'eſt tout le genre humain qui a déraiſonné, en concluant des maux qui ſont dans la nature qu'il y à un Dieu, au lieu d'en conclure qu'il n'y en a point, où c'eſt eux qui déraiſonnent. Pour reſoudre

de quel côté eſt le déraiſonnement il n' y a pas beaucoup à balancer.

(3) *Syſth. de la nat. par.* 2. *c.* 1.

Sur ces révolutions, & ſur ces déſaſtres ſuppoſés, ou certainement éxagerés, il eſt bon de remarquer que ce qui a porté les hommes à ſonger à la Divinité ce ne ſont donc point les maux communs, & ordinaires de la nature; mais des malheurs tout-à-fait extraordinaires, & des déſaſtres particuliers. Ils ont donc été précédés par un état heureux, & cet état n'a pas été troublé également dans toutes les parties du globe: donc les hommes avant ces déſaſtres, ou dans ces parties du globe qui ont été épargnées, n'auroient point connu de Divinité, ce qui eſt faux.

Si l'on prétendoit que ces déſaſtres on été univerſels, de ſorte qu'ils ayent ſubmergé, & bouleverſé tout le globe, on demande comment les hommes qui vinrent aprés ont pû en avoir connoiſſance. On eſt en droit de faire cette demande à l'auteur du *ſyſtême de la nature*, qui ſoutient que l'hypothèſe que tous les hommes ſoient péris dans ces déſaſtres eſt poſſible, & que la race humaine s'eſt peut-être renouvellée plu-

plusieurs fois. Où trouverons-nous dans ce cas, ces hommes échappés au désastre général, qui aient transmis aux autres l'idée noire de la Divinité, avec leurs frayeurs?

En supposant même ces désastres universels, & ces hommes échappés à la destruction générale de tout le reste de la race humaine, ces désastres n'ont pas été continuels, & il s'est écoulé plusieurs siècles, sans que l'on ait vû des spectacles si effrayans. Or comment les hommes auroient ils conservé dans ces intervalles l'idée de la Divinité? Elle auroit dû se perdre, ou du moins s'affoiblir avec le souvenir de ces revolutions, & avec leurs frayeurs.

Il est plaisant de voir, que pendant que l'on traite de fable ce que les Livres sacrés nous attestent d'un déluge universel, on en imagine non seulement un, mais plusieurs, pour trouver la raison de la croyance de la Divinité dans la frayeur.

Le même auteur, après avoir dit dans la note I. du même Chapitre, qu'il *est peu vraysemblable que le déluge dont parlent les livres saints des Juifs, & des Chrétiens ait été universel*, ajoute immédia-

dia-

diatement après, *qu' il pourroit ſe faire qu' une comète en venant heurter vivement notre globe, eût produit une ſecouſſe aſſez forte, pour ſubmerger à la fois des continens, ce qui a pû ſe faire ſans miracle. Il peut y avoir eû*, dit il dans la note 3. *non ſeulement un déluge univerſel, mais encore un très grand nombre d' autres déluges, depuis que notre globe éxiſte.*

(4) *Syſth. de la nat. par.* 2. *c.* 13.

(5) *Syſth. de la nat. par.* 2. *c.* 1.

(6) *Syſth. de la nat. par.* 2. *c.* 6. *&c.*

(7) Pour voir clairement qui ſont ceux qui argumentent ſur leur ignorance, on n' a qu'à comparer l' argument de ceux qui admettent l' éxiſtence de Dieu, & celui de ceux qui la nient.

Nous ſavons pour certain, nous démontrons même, que la matiere ne peut pas éxiſter d' elle même, que d' elle même elle n' a point de forces, que le mouvement ne lui eſt point eſſentiel &c. donc il doit y avoir un être ſupérieur dont elle ait reçû ſon éxiſtence, & ces proprietés, qui lui ait imprimé le mouvement &c. c' eſt l' argument de ceux qui admettent l' èxiſtence de Dieu. *Nous ne connoiſſons point l' eſſence, & les forces de la matiere: donc il peut ſe faire qu' elle ſeule ſuffiſe, pour produire tous les effets que*

nous

nous voyons dans la nature. C'eſt l'argument de ceux, qui la nient.

C'eſt en vain que les Athées tâchent de donner un autre tour à cet argument, qu'ils pretendent n'être pas bien rendû, ou bien compris par leurs adverſaires: *nous ne comprenons pourquoi, ni comment l'aimant par éxemple attire le fer &c. & cependant c'eſt la ſeule matiere qui fait tout cela: donc elle peut de même produire tous les autres effets, que nous ne comprenons point, ſans qu'il y ait beſoin d'avoir recours à un être ſupérieur.* D'accord, s'il eſt vrai que la matiere ſeule fait tout cela par ces propres forces; mais c'eſt juſtement ce qui eſt en queſtion. Il eſt même démontré, que la matiere d'elle même n'a point de forces: ainſi cet argument n'eſt qu'une pétition de principe.

CHA-

CHAPITRE XV.

De la Politique & de l'Education.

S'il étoit vrai que les hommes ont été portés d'abord par l'expérience de leurs maux, par la crainte, & par l'ignorance à croire l'éxiſtence d'une Divinité, ils n'ont pas eû beſoin pour la croire d'être ſéduits par des impoſteurs habiles, dont Spinoſa, Hobbes, Toland nous donnent l'artifice, & la politique, pour ſource de cette croyance; ou ſi cette croyance eſt un effet de l'impoſture, & de la ſéduction elle n'à point ſa ſource dans l'expérience des maux, dans la crainte & dans l'ignorance. On ne fait cette remarque que pour faire voir combien les différentes ſources de cette croyance

ce indiquées par les incrédules ſont peu liées enſemble: il y a même entre elles une eſpèce de contradiction. Auſſi n'y a-t-il nul accord parmi ceux là mêmes qui lui aſſignent pour ſource l'impoſture & la politique.

Si on leur demande quels ont été ces impoſteurs habiles qui pour leurs fins politiques ont fait croire aux hommes l'éxiſtence de la Divinité, ils repondent tantôt qu'ils ont été des Rois, tantôt des Prêtres, tantôt c'a été des Rois pour s'aſſervir, & pour tyranniſer les peuples, & tantôt des Prêtres pour s'aſſervir les Rois: tantôt ils regardent ces Rois, ces Législateurs, & ces Prêtres, ou ces Philoſophes, comme des bienfaiteurs du genre humain, qui par une croyance utile ont tiré les hommes de leur état de barbares, en ont formé les mœurs, & ont civiliſé les nations, tantôt ils les déteſtent comme les ennemis les plus cruels de leurs ſemblables, qui

les

les ont plongé dans l'abyme de tous les malheurs. (1)

Ces auteurs seroient encore bien plus embarrassés, si on leur demandoit qu'ils assignent l'époque de cette révolution, par la quelle les hommes ont commencé à croire l'éxistence d'une Divinité. Il n'est pas croyable, que tandis qu'on connoit l'époque de l'invention des arts & de la fondation des Empires, le souvenir d'une révolution qui auroit été certainement la plus grande qu'il y eût jamais dans le monde; se soit perdu tout-à-fait. Aussi ces auteurs chercheroient-ils en vain à l'assigner: toute époque qui ne remonteroit point jusqu'à la naissance du monde, supposeroit un tems dans le quel les hommes n'auroient point crû de Divinité, & les hommes l'on crû dans tous les tems.

Même embarras, si on leur demandoit le nom de ces imposteurs fameux, ou de ces sages qui ont causé cette révo-

lu-

lution. On connoit celui de ceux qui ont inventé les arts, qui ont fondé les Empires, qui ont aſſervi, ou qui ont policé les nations.

Critias Tyran d'Athénes, ſelon qu'il eſt rapporté par ſextus Empiricus, & le Siſyphe d'Euripide, dont on a parlé dans le Chapitre VI. qui ſont les auteurs, dont Spinoſa, Hobbes, Toland on emprunté leur opinion, en donnent pour auteur un certain vieillard. Cella reſſemble beaucoup à ces Marquis, & à ces Ducs qu'un Auteur connû avoit la coutûme de donner à chaque pas pour garans de ſes rares anecdotes, mais qu'il ſe prenoit toujours bien garde de ne pas nommer. C'eſt le moyen d'avancer toute ſorte des fauſſetés, ſans pouvoir en être convaincû.

Celui qui nommeroit un Numa, un Solon, un Lycurge, ce ſeroit un ignorant, ou ce ſeroit un homme qui voudroit en impoſer. Avant ces Législa-

teurs l'on croioit déjà l'éxiſtence de la Divinité, dans le Latium & dans la Grece, comme par tout ailleurs. Auſſi il y a dans cela une équivoque qu'il faut ôter. (2)

Il y a bien de la différence entre introduire une croyance, & ſe ſervir d'une croyance déjà établie; à fin d'appuyer une impoſture, & pour aſſujetir les hommes, & les rendre dociles, ſoit à bonne, ſoit à mauvaiſe fin, comme on fait Numa, & Mahomet, en feignant des entretiens ſecrets l'un avec la Deeſſe Egerie, & l'autre avec l'Ange Gabriel. Jamais ces Légiſlateurs, ou ces fourbes, n'auroient réuſſi à ſubjuger les hommes, en faiſant parler la Divinité, ſi les hommes n'euſſent déjà été perſuades qu'il y en avoit une. (3)

Il y a plus; il reſte encore à demander par quel moyen ces impoſteurs ont pû réuſſir à faire adopter une croyance abſurde, comme le prétendent

les

les incrédules, & certainement contraire aux intérêts des paſſions & toujours terrible aux méchans. S'ils en ont apporté des raiſons, ce n'eſt plus impoſture, & s'ils n'en ont point donné, croie qui voudra, qu'ils aient pû la faire adopter, ſelon la remarque de Lactance, non ſeulement aux ſimples & aux ignorans, mais aux Philoſophes, & que ce menſonge heureux ſe ſoit d'abord répandu ſur toute la terre, qu'il ait pris racine dans tous les climats qu'il ſe ſoit ſoutenu pendant tant de ſiècles malgré le progrés des ſciences, le raffinement des peuples, & les éfforts des Athées, qui n'ont rien épargné, ſur tout dans ce ſiècle, pour déchirer le prétendu voile qui le couvre, & pour éclairer les hommes ſur la fourberie des Prêtres, & ſur la tyrannie des Souverains: ainſi cette hypothèſe eſt non ſeulement inſuffiſante, & déſtituée de preuves, mais elle eſt impoſſible. (4)

Il en eſt de même de l'éducation, qui ſelon les Athées eſt une autre ſource du conſentement général de tous les hommes à croire l'éxiſtence de Dieu, mais qui en derniere analyſe ſe réduit à celle dont on vient de parler: ainſi l'on revient aux mêmes queſtions. Qui eſt-ce qui a été le premier à introduire ce ſyſthême d'éducation, qui a pour baſe la croyance d'une Divinité? Si l'on ne remonte jusqu'au premier homme l'on rencontre les mêmes difficultés, dont on a parlé ci devant. Comment ce nouveau plan d'éducation à-t-il pû d'abord s'introduire à l'inſtant chez tous les peuples? Puisqu'il n'y a aucun tems dans le quel tous les peuples n'aient crû l'éxiſtence de la Divinité, une introduction ſuccéſſive par la quelle les uns l'eûſſent crû pluſtôt, & les autres plus tard, eſt évidemment inſuffiſante.

Ou-

Outre cela l'éducation n'a près-que lieu parmi les ſauvages, qui s'accordent cependant avec tous les autres peuples dans la même croyance: l'éducation varie ſans ceſſe, & la ſucceſſion des tems, la révolution des affaires, le mélange des nations donnent cours à d'autres principes, & à d'autres maximes, & la croyance de la Divinité a été toujours la même; l'éducation eſt diverſe chez les diverſes nations, ſouvent rivales en fait de maximes & de coutûmes, comme en fait de droit & de puiſſance, ou ſituées ſous des climats oppoſés, dont la diverſité influe ſur celle de leurs inclinations, de leurs coutûmes de leurs loix: comment ſe ſeroient-elles réunies à embraſſer le même ſyſthéme, s'il ne leur eût pas été ſuggéré par la nature, & & s'ils ne l'euſſent pas trouvé conforme à la raiſon? Ajoutez que l'on revient toujours tôt ou tard de tout ce qui n'eſt que préjugé de l'éducation,

ou qu'erreur ſucée avec le lait des nourrices, ſur tout ſi l'on eſt porté par quelque grand intérêt à en examiner la vérité, & l'on n'eſt pas encore revenu de l'idée de l'exiſtence de Dieu, & l'on n'en reviendra jamais.

L'on accorde que l'éducation contribue beaucoup à affermir les hommes dans la croyance de la Divinité; mais elle ne la donne point: elle ne fait qu'agir de concert avec la nature, tout comme elle agit de concert avec elle, en portant les peres par exemple à aimer leurs enfans, & les enfans à reſpecter leurs peres. On ne dira point pour cela que ces ſentimens ne tiennent qu'à l'éducation: la nature les donne, & l'éducation les cultive.

Auſſi l'éducation ſert à développer, à éclaircir, quelque fois même à obſcurcir & à défigurer l'idée de la nature de Dieu. Témoin les ſauvages, qui faute d'éducation, en ont

une

une idée ſi groſſiere, & les Payens dans lesquels les fables de la Mythologie qui faiſoient la plus grande partie de leur inſtruction religieuſe, jointes à la foibleſſe d'une raiſon abandonnée à elle même, & à l'illuſion des ſens, & de l'imagination, ſervirent à la défigurer de plus en plus. Ainſi l'on ne ſauroit jamais être aſſez reconnoiſſant envers le créateur, de nous avoir fait naitre au milieu d'une nation policée, éclairée ſur tout par la lumiere de la Révélation, ni faire aſſez de cas de l'éducation, ce qui nous engage à parler du plan auſſi abſurde qu'impie, qu'en a propoſé, de nos jours un auteur également fameux par les écarts de ſa raiſon que par la ſupériorité de ſon génie, & de ſes talens, dans la note. (5)

NOTES.

(1) Bayle ne trouve point que cette hypothèse soit bien imaginée, dans ce qui regarde les Souverains. *C'auroit été*, dit il, *une bien mauvaise politique de leur part, puisque la Religion loin de les rendre maitres de leurs sujets, les rend plutôt eux mêmes sujets aux peuples, & les oblige de s'y conformer, du moins à l'extérieur, ce qui est en borner la puissance, & en gêner la liberté : ils seroient tombé les premiers dans le piége, & ils se seroient lié par ces mêmes fers, qu'ils vouloient donner aux autres.* Bayle *Dict. art. Athées.*

Si le même auteur dans sa *Réponse aux questions d'un Provincial* semble adopter l'opinion qui il réfute dans le Dictionnaire, c'est à lui à s'accorder avec lui même.

Aussi cette hypothèse ne s'accorde point avec ce que dit l'auteur *du Dictionnaire Philosophique art. Christianisme : le peuple en fait de Religion donne la Loix aux grands.* Dans cette hypothèse ce sont les grands, qui ont donné la loix au peuple

ple : c'eſt encore à ces auteurs à s'accorder entre eux.

(2) On peut ici remarquer l'impieté de Toland qui a eu la hardieſſe de mettre Moïſe dans le nombre des impoſteurs & les faits annoncés par ce Légiſlateur, ſoutenus par les témoignages les plus éclatans, dans le même rang de ceux qui ont été avancés par Numa. Si Strabon & Diodore de Sicile, ſous le nom des quels il cherche à couvrir ſon impieté, ont pû ignorer ces témoignages, parceque les événemens des Juifs, n'ont jamais été bien connus des Payens comment cet auteur pouvoit-il les ignorer, lui qui pouvoit les apprendre, & les avoit certainement appris par l'Ecriture? Auſſi cet éxemple ne lui ſert à rien pour prouver ſa thèſe. Les Hebreux croioient un Dieu long tems avant Moïſe, & ce Légiſlateur lui même déclaroit, qu'il ne leur annonçoit que le Dieu de leurs Peres. Il n'en auroit après cela impoſé qu'aux Hebreux, comme Numa, & Mahomet, n'en ont impoſé, qu'aux Latins, & aux Arabes, & il s'agit ici d'impoſteurs qui en aient fait accroire à tout le genre humain. Tol. *Aideſid.* §. 5.

(3) Si des impoſteurs ſe ſont ſervis de la croyance des peuples, pour donner cours à des impoſtures & à des fables, on ne doit point faire retomber ſur la Religion une faute, qui n'eſt que celle des hommes qui en abuſent, tout comme ils abuſent de la ſanté, des richeſſes, des talens, des ſciences, des Loix, & l'on ne peut pas dire ſans impieté que *toute Religion dans la quelle les Prêtres font parler la Divinité doit être bannie.* On ne connoit point de Prêtres, qui aient fait parler la Divinité, ſi ce n'eſt des viſionnaires, & des foux. Si par ces Prêtres l'on entend Jeſus Chriſt, & les Apôtres, car cette maxime dans les livres de certains auteurs, ne regarde que le Chriſtianiſme; ſi par ces Prêtres dis-je, l'on entend Jeſus Chriſt, & les Apôtres, cette expreſſion eſt impie, & rien moins qu'exacte. Jeſus Chriſt, & les Apôtres, n'on point fait parler la Divinité: ils n'ont fait qu'annoncer aux hommes les vérités, que Dieu leur a donné l'ordre d'annoncer: auſſi ont ils prouvé leur miſſion, & ſoutenu leur témoignage par des miracles, & l'ont ſcellé de leur ſang.

(4)

(4) Lact. de Irâ Dei c. 10. *Quæ tanta fœlicitas mentiendi, ut non tantummodo indoctos, sed Platonem quoque, & Socratem falleret, & Pythagoram, Zenonem, Aristotelem, maximarum sectarum principes, tam facile deluderet.*

(5) Selon cet auteur on ne doit point parler de Dieu, ni de la Religion aux enfans, avant l'âge de dix huit ans, & c'eſt peut-être encore trop tôt. Auſſi ſa Julie, cette héroïne immortelle, cette mere inimitable qui élevoit ſes enfans avec tout le zéle, toute l'intelligence poſſible ne leur faiſoit point apprendre de Catéchiſme, *pour en faire un jour des Chrétiens, pour qu'ils ne ſachent pas ſeulement leur* Religion, *mais qu'ils la croyent, parce qu'il eſt impoſſible à l'homme de croire ce qu'il n'entend point.* Rouſſ. *Nouv. Héloï. tom. 5. Emile tom. 2.*

D'abord cette derniere raiſon prouve trop : les hommes formés, les Philoſophes mêmes, ne comprennent pas plus l'eſſence de la Divinité, ni la profondeur des myſteres de la Religion. Il faudra donc ne point leur parler de ces objets : ainſi à qui en parlera-t-on ? Il eſt certain qu'il y a bien des hommes, dont la raiſon n'eſt pas plus développée,

dans

dans un âge plus mûr, que celle de beaucoup d'enfans : il faudra donc d'après le calcul le plus exact, que l'on aura fait de leur capacité, & des dégrés de force de leur conception, partager tous les hommes en deux classes, l'une pour la reserver à l'instruction l'autre pour l'abandonner á son mauvais sort. Aussi le même auteur semble mettre dans cette derniere classe toutes les femmes, qui faute de discernement, pour pouvoir choisir par elles mêmes, ne doivent, dit-il, avoir d'autre Religion, que celle de leurs maris; mais on doute qu'elles se soumettent à sa décision. Les enfans, les femmes, les idiots, voilà déjà plus des trois quarts du genre humain. Il ne reste qu'un petit nombre de Philosophes; mais malheureusement ces Philosophes prétendûs ne sont pas les plus dociles, & chercher à les instruire c'est se donner une peine inutile. Si l'intention de l'auteur étoit de bannir toute instruction Religieuse, & laisser penser à chacun sur la Religion, tout comme il lui plaira, il valoit mieux le dire tout rondement. Si son intention n'étoit pas telle, c'est du moins ce qui s'ensuit du principe sur le quel il a bati son nou-

veau

veau plan d'éducation, mais paſſons ſur cela.

On ne voit pas que cette inſtruction précoce ſur la Religion, mette aucun obſtacle à la croire par raiſon dans un âge plus mur. L'enfant déjà accoutumé à la croire par autorité, qui eſt le ſeul moyen proportionné à ſon âge, n'en ſera que plus diſpoſé à ſentir les preuves, qui en démontrent la vérité. Auſſi c'eſt la même route qu'il devra tenir dans la ſuite, par rapport aux objets révélés: le Philoſophe les plus éclairé ne doit pas moins les croire par autorité, que les enfans.

Il eſt vrai que ce n'eſt d'abord que des mots, que l'on grave dans leur memoire, mais ces mots deviennent bien tot le véhicule des choſes & à meſure que leur raiſon ſe forme, ils en ſaiſiſſent le ſens, & ils comprennent la réalité, & la grandeur des objets, dont ils ne retenoient auparavant que la noménclature, tout comme ce n'eſt d'abord que noménclature, ce que l'on juge cependant à propos de leur apprendre, par rapport à la Géométrie, à la Phyſique, &c. dans les quelles on prétend en faire des prodiges à l'âge de dix ans, ſans

que

que l'on craigne de ne préparer que des ſots, à l'age de vingt.

Il y a plus; cette inſtruction précoce eſt très prudente, & très raiſonnable. C'eſt ſe conformer au plan de la Providence, qui ayant voulu faire paſſer les hommes par le dégré humiliant de l'enfance, pouvant les crèer dans la maturité, & ouvrir ſur le champ leurs yeux à la raiſon, doit par conſéquent concourrir au développement de leur eſprit, par des moyens ſecrets, & proportionnés à leurs facultés naiſſantes, comme elle développe les reſſorts du corps. Cette Providence ſeroit elle moins ſage dans ce qui regarde l'eſprit, & le cœur, que dans ce qui regarde l'économie animale, & le développement des forces corporelles? Il eſt ſurprenant, dit un ſavant auteur du quel nous avons tiré la plus part de ces réfléxions, que les Philoſophes qui ſur les progrès des reſſorts phyſiques laiſſent tout faire à la nature, ne laiſſent rien à faire à cette Providence même dans ceux de l'eſprit & de la raiſon? Sans ſuppoſer encore dans les enfans un diſcernement formé, c'eſt donc une méthode pleine de ſageſſe de

les

les inſtruire de bonne heure, & de leur annoncer des vérités eſſentielles a leur ſort, & laiſſant à Dieu les moyens ſecrets de les imprimer dans leur cœur, y joindre les voyes humaines proportionnés à leur portée.

La délicateſſe de l'auteur qui ne veut point faire apprendre le Catéchiſme à un enfant, de peur de lui apprendre à mentir de bonne heure, eſt ſans doute quelque choſe de bien édifiant: mais il peut ſe raſſurer ſur ce point. Un enfant qui dit qu'il croit ce qu'on lui a appris dans ſon Catéchiſme ne ment point: il lui ſuffit pour cela d'enviſager les objets de ſa croyance ſelon ſes petites lumieres actuelles, & en diſant qu'il les croit, appuyé ſur l'autorité de ſes parens, ou de ſes maitres, qui eſt le ſeul motif proportionné à ſon âge, il raiſonne avec juſteſſe, & il parle avec candeur. S'il n'a pas encore ſur ces objets des idées auſſi parfaites que celles, qu'en ont les hommes dans un âge plus mûr, n'importe: toute idée & toute connoiſſance eſt ſuſceptible d'autant de dégrés de clarté, & de perfection qu'il y a d'êtres intelligens poſſibles, plus parfaits les uns que les autres. Les Philoſophes les plus

ſub-

ſubtils ne ſont que des enfans relativement aux Anges: ils mentiroient donc toutes les fois qui ils diſent de croire.

Il y a plus; jamais, l' on ne dit point les enfans, mais les plus grands génies ne croiront en Dieu, ſi par croire il faut comprendre toute la profondeur de ſon être, & de ſes attributs, & celle des myſteres de la Religion. C' eſt l'auteur lui même qui ment, lors qu' après avoir dit qu' il ne croit de la Religion que ce qu' il comprend & ne comprenant pas certainement les myſteres qu' elle renferme, il affirme cependant, pour masquer ſon impieté, qu' il eſt Chrétien, & qu' il croit la Religion. Auſſi ce Vicaire Savoyard célébrant ſa meſſe devotement, quoique Déiſte, prononçant les *mots ſacramentaux* avec reſpect, & donnant à *leur effet toute la foi, qui dépend de lui* eſt un franc hypocrite qui cherche à ſe moquer des gens, s'il peut y en avoir d' aſſez ſots pour ſe laiſſer prendre à un piége ſi groſſier.

Il n' eſt pas néceſſaire que les enfans, pour croire qu' ils ont un auteur, qu' ils lui doivent le reſpect, la ſoumiſſion, l' obeiſſance, l' amour, & qu' ils ont une ame, des devoirs, une fin, aient fait

leur

leur cours de Philoſophie, qu' ils aient approfondi toutes les queſtions ſur l'être, & ſur les perfections de Dieu, ſur l'eſſence de la matiere, ſur la poſſibilité de la matiere penſante, ſur l'infini, & épuiſé tous les doutes, toutes les chicanes des Sceptiques. Ce ſeroit là le moyen de les rendre foux, & non pas celui de leur apprendre le Catéchiſme. Le point de la mépriſe de l'auteur c'eſt qu'accoutumé à ne croire que ce qu'il comprend, il s'imagine que l'on ne doit rien propoſer aux enfans qu'ils ne puiſſent en donner une raiſon ſyllogiſtique: il voudroit en faire des diſputeurs, & il ne s'agit que d'en faire des Chrétiens.

Auſſi le même auteur ſuppoſe dans les enfans un germe ſceptique qui n'y eſt point. La ſimplicité de leur ame, & la ſincerité de leur cœur les en garantit, & ils n'en ſont que mieux diſpoſés à ſaiſir par ſentiment des vérités, qui ſe trouvent ſi conformes à leur petite raiſon, & à leurs lumieres naiſſantes. Ce germe ſceptique, qui eſt fils de l'orgueil ne ſe trouve que dans les âges plus murs, & dans des eſprits gatés par une fauſſe Philoſophie. Il eſt donc néceſſaire de le prevenir; & non ſeulement cette inſtruc-

tion précoce n'eſt point nuiſible, non ſeulement elle eſt raiſonnable, & utile; mais elle eſt indiſpenſable. Outre ce germe ſceptique, une inſtruction tardive trouveroit un autre obſtacle dans les paſſions, & dans l'habitude, de ne conſulter que les ſens, & peut-être encore dans celle du crime, & dans ceux que l'on chercheroit à inſtruire l'on ne trouveroit plus que des rebelles. Preuve de ce danger, les obſtacles à la prédication Evangélique, dans ces pays où elle n'avoit pas encore pénétré. Là on y voit des enfans formés, des Philoſophes peut-être, c'eſt-á-dire des hommes plus inſtruits, plus réfléchis. On expoſe les motifs puiſſans, & victorieux de la vérité: d'après le ſyſtême de l'auteur, ces enfans, ces Philoſophes, devroient être ſur le champ Chrétiens par conviction. Le ſont-ils?

Auſſi l'on ne ſauroit croire que l'extravagance de l'auteur aille jusqu'au point de nier que les enfans, jusqu'à l'âge de dix huit ans, aient des devoirs à remplir, que leurs actions ſoient ſuſceptibles de moralité, qu'ils aient une fin. Comment ne ſeroit-on pas coupable de leur différer une inſtruction

né-

nécessaire, pour remplir ces devoirs, & pour ne les pas exposer au danger de manquer cette fin, s'ils venoient à mourir avant l'instruction?

Le terme de cette instruction avancé à sept ans, ou prolongé à dix huit n'est donc pas, comme le prétend l'auteur, *une observation d'Histoire naturelle*; mais un point essentiel de morale, & de Religion. V. Gauch. *Lettres Crit. &c. com.* 18. *Lettre* 189.

CHAPITRE XVI.

Du Caprice, & de l'Imagination.

Pour soutenir une erreur il faut dire toutes les extravagances possibles. Il n'est plus question de la crainte, & de l'ignorance, ni de la politique, & de l'éducation : la source du consentement général de tous les hommes à croire l'éxistence d'une Divinité, c'est le caprice, & l'imagination.

D'abord on demande à ces auteurs qu'est-ce qui a porté les hommes a se forger dans leur fantaisie l'idée de l'éxistence d'un tel être. Il est vrai que l'on ne doit point chercher de raison des caprices particuliers, qui varient sans cesse, dont par conséquent il seroit impossible d'indiquer

quer toutes les cauſes particulieres, & variables, comme eux; mais un caprice général & toujours conſtant, tel que l'idée de l'éxiſtence d'un Dieu eſt un phénomène ſi extraordinaire, qu'on ne ſauroit l'admettre ſans qu'on en aſſigne une cauſe, qui ſoit capable de le produire. Il faudra donc revenir à la crainte, & à l'ignorance & cette cauſe étant inſuffiſante, comme on vient de le montrer dans le Chapitre XIV. il faudra en fin revenir à la nature. 2°. Aucun homme raiſonnable n'a jamais fait cet argument: je m'imagine un cheval ailé, une montagne d'or, un aigle à deux têtes; donc ces êtres éxiſtent. Il n'y a que les foux qui croient que les objets, dont ils ſe forment dans leur fantaiſie alterée tant d'idées bizarres, éxiſtent hors de leur imagination. Attribuer l'idée de l'éxiſtence de Dieu au caprice, ce ſeroit accuſer tout le genre humain de folie. (1)

Encore quelle folie dans tous les hommes, que de s'imaginer de gayeté de cœur, l'éxiſtence d'un être, qui ſelon la peinture qu'en font les Athées, ne fait que les remplir de terreur, & que rendre leur éxiſtence malheureuſe! Dire que les hommes ne l'ont point imaginé de leur choix, & de leur propre mouvement, c'eſt dire qu'ils ont eû une raiſon de le faire: dès lors ce n'eſt plus un caprice, & un effet de l'imagination.

A vouloir parler exactement, ce ſeroit tout au plus l'idée que les hommes ſe ſont formé de la Divinité, qui pourroit être un effet du caprice, & de l'imagination, & non pas l'idée, ou la perſuaſion, de ſon éxiſtence.

La contradiction de l'auteur du *ſyſtême de la nature* qui aprés avoir avancé que l'idée de la Divinité eſt *la négation de toutes les idées que les hommes ſont capables de ſe former*, qu'elle eſt *l'idée du néant, que l'eſprit humain*

main ne peut s'en former aucune notion, qu'elle n'a pour objet rien de réel, parce qu'un *être immatériel ne réveille aucun idée dans l'imagination* prétend qu'elle en eſt l'ouvrage, cette contradiction di-je eſt remarquable. (2)

Auſſi cela eſt vrai en partie des idées fauſſes, que les hommes, ceſſant de conſulter la tradition, & ne conſultant que les ſens, ſe ſont formé de la Divinité, c'eſt-à-dire de ce qu'ils ont ajouté á l'idée primitive qu'ils en avoient reçû de la nature, en y mêlant leurs folles imaginations; mais c'eſt abſolument faux de celle qu'ils s'en ſont formé d'après la raiſon, & qui n'eſt qu'une ſuite, & un développement de la premiere; les Athées ne prouveront jamais le contraire. (3)

Une des preuves, qu'ils en apportent, c'eſt que les qualités attribuées par les hommes à la Divinité, ne ſont que des qualités humaines, & que par conſéquent l'idée qui en réſulte n'eſt

qu'une idée puisée dans eux mêmes, dont eux mêmes sont le modéle, & la Divinité n'est qu'un phantôme, que les hommes se sont formé à leur propre image. C'est une étrange fatalité que que de certains auteurs ne sachent point avancer une propoſition sans se refuter eux mêmes, & se contredire. Si les hommes ont puisé dans eux mêmes l'idée de la Divinité, ils l'ont donc puisé dans la nature: donc cette idée a dans la nature un modéle réel: elle n'est donc point un effet du caprice & de l'imagination.

Il n'est pas queſtion ici de l'idée que les Payens avoient de leurs faux Dieux, aux quels ils attribuoient un corps, des beſoins, des paſſions, ni de celle de ceux qui faiſoient de la Divinité l'ame du monde; il s'agit de l'idée d'un être immatériel, intelligent, libre, ſouverainement parfait, infini &c. telle que nous eſt ſuggérée par la

saine

ſaine raiſon, & qui nous eſt confirmée par la Révélation Or il faut diſtinguer cette idée de ce qui la fait naître. Si l'homme n'étoit pas libre, intelligent, & s'il n'avoit point trouvé dans lui même l'idée de force, de perfection &c. il n'auroit certainement pas attribué à Dieu ces proprietés, dont il n'auroit pas eû plus d'idée, qu'en a un tronc ou un caillou; mais en attribuant à Dieu ces proprietés, il en écarte tout ce qu'il leur connoit dans lui même de borné, & d'imparfait, & par conſéquent l'on ne peut pas dire que l'homme ſoit le modéle de ſon Dieu, ni que l'idée de Dieu ne ſoit qu'une copie, dont l'homme lui même eſt l'original. Le fini ne ſauroit être le modéle, la meſure, ou l'image de l'infini. La réponſe de cette homme *très célébre* rapportée par l'auteur du *ſyſtême de la nature* comme un trait d'eſprit, qui à ceux qui lui diſoient, d'après les Livres ſacrés, que Dieu

avoit fait l'homme à ſon image repliqua que *l'homme le lui avoit bien rendu*, n'eſt qu'une penſée fauſſe, & qu'une impieté. (4)

Mais en ſubtiliſant de la ſorte l'idée des proprietés, que les hommes trouvent dans eux mêmes, pour ſe former celle de Dieu, n'eſt-ce pas, dit le même auteur, ſe forger l'idée d'un être abſtrait, inconcevable, chymerique & aller ſe perdre dans les eſpaces imaginaires? La réponſe à cette objection trouvera ſa place dans le Tome 2. où l'on traitera de l'infinité de Dieu: il ſuffit pour à préſent, d'avoir montré qu'il eſt faux que l'idée de Dieu ſoit moulée ſur celle de l'homme & que les proprietés de l'homme aient ſervi de modéle à l'idée de Dieu.

Puisque il eſt faux, que les hommes ſe ſoient formé l'idée de Dieu, d'après leur propre image, il eſt faux auſſi qu'ils n'aient d'abord enviſagé la Divinité, que ſous l'idée d'un être ma-

matériel, comme le prétend le même auteur, & que tout homme qui croit en Dieu ſoit néceſſairement un Antropomorphite. On parlera de cela plus amplement dans le Tome qui ſuit.

Auſſi pour en déduire cette concluſion, il faudroit ſuppoſer avec cet auteur que l'homme n'eſt que matiére, ce qui eſt faux. D'abord qu'il a une ame, & que ce qui eſt en lui n'eſt pas ſimplement matiere, pourquoi n'auroit il pas puiſé l'idée de Dieu dans cette ame, qui eſt la partie la plus noble de lui même, pluſtôt que dans les qualités matérielles de ſon corps, & de ſon organiſation?

Nous finirons ce Chapitre par remarquer une autre contradiction du même écrivain qui après avoir dit, que ce *ſeroit ſe tromper que de croire, que l'idée de la ſpiritualité de Dieu ſe ſoit préſentée de bonne heure à l'eſprit humain*, qu'elle eſt *le fruit lent & tardif de l'imagination des hommes*, dit

ail-

ailleurs, pour prouver que l'idee de la Divinité n'a pour objet rien de réel, que la ſcience de Dieu, *eſt la ſeule que les hommes n'ont jamais perfectionné & qui eſt veſtée par tout au même point.* (5)

NOTES.

(1) C'eſt faire déraiſonner Deſcartes, que de lui prêter, avec l'auteur du *ſyſtême de la nature*, cette façon d'argumenter, dans ſa démonſtration de l'éxiſtence de Dieu L'argument de Deſcartes n'eſt point: j'ai l'idée de Dieu, donc il éxiſte, & ce Philoſophe n'a jamais argumenté ſi ſottement. Son raiſonnement eſt; j'ai l'idée de Dieu & cette idée eſt un effet, il doit donc y avoir une cauſe capable de le produire, & cette cauſe ne peut être que Dieu même. Nous ne prenons pas le parti de Deſcartes, ni ne ſoutenons point la validité de ſa preuve, qui n'a pas eû le bonheur de plaire á tous les Philoſophes: ils nous ſuffit de rélever la mauaiſe foi

de

de l'auteur, qui ſe montre bien peu délicat ſur les moyens de faire valoir ſes opinions abſurdes, en attribuant aux autres de ſots raiſonnemens, qu'ils ne font point, à fin de les tourner en ridicule. Ce procédé peu honnete n'eſt pas rare parmi les incrédules. *Syſth. de la nat. part. 2. c. 5.*

(2) *Syſth. de la nat. part. 2. c. 4.*

(3) On a dit *ceſſant de conſulter la tradition*, car lors que l'on parle de l'idée que les hommes ſe ſont formé de la Divinité, il faut toujours excépter celle, qu'ils s'en ſont formé d'après la Révélation faite au premiers hommes, & qui s'eſt toujours conſervée dans ſa pureté dans les Patriarches, & dans tout le peuple Hebreu. Sur quoi il eſt bon de remarquer, que ce n'eſt qu'en pure perte que l'on cherce à analyſer, & à ſuivre dans ſes progrès, l'idée que les hommes ſe ſont formé de Dieu, avec le ſecours des ſeules lumieres naturelles. Une ſaine raiſon non pervertie par l'hacitude de ne conſulter que les ſens, & non ſéduite par les paſſions, a pû ſans doute ſuggérer aux hommes, & leur a effectivement ſuggéré une idée juſte de la Divinité; mais la raiſon n'a jamais été

ſeu-

ſeule, & les hommes ont toujours eû un autre guide dans la Révélation, comme nous le montrerons à ſa place. Toutes ces analyſes de l'idée de Dieu dans les hommes par la ſeule raiſon portent ſur une hypotheſe fauſſe, & ceux qui prétendent en donner l'hiſtoire, ne font qu'un Roman.

(4) *Syſth. de la nat. part. 2. c. 2. not.* 12.

Dans la même note 12. de ce même Chapitre, l'auteur nous rapporte comme un autre trait ingenieux, celui de Xenophanes, qui diſoit que *ſi le boeuf, ou l'éléphant ſavoit ſculpter ou peindre, ils ne manqueroient pas de repréſenter la Divinité ſous leur propre figure, & qu'en cela ils auroient autant de raiſon que Polyclète ou Phidias, en lui donnant la forme humaine.* Si ces peintres boeufs, ou éléphans, donnoient leur propre figure à la Divinité, pour la ſeule raiſon, qu'elle eſt leur propre figure, ils auroient tort, & raiſonneroient véritablement en boeufs & en éléphans. S'il y a eû des hommes qui ont donné à Dieu la figure humaine, ils ne la lui ont point donné préciſement parce qu'elle étoit leur propre figure, mais parce qu'ils l'ont regardé comme

la

la plus parfaite. Marque de cela, ceux qui ont crû que la figure ronde étoit plus parfaite que la figure humaine, lui ont donné la ronde, comme a fait entre autres le même Xenophanes. Ce qu'on lui fait dire de ce peintre boeuf, ou éléphant n'est donc qu'une froide plaisanterie fondée sur une fausse supposition.

Ce n'est pas encore ici le lieu de parler des expressions de l'Ecriture dans les quelles il est parlé de Dieu, comme d'un homme qui se promène, qui se fache, qui a des yeux, des bras &c. Ces expressions sont figurées, & l'on ne sauroit s'y méprendre, puisque dans d'autres endroits de la même Ecriture on voit le dogme de la spiritualité de Dieu & de sa perfection infinie si clairement établi. Nous en parlerons à sa place où il sera question de l'Ecriture & de la Révélation.

(5) *Syst. de la nat. part. 2. c. 4. c. 6.*

CHAPITRE XVII.

Objections de Bayle contre les déciſions de la nature.

Des trois ſeuls moyens de combattre la preuve de l'éxiſtence de Dieu tirée du conſentement général de tous les hommes, dont on a parlé dans le Chapitre I, on a déjà vû l'inſuffiſance des deux premiers. étant démontré que ce conſentement éxiſte, & qu'il ne peut avoir d'autre ſource que la nature. Il ne reſte qu'à montrer que ce que la nature nous dit, ne ſauroit être faux, en refutant ce que l'on objecte contre ſes déciſions; ce que l'on va faire dans ce Chapitre, & dans les deux Chapitres ſuivans.

On a déjà vu dans le Chapitre I. que si ce que la nature nous dit peut être faux, il ne nous resteroit plus de moyen de nous assurer d'aucune vérité, pas même de celle des premiers principes, & par conséquent toutes nos connoissances ne seroient qu'erreur, ou que doute. Bayle ne voit point de mal à cela: il soutient que l'homme n'est pas fait pour la vérité. (1)

D'abord c'est là un paradoxe le plus choquant Si l'homme n'est pas fait pour la vérité, à quoi bon la faculté, & le desir qu'il a de la connoitre? à quoi lui serviroit la raison? comment cela pourroit-il s'accorder avec la sagesse, & la providence de Dieu, qui a donné cette faculté à l'homme, & a mis ce desir dans son cœur? Si l'on ne peut se servir de cet argument contre les Athées qui nient Dieu, & la providence, il a du moins toute la force contre Bayle qui fait profession de croire l'un & l'autre.

Ce qui vient de la nature, dit-il, *n'eſt pas toujours bon, puiſqu'elle porte ſouvent les hommes aux plus grands crimes : il n'eſt dont pas de même toujours vrai.* Lors qu'on dit que ce qui vient de la nature eſt vrai, par *nature* on entend la raiſon, & dans ce ſens ce qui vient de la nature ne ſauroit être faux, comme il ne ſauroit être mauvais. Ce n'eſt certainement pas la raiſon qui nous porte aux crimes: tout au contraire elle les condamne. Les crimes n'ont leur ſource dans la nature, qu'entant qu'elle ſignifie la partie inférieure de l'ame, ou l'appetit: or perſonne ne s'eſt encore aviſé de dire que la croyance de Dieu ait ſa ſource dans la partie inférieure de l'ame ou dans l'appetit: ainſi l'argument de Bayle n'eſt qu'un ſophiſme. (2)

Auſſi l'autre preuve, qu'il apporte de ce paradoxe, eſt un autre ſophiſme. *Les hommes*, dit-il, *embraſſent*

&

& cherchent les erreurs plus avidement que la vérité: les contes les plus fabuleux ſont ceux qui leur plaiſent le mieux & il n'y a près que pas de vérité, qu'ils n'ayent défiguré par des fables. Il eſt évident que l'auteur par cet argument ſpécieux veut en impoſer aux Lécteurs; mais il faudroit être bien ſot pour prendre le change.

Ce qui plait dans les contes fabuleux c'eſt le merveilleux, & l'extraordinaire & non pas le faux. Ce merveilleux, & cet extraordinaire ſe trouve plus aiſement dans les contes de cette ſorte, dans les quels on eſt le maitre des événemens, l'on peut arranger les circonſtances à ſa fantaiſie, ménager & faire naitre les incidens ſelon le beſoin. C'eſt lá la raiſon pour la quelle auprès des eſprits frivoles, qui ne cherchent qu'à s'amuſer, les Romans l'emportent ſur l'Hiſtoire.

Auſſi ce n' eſt pas l' amour du faux qui a produit tant de fables en tout genre ; mais l' impoſture, l'ignorance, la vanité. La premiere a été la ſource de celles qui regardent la Religion, la ſeconde de celles qui regardent des événemens anciens, dont il ne reſtoit plus qu' une tradition obſcure, ce qui a donné lieu de les revétir de circonſtances imaginaires, la troiſieme de celles qui regardent l' origine des différens peuples, la généalogie, les aventures, de leurs Rois. &c.

Ce que l' auteur ajoute, pour étayer ſa preuve, que Dieu même, pour s' accomoder à l' incapacité qu' ont les hommes de ſoutenir la vérité tout pure, & à leur panchant pour le faux, *ſe révéla à eux ſous des images très fauſſes*, *& ſe donna des pieds & des mains*, *du répentir*, *& de la colére* n' plus ſeulement un ſophiſme, c' eſt une impieté. La difficulté de ſaiſir ce qui ne tombe point, ni ne peut tomber

ſous

ſous les ſens n'eſt pas la même choſe qu'une incapacité abſolue de ſoutenir la vérité. C'eſt pour s'accomoder à cette difficulé fondée ſur la nature de l'homme, qui eſt compoſé d'eſprit & de corps, que Dieu ſe révéla dans l'Ecriture ſous des images ſenſibles, & non pour tromper: auſſi de quelle autre façon de parler auroit-il dû ſe ſervir, que de l'humaine, en parlant aux hommes, pour ſe faire entendre? D'ailleurs dans cette même Ecriture Dieu les avertit de prendre bien garde de ne pas prendre ces images & ces expreſſions à la lettre, & de ne les prendre que dans un ſens allegorique & figuré, en leur inculcant près qu'à chaque page l'immatérialité, l'immutabilité, la perfection de ſon être infini. Or les figures, & les allegories ne ſont point des menſonges. (3)

Heureuſement cet auteur n'eſt pas toujours du même ſentiment, & nous épargne la peine de le refuter. Il

accorde ailleurs que l'homme eſt fait pour le vrai de façon qu'il n'adhére à l'erreur, que lors qu'elle eſt revétue des apparences de la vérité: mais il ne laiſſe pas pour cela de pourſuivre ſa pointe, & de faire de nouvelles exceptions contre les jugemens de la nature. *Comme les objets qui n'ont que ces apparences* (de la vérité) *ſont difficiles à diſcerner de ceux qui ſont réellement vrais, la pareſſe*, dit-il, *les détermine* (les hommes) *à ſe contenter des premiers phantômes qu'on leur préſente.* (4)

D'abord ce qu'il dit de la pareſſe qui détermine les hommes à ſe contenter des premiers phantômes qu'on leur préſente, c'eſt un outrage qu'il fait à tout le genre humain. On ſait le deſir inné qu'ont tous les hommes de connoitre la vérité, & combien ce deſir eſt actif, par les peines que tant d'entre eux ſe donnent pour y parvenir dans tout genre. L'auteur n'auroit

roit certainement pas accordé en écrivant tout ce qu'il a écrit dans ſes gros Volumes de s'être laiſſé vaincre par la pareſſe, & de s'être contenté, des premiers phantômes qui ſe ſont préſenté à lui. Auroit-il peut-être prétendu être le ſeul, qui par privilege n'eut pas été atteint de la pareſſe, dont il accuſe toute ſon eſpece? Mais en laiſſant cela à part, quelque indolens que puiſſent être les hommes à l'égard de pluſieurs vérités, qu'ils regardent comme indifférentes à leur bien être, ou qui ne les touchent que médiocrement; comment pourroit-on leur ſuppoſer la même indolence à l'égard d'une vérité la plus eſſentielle, & la plus importante? Tant de queſtions diverſes, même les plus ſubtiles, & tant de diſputes, parmi les Philoſophes ſur l'éxiſtence, ſur la nature, ſur les attributs de la Divinité, montrent aſſez qu'elle eſt un objet dont les hommes ſe ſont occupés dans tous les tems.

Outre cela il ne s' agit pas ici d'une vérité d'une recherche trop difficile, dont la connoiſſance exige une étude pénible, & une trop longue méditation: Il ne s'agit que d'une vérité qui nous eſt ſuggérée par la nature, dont on n' a qu'à écouter la voix, & qu'à ſuivre l'impreſſion. La pareſſe & ajoutez y encore l'incapacité, peut bien faire que la plus part des hommes ne ſe déterminent point à éxaminer les preuves ſubtiles, & métaphyſiques de l' éxiſtence de Dieu données par les Philoſophes; mais comment les empécheroit-elle d' entendre la voix de la nature?

C' eſt maintenant aux Chrétiens à répondre: c' eſt à eux ſur tout, que l' auteur défend de s' appuyer ſur les déciſions de la nature puiſqu' ils croyent qu' elle à été corrompue par le péché, qu' elle eſt devenue la ſource des vices, & des erreurs, & ils admettent bien des myſteres tout-à-fait contraires à ſes déciſions. Les pauvres Chrétiens

tiens ſont bien à plaindre : il ne peuvent plus être ſurs de rien, pas même de la vérité des premiers principes. Mais les Chrétiens répondent 1°. que pour leur oppoſer leurs dogmes, il faut les connoitre, ou du moins il ne faut pas les déguiſer. Il y a dans cette objection de Bayle la même équivoque que l'on a remarqué ci deſſus. La corruption de la nature cauſée par le péché, ne conſiſte que dans la rebellion de l'appetit, & dans la naiſſance des paſſions qui ſont devenues une ſource d'erreurs comme de crimes, en cauſant la précipitation de nos jugemens ; mais elles n'obſcurciſſent jamais la raiſon au point, de la rendre incapable de connoitre la vérité. Les Chrétiens répondent. 2°. que les myſteres de la Religion ne ſont nullement contraires à la raiſon, & que par conſéquent en les croiant, ils ne croient rien de contraire aux déciſions de la nature. Que les myſteres ſoient con-

tre la raiſon, c'eſt ce que l'auteur a dit cent fois: cent incrédules l'ont répété après lui: aucun ne l'a encore prouvé.

NOTES.

(1) Bayle *Cont. des penſées* §. 17. 23.
(2) *Ibid.*
(3) Bayle *Rép. aux queſt. c.* 103.
(4) *Ibid.*
(5) *Ibid. c.* 96.

CHAPITRE XVIII.

Erreurs Univerſelles.

C'eſt en vain que l'on épuiſe tous les lieux communs des erreurs populaires, qui ont eû cours dans quelque tems, chez une ou pluſieurs nations, pour prouver qu'il y a eû des erreurs dictées par la nature, en mettant ſur ſon compte la foi ajoutée à la divination, aux ſorts, aux oracles, aux ſonges, à l'aſtrologie judiciaire, la frayeur des peuples à la vue des Comètes, ou des éclipſes, la vertû attribuée à la conſtellation du Syrius, à l'influence de la Lune &c. (1)

D'abord tous ces éxemples ne ſont pas bien choiſis: il y dans tout cela un mélange de vrai & de faux, qu'il faut diſtinguer exactement.

Croi-

Croire que l'on peut parvenir, par l'aide de la Divinité, à connoître l'avenir, ce n'eſt pas une erreur. Dieu le connoit ſans doute, & toutes les fois qu'il le juge à propos, il peut nous l'apprendre par tel moyen qu'il lui plait, ſoit par des Prophetes, ſoit par des ſonges, ou par des viſions; il peut de même diriger notre choix, & notre conduite dans les affaires par les ſorts, en les dirigeant lui même. Auſſi en ſuppoſant que tel, ou tel autre phénomène eſt un dérangement ſurvenu dans la machine de l'univers, ou une marque de la colére de Dieu, ce n'eſt pas une erreur d'en craindre les ſuites. Toutes ces opinions, & toutes ces frayeurs regardées ſous ce point de vue, en accordant même qu'elles aient été univerſelles né prouvent rien contre les déciſions de la nature: les hommes en croiant tout cela n'auroient crû que des vérités, & leurs craintes auroient été raiſonnables. (2)

L'er-

L'erreur ne ſeroit, qu'en ce que les hommes ont crû pouvoir connoître l'avenir par des moyens ſuperſtitieux, comme l'obſervation des aſtres, les augures, les aruſpices, que leurs oracles étoient animés par les Dieux &c.

L'erreur ne ſeroit, qu'en ce qu'ils ſe ſont confiés à des ſorts qui n'étoint dirigés que par le hazard, ou qu'ils ont crû indifféremment à tous les ſonges. (3)

L'erreur ne ſeroit, qu'en ce qu'ils ont pris pour un dérangement de la nature, ou pour une marque de la colére de Dieu, des Phénomènes qui ne ſont que des effets naturels, comme les Comètes ou les éclipſes, ou qu'ils leur ont attribué la vertu & le pouvoir de cauſer des déſaſtres. (4)

Toutes ces erreurs ont évidemment leur ſource dans l'ignorance & dans l'impoſture: du quel droit voudroit-on en rendre reſponſable la nature? (5)

Auſſi

Auſſi ces erreurs n'ont jamais été univerſelles, comme l'on devroit le prouver, pour oppoſer quelque choſe de valable au conſentement général de tous les hommes à croire l'éxiſtence de Dieu. (6)

Les Epicuriens, c'eſt-à-dire une Secte des plus nombreuſes parmi les Philoſophes, rejettoient toute ſorte de divination: c'étoit même une ſuite néceſſaire de leur doctrine ſur la Providence. On peut leur ajouter Xénophanes, & pluſieurs autres Philoſophes de la ſecte des Eléates, & de celle des Académiciens. Pour ce qui regarde en particulier la divination par les augures & les aruſpices elle n'a jamais été ſi en vogue chez les Grecs, que chez les Romains.

Auſſi l'on ſait le peu de cas, qu'en faiſoient à Rome même, tout ce qu'il y avoit de gens éclairés, & les ſavans. On peut voir dans Cicéron les plaintes de Lucilius Balbus, ſur ce

que

que les Magiſtrats n' y avoient aucun égard dans les affaires les plus importantes de la République : des Généaux d'armée & des Conſuls, comme Flaminius, Junius, Marcellus, Jules Céſar, n'eurent point de ſcrupule de livrer des battailles ſans les conſulter ; le grand Hannibal en fit autant chez les Carthaginois. Ennius & Pacuvius en parloient avec mépris devant le peuple, & oſoient les tourner publiquement en ridicule ſur le théatre. Il y a plus ; ceux-là même qui y préſidoient, ne les croioient pas plus que les autres. Caton ne ſavoit pas comprendre comment un Aruſpice pouvoit s'empêcher de rire, en rencontrant quelqu'un de ſes collégues ; Cicéron qui étoit membre du Collége augural nous apprend que l'on ne retenoit la coutûme, la Religion, les cérémonies le droit des augures, que par politique. (7)

On fait par rapport aux forts que le Philoſophe Carnéade, comme il nous eſt rapporté par Clitomacus dans Cicéron, ſe moquoit publiquement de ceux de Préneſte, qui étoient les plus célébres: Cicéron lui même nous dit, qu'ils ne ſe ſoutenoient plus de ſon tems, qu'à cauſe de la beauté, & de l'antiquité du temple; mais qu'au reſte aucun Magiſtrat, aucune perſonne de conſidération n'y ajoutoit foi, & qu'ils étoient tombés par tout ailleurs. Le même auteur nous dit par rapport aux ſonges dont il prouve la vanité contre les Stoïciens, que perſonne n'y croioit, hors que les imbecilles, & les vieilles femmes. (8)

On fait par rapport aux Oracles la raillerie de Demoſthéne, qui parlant de l'Oracle de Delphe, dans une de ſes harangues contre le Roi Philippe, dit publiquement à Athénes, que la Pythie *philippiſoit*, voulant dire par cela qu'elle avoit été gagnée par

l'or

l'or de Philippe. Ce qu'Ariſtote nous rapporte d'Hegeſippus qui ſe plaiſoit à conſulter pluſieurs oracles ſur le même ſujet, pour les inſulter, s'ils ne s'entr'accordoient pas, montre aſſez le cas qu'en faiſoient les gens éclairés, & que tout le monde n'en étoit pas la dupe. Il paroit même que la coutûme de conſulter pluſieurs oracles ſur le même ſujet étoit commune chez les Payens. Si ce n'étoit pas dans tous un effet de méchanceté, comme dans Hegeſippus, du moins c'étoit une marque, qu'ils ne ſe fioient pas beaucoup à leur ſcience. Auſſi les oracles d'Apollon qui ont été les plus célébres, étoient déjà déchûs préſque par tout dans le tems de Cicéron, qui diſoit pour cela, que ce Dieu ne ſavoit plus faire des vers.

S'il y a eu de gens mépriſés dans tous les tems, c'a été les Caldéens, qui faiſoient le métier de prédire l'avenir par les aſtres. Le Senat, & les

Empereurs, les ont souvent chassés de Rome, & des Philosophes de toutes les sectes, comme Eudoxe disciple de Platon, Panetius Stoïcien, Dicéarque, Cratippe Péripatéticiens, & d'autres, les ont combattus dans leurs livres. Cicéron nous dit qu'il ne pouvoit comprendre qu'après la fausseté notoire de leurs prédictions sur la mort de Pompée, de Crassus, de Césat, il y eût encore des gens assez sots, pour les croire. (9)

Si les anciens Philosophes n'ont pas porté la théorie des Comètes à ce dégré de perfection, au quel elle a été portée par les modernes, sur tout par Cassini, & par Newthon, on la trouve cependant ébauchée par les disciples de Pythagore, & de Démocrite. Ces Philosophes les croioient des corps aussi anciens que le monde, & les rangeoient dans la classe des étoiles errantes, qui ne se font voir qu'après de longs intervalles. Ceux qui les ont crû

crû des exhalaiſons attirées en haut, & enſuite enflammés par le ſoleil, comme les Péripatéticiens, ou des aſſemblages de pluſieurs étoiles, qui à cauſe de leur trop grand éloignement de la terre ne devenoient viſibles que par leur union, & diſparoiſſoient en ſuite en ſe ſéparant, ne les ont pas moins crû des effets naturels. Auſſi ces mêmes Philoſophes n'ignoroient pas la cauſe des éclipſes, dont ils marquoient le tems précis, comme nous l'apprenons dans Ariſtote, dans Diogéne Laerce, dans Cicéron, dans Plutarque; ainſi il faut retrancher du nombre de ceux, qui donnoient dans l'erreur populaire, non ſeulement ces Philoſophes, mais leurs auditeurs, & tous ceux qui liſoient leurs ouvrages, même une grande partie du peuple, qui ſuit toujours ce qu'il voit adopté par les ſavans.

Si l'hiſtoire nous parle d'armées entieres, ſi effrayées à la vue d'une

éclipſe, qu'elles ont refuſé de combattre; elle nous apprend au même tous que les Capitaines, & les Generaux avoient ſoin dans ces occaſions, de raſſurer les ſoldats, en leur montrant que leur crainte étoit ſans fondement, comme firent Périclès ſur la flotte des Athéniens, & Servilius Gallus dans l'armée de Lucius Paulus.

Pour ce qui eſt de la vertu attribuée à la conſtellation du Syrius, ou à l'influence de la lune, la premiere de ces deux erreurs n'a été propre tout au plus que des Grecs, & des Romains; l'autre ſi c'en eſt une, n'eſt qu'une erreur phyſique, qui n'appartient pas plus à la queſtion, que l'erreur de croire, comme tout le monde a fait avant Copernic, que la terre eſt immobile & que le ſoleil tourne autour d'elle. (10)

A quoi ſerviroit-il encore de produire des erreurs, qui en accordant même qu'elles aient été univerſelles

dans

dans quelque tems, ſont tout-à-fait tombées de nos jours, après les lumieres du chriſtianiſme, & une plus grande connoiſſance de la Phyſique, & de l'Aſtronomie? C'eſt ce qui ne manque pas d'arriver tôt ou tard à tout ce qui n'eſt que préjugé, & n'a d'autre ſource que l'ignorance. Il n'en eſt pas de même, ſelon la remarque de Cicéron, de ce qui vient de la nature, comme la croyance de la Divinité, qui n'a pas encore ſouffert la moindre atteinte, ni le moindre changement. (11)

Auſſi il n'eſt point du tout à craindre que cette croyance vienne à changer après que les Athées auront réuſſi à détromper les hommes ſur ce point, comme les Philoſophes ont réuſſi à les détromper ſur toutes ces erreurs que l'on vient d'indiquer. Il ne s'agit pas d'une opinion qui dépende de quelque nouvelle découverte, que l'on puiſſe faire en Phyſique; mais d'u-

ne croyance fondée sur le sentiment de la nature, & qui ne dépend que de la raison. D'ailleurs les Athées ont déjà fait tous les efforts possibles, & employé toute sorte d'argumens pour détromper les hommes sur cet article, & s'ils n'ont pas réussi, on peut s'assurer qu'ils n'y réussiront jamais. (12)

Si quelques unes de ces erreurs durent encore parmi le peuple, malgré le progrès des sciences, & les lumieres de la Religion, cela ne prouve rien autre chose, si ce n'est qu'il y aura toujours des imbecilles, & de superstitieux.

NOTES.

(1) Bayle *Penſ. div.* §. 50. *Contin. des penſ.* §. 14. *&c. Rép. aux queſt. c.* 96. *Syſth. de la nat. part.* 2. *c.* 4.

(2) Sans parler des Prophétes, que Dieu a envoyé de tems en tems, on trouve dans l'Ecriture qu'Abraham a été inſtruit par des viſions ſur la multiplication de ſa poſterité, & ſur ſon établiſſement dans la terre de promiſſion. Joſeph fils de Jacob a été inſtruit par des ſonges ſur ſa grandeur future, & St. Joſeph Epoux de la Sainte Vierge a reçu dans des ſonges les ordres du très-Haut; les Apôtes aſſemblés après l'aſcenſion de Jeſu Chriſt pour le choix d'un autre témoin de ſa réſurrection, à la place de Judas, ſe ſervirent des ſorts.

(3) On auroit bien tort de confondre les ſorts, dont ſe ſervirent les Apôtres, dans l'élection de S. Mathias à l'Apoſtolat, avec ceux qui ne ſont que ſuperſtitieux. 1°. Les Apôtres ne remirent point aux ſorts le jugement du mérite des deux diſciples déſignés pour l'Apoſtolat. Ils connoiſſoient déjà celui

de tous les deux : ils trouverent même qu'il étoit égal, & pour ne pas faire tort ni à l'un ni à l'autre, par une préférence arbitraire, ils voulurent s'en rapporter à l'arbitrage des sorts. 2°. En se rapportant aux sorts, ils avoient une ferme confiance que Dieu même les dirigeroit, comme il paroit évident par la priere, qu'ils lui adresserent, avant de les jetter. *Act. c.* 1.

Aussi lorsque Dieu veut apprendre quelque chose aux hommes par des songes, ou par des visions, il fait y porter une lumiere & y mettre une empreinte, qui ne laisse aucun doute, qu'ils ne viennent de lui ; tels ont été ceux dont on vient de parler dans la note précédente La superstition, & l'erreur consistent à croire indifféremment à toutes les visions, à tous les songes, sans qu'ils soient marqués particulierement au coin de la Divinité.

(4) On ne prétend pas par là que Dieu ne puisse se servir, & ne se soit servi quelque fois des effets naturels, pour annoncer aux hommes d'autres événemens arbitraires, sa misericorde ou sa vengeance. On en a un exemple dans l'arc-en-ciel, qui n'étant qu'un Phé-

no-

nomène naturel a été donné pour marque qu'il n'y aura plus de déluge ſur la terre : des météores celeſtes, des contagions, des tremblemens de terre, des emeûtes populaires ont été données pour marque de la déſtruction prochaine de Jeruſalem ; mais Dieu dans ces cas a le ſoin d'en avertir les hommes *Gen. c.* 9. *Luc. c.* 21.

On ne parle ici que des ſignes ſimplement arbitraires, car pour ce qui eſt des ſignes naturels, ce ne ſeroit point une erreur de croire que les déſaſtres, quoi qu'ils ne ſoient qu'une ſuite des loix néceſſaires de la nature, ſont un ſigne de la colere de Dieu, comme tout effet eſt un ſigne naturel de ſa cauſe. Pourquoi Dieu n'auroit il pas pû diſpoſer la chaine des événemens, & arranger le ſyſthême de l'univers de façon que la ſuite naturelle de choſes amenât ces déſaſtres préciſement dans le tems, dans lequel il a prévû que les hommes auroient particulierement irrité ſa colère par leur crimes? On aura l'occaſion de traiter ailleurs cette queſtion.

(5) Perſonne n'ignore les divers pronoſtics, que l'on peut tirer du ſoleil, & de la lune, pour diriger les travaux

champêtres, décrits élégamment par Virgile. De là la Divination par les aſtres, la folie des horoſcopes, & de l'aſtrologie. De ce que l'on a remarqué que les aſtres, par leurs diverſes apparences indiquoient les changemens de l'air, le beau tems, ou la pluye, ce qui n'eſt qu'un effet de la diſpoſition diverſe de l'atmoſphère plus ou moins chargée de vapeurs, l'on eſt paſſé à croire qu'ils pouvoient de même indiquer les autres événemens de la vie, & à leur attribuer l'eſprit de divination. D'ailleurs les Payens croioient que les aſtres étoient animés par des Génies : il n'y avoit pas grande diſtance de cette erreur, à celle de les croire doués d'un eſprit prophétique. *Virg. Georg. L.* 1. *v.* 351.

Il en eſt de même des oiſeaux, qui annoncent ces mêmes changemens par leur chant & par leurs divers mouvemens, ce qui n'eſt qu'un effet de la diverſe température de l'air à l'approche de l'orage, ou de la pluye, qui agit puiſſament ſur eux, & les affecte diverſement, comme il a été judicieuſement remarqué par le même Poëte ; mais le peuple n'a pas porté ſes vues ſi loin, il imagina que les oiſeaux avoient

le

le don de prédire généralement tout l'avenir, & que les Dieux leur avoient donné ce talent pour l'utilité des hommes. De là la divination par les auſpices, dont la gravité Romaine ne ſe départit jamais malgré toutes les railleries, que purent faire les Philoſophes ſur l'uſage ridicule de les conſulter. Cicéron qui ne leur ajoutoit pas la moindre foi ne laiſſa pas de les approuver, par un principe de politique. Il étoit de l'intérêt de ceux qui étoient à la tête des affaires de la République de pouvoir renvoyer une demande, rejetter une loix portée par le peuple, & diſſoudre les Comices ſous le prétexte que les auſpices n'étoient pas favorables.

Quelque choſe de monſtrueux dans la production des diverſes eſpèces d'animaux, obſervée préciſement dans un tems, qui a été ſuivi de près par quelque grand déſaſtre, a porté les hommes à lier enſemble dans leur imagination, par une erreur la plus groſſiere, deux choſes tout-à-fait indépendantes, & à prendre l'une pour une marque de l'autre, ce qui a produit l'autre branche de la divination par les aruſpices.

Le

Le ſon de la voix redoublée par les échos des rochers ſouterrains, un léger nuage ſouvent ſuſpendu à l'entrée des antres, & des cavernes, le friſſon dont on eſt ſaiſi en y entrant, le bruit ſourd qui ſe fait entendre au fond, pour peu que l'on y faſſe de mouvement, la vapeur humide, & puante qu'on y reſpire, & qui peut quelque fois cauſer des vertiges, tout parut merveilleux, & ſur naturel aux hommes ignorans, qui crurent ces grottes habitées par des Génies, qui pourroient bien les inſtruire ſur les ſur les affaires, s'ils les euſſent conſulté, & des impoſteurs habiles ſurent profiter de leur ignorance & de leur crédulité. Telle eſt vraiſemblablement l'origine des oracles, ſur tout de celui de Delphes, qui étoit le plus fameux.

Après toutes les precautions que l'on prenoit & toutes les cérémonies que l'on faiſoit obſerver à la Pythie avant que de l'aſſeoir ſur le trepied ſacré, il y auroit bien eû du malheur ſi la tête ne lui avoit tourné, & ſi elle n'avoit pas prononcé quelques paroles extravagantes. Il eſt probable que les femmes à vapeurs furent préférées pour cet important miniſtère:

ſtère: le laurier qu'on leur faiſoit macher étoit un ſecret admirable pour provoquer l'énthouſiaſme. Il n'eſt pas plus ſurprenant de voir qu'on ait pris cette maladie pour une fureur divine, qu'il l'eſt ajourdui de voir le peuple mal inſtruit la prendre pour un effet de la poſſeſſion du Démon. V. Berg. *Orig. des faux Dieux tom.* **1.** *c.* **12.**

Cet auteur, du quel nous avons emprunté prèſque tout ce qui eſt contenu dans cette note, ne prétend pas par là adopter le ſyſthême de Fontenelle, en excluant des oracles l'opération du Démon, qui y avoit ſans doute beaucoup de part pour tromper les hommes, & nous ne le prétendons pas non plus. D'ailleurs cette opinion eſt tout-à-fait étrangere à la queſtion.

(6) Celui qui oppoſeroit avec Bayle *que la multitude des approbateurs n'eſt pas une marque de la vérité*, feroit voir qu'il ne comprend pas la force de notre argument, en faveur de l'éxiſtence de Dieu, tirè du conſentement général, ou voudroit en impoſer au Lecteur en lui donnant le change.

On

On ne dit point *la multitude* a crû l'éxiſtence de Dieu ; mais *tout le genre humain* : il faudroit donc montrer que tout le genre humain a donné dans ces erreurs. Dans tout ce que cet auteur employe de ſubtilité, & d'érudition pour montrer le peu de cas que l'on doit faire du ſuffrage de la multitude, il raiſonne en pure perte, & s'écarte manifeſtement de l'état de la queſtion Bayle *Contin. des peuf.* §. 4. 8. 13. 30. 31. &c.

(7) *Credo Romulum qui urbem auſpicato condidit habuiſſe opinionem eſſe in providendis rebus auguraudi ſcientiam, errabat enim in multis rebus antiquitas, quam vel uſu jam, vel doctrina, vel vetuſtate immutatam videmus. Retinetur autem, & ad opinionem vulgi, & ad magnas utilitates Reipublicae, religio, diſciplina, jus augurum, collegii auctoritas.* Cic. *de Divin.* L. 2. V. ſup. not. 5.

(8) *Fani pulchritudo & vetuſtas Praeneſtinarum etiammum retinet ſortium nomen, atque id in vulgus: quis enim magiſtratus, aut quis vir illuſtrior utitur ſortibus? Coeteris vero in locis ſortes plane refrixerunt,* Cic. *de Divin.* L. 2.

Quam

Ibid. *Quotus igitur eſt quisque, qui ſomniis pareat, qui intelligat, qui meminerit? Quam multi vero qui contemnant, eamque ſuperſtitionem imbecilli animi, atque anilis putent.*

(9) Cic. *L.* 2. *de Divin. Quam multa ego Pompejo, quam multa Craſſo, quam multa huic ipſi Caeſari a Chaldaeis dicta memini, neminem eorum niſi in ſenectute, niſi, domi, niſi cum claritate moriturum, ut mihi permirum videatur quemquem extare, qui etiam nunc credat iis, quorum praedicta quotidie videat re, & eventis refelli.*

Si la race des Caldéens malgré toutes les loix, & tous les arrêts du Senat, & des Empereurs, reſtoit toujours dans Rome, ou y revenoit bientot, cela montre combien le deſir curieux, qu'ont les hommes de connoitre l'avenir, peut etouffer le bon ſens, & la raiſon, en faiſant aller contre l'évidence même des faits, ou combien d'habiles impoſteurs peuvent ſe jouer de leur crédulité, en flattant leurs paſſions. C'eſt ce qui a porté Tacite à les appeller *Genus hominum potentibus infidum, ſperantibus fallax, quod in civitate noſtra & vetabitur ſemper & retinebitur. Tacit. Hiſt. L.* 1.

(10)

(10) Diog. Laer. *in Thal. in Zen.* Arist. *Metereolog. L.* 1. Sen. *L.* 7. *natural. quaest.* Cic. *de Senect. de Divin. L.* 2.

Si plusieurs Historiens même parmi les modernes, en rapportant la mort de quelque Souverain, ou quelque grand malheur public, ne manquent pas d'y joindre la narration de quelque comète, ou de quelque monstre, qui a paru dans le même tems, ils ne disent point pour cela, du moins s'ils sont judicieux, que l'un de ces événemens ait été la cause, ou une marque de l'autre: ils ne font que s'accomoder à l'opinion du vulgaire, ou ils ne cherchent qu'à frapper le Lecteur par le merveilleux en imitant les anciens, qui ont farci leurs histoires de mille contes semblables.

(11) Cic. *de nat. Deo L.* 2. *Videmus caeteras opiniones fictas atque vanas diuturnitate extabuisse . . . opinionum enim commenta delet dies, naturae judicia confirmat. Itaque in nostro populo, & in coeteris, Deorum cultus, Religionumque sanctitas, existunt in dies majores atque meliores.*

(12) Cela peut servir de réponse au sophisme de Bayle, qui sur la maxime *opinionum commenta &c.* que l'on vient

de

de rapporter, obſerve que Cicéron s'en ſert pour prouver une fauſſeté, puiſqu'il s'en ſert pour prouver la réalité & l'exiſtence des faux Dieux du Paganiſme, & que par conſéquent ce principe peut jetter dans l'illuſion. *Cette maxime*, dit-il, *peut valoir depuis long tems contre le faux culte des anciens Grecs, & Romains, puiſque depuis pluſieurs ſiècles il n'y a point de pays où leur Religion, leur Jupiter &c. ſoient renommés & adorés : ainſi leur procès eſt fait, & parfait, dés que l'on ſuppoſe que tôt ou tard la vieilleſſe fait perir les fauſſes doctrines. Notez, s'il vous plait*, ajoute-t-il, *que ce principe ne ſauroit ſervir de bonne preuve avant qu'on on régle quelle eſt la durée qui ſuffit, pour diſtinguer les erreurs, & les vérités. Si mille ans ſuffiſent, toute opinion qui a dix ſiècles ſur la tête eſt véritable ; mais ſi vous ne fixez aucun terme, c'eſt en vain que vous concluez, que puis qu'un dogme a duré quattre mille ans il doit paſſer pour certain : vous ignorez l'avenir vous ne ſavez pas ſi le cinquieme millenaire viendra à bout de ce qui a réſiſté aux précédens. Bayle Diction. art. Launoj.*

Bayle ſe trompe évidemment dans tout ce raiſonnement. 1°. Cicéron dans ce texte ne parle que de la croyance, &

du culte de la Divinité en général : ainſi ſon principe ne prouve point une fauſſeté. Si l'on vouloit abſolument ſuppoſer qu'il y ait parlé des faux Dieux du Paganiſme, Cicéron en ce cas auroit mal raiſonné, & la faute ne ſeroit point du principe, mais de l'application. L'opinion de l'éxiſtence des faux Dieux n'avoit pas toujours été, donc il ne pouvoit pas produire la durée de cette opinion en faveur de ſa vérité ; mais il n'en eſt pas de même de l'opinion de l'éxiſtence de la Divinité en général. Les hommes ont crû cette éxiſtence non ſeulement pendant dix, vingt, trente ſiècles, mais ils l'ont crû toujours. Auſſi la durée de cette croyance n'eſt pas proprement la preuve de ſa vérité : elle ne ſert qu'à confirmer de plus en plus le conſentement général, qui en eſt la preuve véritable, qui gagne par là en extenſion, mais non pas en force ; ou elle n'eſt que cette même preuve réitérée un d'autant plus grand nombre de fois que cette durée a été longue. Il n'eſt donc point du tout néceſſaire, il ſeroit même puérile d'employer, avec une gravité ridicule, la ſcience du calcul pour fixer le nombre des ſiècles, &

des

des années, qui ſuffiſſent pour appoſer à cette croyance le ſceau de la vérité. Suppoſons que les hommes n'aient éxiſté que pendant mille, deux mille, trois mille ans : ſi pendant ce tems tous les hommes euſſent crû l'éxiſtence de la Divinité, la preuve de cette éxiſtence, tirée de leur conſentement général, ſeroit la même : au contraire, s'il y avoit eû un ſeul ſiècle, dans lequel les hommes n'euſſent pas crû la Divinité ; cinq, ou ſix mille ans de croyance n'auroient pas la moindre force en ſa faveur. C'eſt là le cas de la croyance des faux Dieux des Payens.

2°. L'on accorde à Bayle que le tems peut amener bien des changemens dans certaines opinions, qui dépendent d'une connoiſſance, plus ou moins grande, de la Phyſique, ou de l'aſtronomie. Auſſi l'on ne ſauroit à leur égard ſe ſervir de la durée pour preuve de leur vérité. On devroit croire encore à préſent que la terre eſt immobile, & que le ſoleil tourne à l'entour d'elle. Mais il n'en eſt pas de même à l'égard de certaines vérités, à la connoiſſance des quelles on ne ſauroit rien ajouter. On ſe-

roit bien aiſe de ſavoir par quelle propriété de la matiere ajoutée aux autres qui ſont déjà connues, par quel arrangement divers des planètes, par quel nouveau calcul on pourroit parvenir à la fin à connoitre qu'il n'y a point de Dieu. Toutes les découvertes qu'on a faites jusqu'à préſent n'ont ſervi qu'à multiplier les preuves de ſon éxiſtence, & l'eſprit humain à déjà épuiſé, il y a long tems, toutes ſes forces ſur cette queſtion.

CHA-

CHAPITRE XIX.

Polythéiſme.

Il paroit que Bayle ne comptoit pas beaucoup ſur ſes autres objections, contre la preuve de l'éxiſtence de Dieu fondée ſur le conſentement général, puisque la derniere objection tirée du Polythéiſme eſt à ſon avis la plus ſolide. Si le conſentement général prouvoit quelque choſe en faveur de l'éxiſtence de Dieu, il faudroit admettre, dit-il, non pas un ſeul Dieu, mais pluſieurs Dieux, car le Polythéiſme a été la croyance univerſelle de tous les peuples. (1)

C'eſt quelque choſe d'étrange que l'on affecte toujours de ne pas comprendre la force de notre argument. On ne dit point *tous les hommes ont*

crû; mais *la nature nous dicte*, qu'il y a un Dieu, & l'on ne ſe ſert du conſentement général, que comme d'une preuve que la croyance de cette vérité a ſa ſource dans la nature.

Or même en accordant que le Polythéiſme ait été la croyance univerſelle de tous les peuples, il ne s'en ſuivroit point qu'elle ait ſa ſource dans la nature. 1°. Ce qui vient de la nature eſt uniforme, & l'on ne voit nulle uniformité dans le Polythéiſme: il n'y avoit nul accord parmi les Payens, ſur le nombre de leurs Dieux, ni ſur les Dieux mêmes, qui étoient différens chez les différens peuples dont il n'y en a pas deux, ſelon la remarque de Mr. Bernard qui aient admis préciſement les mêmes Divinités. Auſſi nul accord dans ce qui regarde leur nature, leur ordre, leurs emplois, comme il paroit dans les livres de Cicéron ſur la nature des Dieux. Arnobe y renvoyoit pour cela les Payens pour les détromper,

à

à la vue de tant d'opinions discordantes. Tout l'accord, qu'il y avoit parmi toutes ces opinions diverses, n'étoit que dans le fond, c'est-à-dire dans la persuasion de l'éxistence de la Divinité en général; ce qui peut nous servir de critère, pour distinguer ce qui venoit de la nature, & ce qui n'en venoit pas. Dans ce qui venoit de la nature, c'est-à-dire dans la croyance de la Divinité en général, tous les hommes ont été parfaitement d'accord. (2)

2°. Si l'on est forcé de reconnoitre la voix de la nature dans le consentement général de tous les hommes, lorsqu'il tiennent tous le même langage, il n'en est pas de même, lorsqu'ils parlent diversement: on est alors en droit d'examiner l'origine, les raisons, les fondemens de leur croyance. Nous avons déjà vû dans le Chapitre V. que ce qui a donné naissance aux faux Dieux du Paganisme, a été l'ignorance, l'imposture, & les passions.

Après cela il eſt faux que le Polythéiſme ait été la croyance univerſelle de tous les peuples, & l'objection la plus ſolide de Bayle cloche de tout côté. (3)

On ſait par l'Hiſtoire de Moïſe, que pendant près de deux mille ans, il n'y a pas eû d'autre croyance ſur la terre, que la croyance d'un ſeul Dieu: la plus part des ſavans fixent l'époque de la naiſſance du Polythéiſme après la conſtruction de la tour de Babel C' eſt là un argument poſitif en faveur de la croyance d'un ſeul Dieu: on demande quel eſt l'argument, auſſi poſitif que l'on a en faveur du Polythéiſme. Tout ce que l'on dit pour prouver qu'il a toujours regné ſur la terre n'eſt que conjectures, & de ſimples conjectures n'ont point de force, contre un argument poſitif: auſſi ces conjectures ſont très mal imaginées. (4)

D'abord, quelle extravagance de faire paſſer les hommes, non pas de la vé-

vérité à l'erreur, mais de l'erreur à la vérité! C'eſt comme ſi l'on prétendoit que les hommes aient d'abord marché à rebours. La pente de la vérité à l'erreur eſt aiſée: pour peu que l'on y change ou que l'on y ajoute, ce n'eſt plus une vérité, c'eſt une erreur; mais il n'en n'eſt pas de même lorsqu'il s'agit de revenir de l'erreur à la vérité. Témoin la difficulté, que les Prédicateurs de l'Evangile ont eû de faire revenir les Payens du Polythéiſme à la croyance d'un ſeul Dieu.

Mais l'on n'arrive, dit-on, à la connoiſſance d'un ſeul Dieu que par dégrés, & cette connoiſſance a été le fruit d'un examen & de réfléxions qui paſſent la portée des hommes ignorans: leurs idées bornées & groſſieres les conduiſent naturellement au Polythéiſme. 1°. tout cet argument porte ſur une fauſſe ſuppoſition que la connoiſſance d'un ſeul Dieu n'ait pas été donnée aux premiers hommes par la tradition,

ou que cette tradition ait été d'abord anéantie dans tous les peuples, après leur diſperſion. On ſait par l'hiſtoire autentique du genre humain que l'un & l'autre eſt faux. Il n'y a eû avant ſa diſperſion d'autre croyance ſur la terre, que la croyance d'un Dieu unique, & cette connoiſſance s'eſt conſervée par tradition chez les premiers chefs des colonies, ſorties de la famille de Noé, & répandue enſuite parmi tous les peuples même après leur diſperſion. Ce n'eſt qu'en s'éloignant de cette ſource primitive que les hommes ſont tombés dans l'erreur du Polythéiſme, & de l'idolatrie. Auſſi s'il étoit vrai que les hommes égarés d'abord, ne ſoient parvenus dans la ſuite que par leurs réfléxions à la connoiſſance d'un ſeul Dieu, *d'un ſeul agent, d'une intelligence ſouveraine*, ce ſeroient les peuples policés qui auroient adoré un ſeul Dieu, pendant que les peuples ſauvages ſeroient demeurés dans l'ido-

la-

latrie. Tout au contraire nous voions les nations les plus éclairées, les Egyptiens, les Grecs, les Romains, obſtinés à perſévérer dans le Polythéiſme, pendant que le Juifs n' adoroient qu'un Dieu unique.

3°. En accordant que les hommes ne ſoient parvenus à la connoiſſance d'un être, d'un pouvoir ſupérieur, qu' aprés l'expérience des biens, ou des maux, par la crainte ou par l'admiration; il eſt bien plus vrayſemblable, qu'ils aient dit d'abord, il y a un être au deſſus de nous, qui tantôt nous favoriſe, tantôt nous maltraite, plutôt que dire, il y a *deux êtres*, *deux pouvoirs*. On commence en tout genre par le ſimple, en ſuite vient le compoſé : telle eſt la marche de l'eſprit humain. Auſſi pourquoi auroient-ils dit *deux êtres*, *deux pouvoirs*? Ils ſentoient bien que le principe qui produiſoit en eux mêmes tous les effets divers dont ils étoient capables n' étoit qu' un ſeul

&

& que parcequ'ils étoient tantôt bons, tantôt colères, ils n'étoient pas deux.

Si après l'époque de la diſperſion des peuples les hommes s'égarerent en adorant les parties diverſes de la nature, & le Polythéiſme s'introduiſit ſur la terre, cela n'eſt arrivé que par dégrés. Même long tems après qu'ils avoient animé les parties diverſes de la nature par des intelligences, ou des Génies, les hommes ne leur rendirent point un culte religieux, ou du moins un culte ſuprême, comme nous l'avons remarqué dans le Chapitre V. Un ſeul Dieu ſuprême habitant dans le ciel, ſous les noms de Cœlus, d'Ouranos, de Chronos, de Saturne a été long tems l'unique objet du culte des peuples comme nous l'apprenons dans Héſiode. 2°. L'idée d'un ſeul Dieu reçue par la tradition s'eſt toujours conſervée parmi les deſcendans des Patriarches, & dans tout le peuple Juif, comme l'on vient d'indiquer ſur la foi

de

de l'Hiſtoire de Moïſe. 3°. La foi d'un Dieu unique a été & eſt encore un dogme fondamental de la croyance des Chrétiens, & des Mahometans. 4° Les Payens qui vecurent après l'établiſſement du Chriſtianiſme, du moins les plus éclairés & les Philoſophes, ſi nous en croions leurs apologiſtes, n'admettoient point pluſieurs Dieux; mais ou ils adoroient un ſeul Dieu ſous divers ſymboles, ou ils honoroient pluſieurs miniſtres ſous un un ſeul Dieu: auſſi ſe fachoient-ils contre les Chrétiens lorſque ceux-ci les accuſoient de croire pluſieurs Dieux, comme nous l'apprenons de Paul Oroſe. Que l'on vienne nous dire après cela que le Polythéiſme a été un dogme univerſel: il n'auroit été propre, tout au plus, que des Payens placés entre l'époque de la conſtruction de la tour de Babel, & celle de l'établiſſement du Chriſtianiſme ſous lequel le Polythéiſme eſt tombé tout-à-fait, malgré les efforts de l'

Em-

Empereur Julien pour le relever de ſes ruines. (5)

On a dit *tout au plus*, car même dans l'intervalle placé entre ces deux époques, l'idée d'un ſeul Dieu s'eſt toujours conſervée parmi les Payens. Sans parler des myſteres, dans leſquels, ſelon l'opinion de ſavans critiques, le dogme de l'unité de Dieu étoit expreſſément enſeignée, on en a une preuve dans ce qui nous reſte des ouvrages des anciens Philoſophes, comme de Xenophanes de Colophone, de Pythagore, de Zenon, de Platon, &c. dont on trouve les paſſages conſignés dans les Livres des Peres de l'Egliſe.

Nous avons vû dans le Chapitre V. ce que les Philoſophes penſoient de tous ces Dieux adorés par le peuple & perſonne n'ignore la raiſon de la mort de Socrate. Auſſi l'opinion d'un Dieu unique étoit dans pluſieurs une ſuite néceſſaire de leurs ſyſthêmes, com-

me

me de celui des Pythagoriciens, qui poſoient l'unité pour principe de toutes choſes, du ſyſthême émanatif, & de celui de l'ame du monde. Ajoutez le témoignage des Poëtes, ſur tout des Tragiques, comme Sophocle, Menandre, Euripide, qui parloient publiquement ſur le théatre & devant le peuple d'un ſeul Dieu increé, auteur de toutes choſes, & maitre de l'univers. (6)

Il y a plus; l'idée de la Divinité qu'avoient tous les Payens en général, étoit l'idée d'un être ſouverain, dont il ne peut y avoir rien de meilleur, ni de plus parfait, ni de plus grand, comme nous l'apprenons dans Sénéque & dans St. Auguſtin. Or l'idée d'un tel être renferme évidemment l'idée de l'unité, & cette idée n'eſt pas tant une ſuite, qu'un développement de la premiere; celui qui dit *le plus grand, le plus parfait*, dit évidemment *un ſeul*; car s'il y avoit deux êtres également par-

parfaits, egalement grands, aucuns d'eux ne feroit le plus parfait, ni le plus grand. Auſſi c'eſt l'argument que les Saints Peres employoient contre les Payens, en ſe ſervant contre eux de leurs propres armes. (7)

Si malgré cela il n'en eſt pas moins certain que les Payens ont adoré pluſieurs Dieux, l'on ne doit pas en être embarraſſé: ils ont pû adorer pluſieurs Dieux, & en même tems retenir l'idée d'un ſeul Dieu. Nous avons vû dans le Chapitre V. que l'idée attachée à ce mot *Dieu* n'a pas été toujours la même: ce mot n'a pas ſignifié d'abord un être infini, ſouverainement parfait, tout puiſſant &c. mais tout être ſuperieur quelconque: ainſi de ce que les Payens nommoient *Dieux* tous ces êtres divers, qu'ils adoroient, il ne s'enſuit pas qu'ils les aient confondus avec la Divinité proprement dite, qui ne ſauroit être qu'une ſeule. Auſſi les Payens ont-ils faits tous ces Dieux inférieurs,

&

& de ſeul nom, ſujets à la déſtruction, au deſtin, & les ont ſoumis au ſeul Dieu ſuprême, dont ils retenoient l'idée qu'ils en avoient reçu de la tradition. (7)

Il eſt vrai que ſoit l'idée de la Divinité, ſoit l'idée de ces êtres qu'ils nommoient *Dieux*, s'étant alterée par les raiſons que l'on a rapporté dans le même Chapitre, le changement qui ſe gliſſa dans la ſignification du mot *Dieu* fit que des hommes groſſiers, & ignorans confondirent peu à peu tous ces Dieux inférieurs, ou ces êtres imaginaires, avec la Divinité. De là tant d'opinions diſcordantes ſur leur nature dont ſon remplis les livres de leurs Philoſophes, ſans qu'ils ayent jamais pû ſe fixer ſur rien, ou s'accorder enſemble; mais il n'en eſt pas moins vrai, qu'au milieu de toute cette confuſion, & de toutes ces erreurs, l'idée d'un ſeul Dieu ſuprême ſe conſerva toujours. Témoin le grand Jupiter, le

Pere, & le Roi des hommes, & des Dieux, dont il puniſſoit les crimes, & il régloit le deſtin, le ſeul qui n'avoit point eû de commencement, ni ne devoit avoir point de fin & par conſéquent très-différent de l'autre Jupiter fabuleux fils de Rhée & de Saturne. Auſſi ce n'eſt qu'à ce ſeul Dieu ſuprême que ſe rapportoit le *Deus optimus, maximus*, que les Payens plaçoient à la tete de leurs inſcriptions. Témoin la coutume de n'invoquer qu'un ſeul Dieu toutes les fois qu'un accident imprévû, une crainte ſubite, ne leur laiſſoit pas le tems de conſulter leurs préjugés & d'émprunter le langage de la ſuperſtition. C'eſt ce qui a fourni aux Peres de l'Egliſe un autre argument pour confondre le Polythéiſme. (8)

On ne donne point pour cela, le démenti à toute l'Hiſtoire, ſoit ſacrée ſoit prophane, qui atteſte que le Polythéiſme a régné long tems, dans la plus grande partie de la terre. Il y a

certainement régné dans la pratique, en ce que l'on rendit à ces Dieux, quelle que soit l'idée qu'on en avoit, des honneurs, & un culte qui n'étoient dûs, qu'au seul Dieu suprême: crime d'autant plus grand, que pendant que l'on rendoit à ces faux Dieux un culte sacrilége, on n'en rendoit aucun à ce dernier, ce qui selon la remarque d'un savant auteur, a donné peut-être un motif de croire que les Payens ne le connoissoient point. (9)

L'habitude qu'avoient les Payens d'attribuer tous les phénomènes de la nature à ces Dieux inférieurs, leur fit regarder le seul Dieu Souverain, comme un Monarque oisif, semblable à ces Souverains Asiatiques, qui plongés dans la molleſſe ſe répoſent ſur les Officiers du Gouvernement de leurs états, & cette idée ne manqua pas d'opérer dans la Religion le même abus qu'elle a coutume de cauſer chez les nations dont on vient de parler. Inſenſiblement les

Miniſtres chargés du Gouvernement s' emparent de la confiance & de l'affection des peuples, font oublier le Monarque, & parviennent ſouvent à le detrôner, & à ſe mettre à ſa place. Pendant que Jupiter, Vénus, Apollon &c. étoient honorés dans tous les coins de la terre par des ſacrifices, des fêtes, des cérémonies les plus pompeuſes, le ſeul Dieu ſuprême n'avoit pas ſeulement un temple, ou un autel, ſi ce n'eſt celui que Saint Paul trouva à Athénes avec l'inſcription : *ignoto Deo.* Les gens éclairés & les Philoſophes, quoique convaincûs de la vanité de ces Dieux, & perſuadés de l'éxiſtence d'un ſeul Dieu ſouverain, ne laiſſoient point pour cela d'adopter dans leurs livres & dans leurs diſcours le langage reçû, en ſe ſervant préſque toujours du mot *Dieux*, & de ſe conformer dans le culte à l'uſage & à la ſuperſtition populaire par une lâche complaiſance, ou par politique, comme nous l'apprenons dans Sénéque. (10)

Auſſi c'eſt là le crime, que Saint Paul réprochoit aux Payens. Leur crime n' étoit pas de n' avoir point connû un ſeul Dieu ſuprême; mais de ne lui avoir pas rendû le culte, qui lui convient, pour ne le rendre qu' aux créatures. (11)

Si après tout ce que l'on vient de dire, quel qu' un prétendoit encore, que le Polythéiſme a régné ſur la terre, non ſeulement dans la pratique, mais dans l'opinion, nous n'avons pas le moindre intérêt de le lui conteſter, pourvû qu'il demeure toujours conſtant, que même au milieu de ce Polythèiſme d' opinion, les Payens ont toujours eû une idée, quoique obſcure, & imparfaite, d' un ſeul Dieu. Si en cela les Payens étoient inconſéquens, nous n'entre prendrons point d'en faire l'apologie: mais c' eſt aſſez parler de l' objection la plus ſolide de Bayle. (12)

NOTES.

(1) Bayle *Contin. des penf* §. 7. ibid. §. 25. *de toutes les objections que j'ai faites contre la preuve fondée sur le consentement général des peuples, celle que je m'en vais proposer, c'est à mon avis la plus solide.*

(2) Arnob. *adv. gent. l.* 3. *c.* 2.

Il ne faut pas en cela s'en laisser imposer par la vanité des Grecs, qui entetés de leur antiquité, dans les Dieux des autres nations ne voyoient que les leurs, & trouvoient par tout leur Jupiter, leur Apollon, leur Vénus, leur Mars, &c. Il est vrai que presque chez tous les peuples on a adoré les mêmes objets, comme le soleil, les astres, les rivieres, que l'on a imaginé un Dieu des combats, que l'on y a déifié l'amour &c. parceque l'on a trouvé par tout la nature, & senti la force des passions; mais il s'en faut beaucoup que ces Dieux soient précisement les mêmes que ceux des Grecs, que l'Astarte par éxemple des Phéniciens soit Vénus, l'Orus des Egyptiens Apollon, Osiris Bacchus &c. On ne trouve pas la moindre ressemblance dans le nom de ces Dieux chez les différens peuples, ni dans leurs attributs, leurs fonctions, leur figure, leur généalogie. Aus-

ſi ſeroit-il bien extravagant de prétendre trouver ces mêmes Dieux des Grecs dans le pays du Nord, ou de l'Amerique, Apollon par éxemple dans le *Mango-capao* des Peruviens, Mars dans le *Vizzilipuztli* des Mexicains, Hermes, ou Mercure dans l'*Irmenſul* des Saxons. &c. V. Bernard. *Nouv. de la Répub. des Lettres an.* 1705. Bergier. *Orig. des faux Dieux, tom.* I *c.* 14.

Bayle prétend que la diverſité du nombre des Dieux admis par différens peuples, n'empêche point, que ces peuples n'aient été d'accord ſur la pluralité des Dieux, car ceux, qui en admettent par éxemple vingt, n'en admettent pas moins pluſieurs, que ceux qui en admettent cent, & que par conſéquent l'on ne ſauroit oppoſer la diverſité du nombre de leurs Dieux à la croyance des Payens; mais nous n'argumentons pas préciſement ſur la diverſité du nombre; mais ſur toutes les autres diverſités, que l'on a indiqué & qui montrent évidemment que les Dieux adorés chez ces peuples divers, étoient différens les uns des autres.

Il eſt en attendant à propos de remarquer, que ce même Bayle qui prétend ici que tant ceux des Payens, qui ad-

mettoient vingt Dieux, que ceux qui en admettoient cent, s'accordoient enſemble à en admettre pluſieurs, ce que perſonne ne lui nie, prétend ailleurs que ceux qui admettent un ſeul Dieu, & ceux qui admettent pluſieurs Dieux ne s'accordent point à admettre la Divinité en général, comme nous l'avons vû dans le Chapitre IV. Or la propoſition: *il y a vingt, cinquante, cent Dieux* ne contient pas plus clairement la propoſition: *il y a pluſieurs Dieux*, qu'elle ne contient cette autre: *il y quelque Divinité* en *général*: Bayle a donc mal raiſonné, ou dans un endroit, ou dans l'autre

(3) Ajoutez aux autres raiſons, pour les quelles les Payens ont admis un ſi grand nombre de Dieux, que l'on a rapporté dans le Chapitre V. celle des Epicuriens fondée ſur *l'Iſonomie*, ou ſur une certaine égalité qu'ils s'imaginoient qu'il devoit y avoir entre le nombre des mortels, & celui des immortels D'autres croyoient qu'il y avoit pluſieurs Dieux, parceque les aſtres ſont pluſieurs: cette croyance étoit même une ſuite de l'opinion que les aſtres étoient animés par la Divinité, d'où ils concluoient, que les Aſtres étant des êtres diſtincts les

uns

uns des autres, les Divinités qui les animoient étoient auſſi des Divinités diſtinctes. Comment reconnoitre la voix de la nature dans des raiſons ſi pitoyables?

(4) Maxim. Tyr. *Orat.* 1. Porphyr. *l.* 2. *de abſtin.* Apulej. *de Deo Socrat.* Maxim. Madaur. *ep.* 16. *inter Auguſtin.* Macrob. *in ſomn. ſcip* id. *Saturnal. l.* 1. Auguſt. *de Civit. Dei l.* 4. Paul Oros. *hiſt. l.* 6. *c.* 1.

(5) V. Juſtin. *Cohortat. ad gentes, de Monarch Dei*, Athenag. *Apolog.* Minut. Foel. *in Octav.* Tertull. *Apolog.* Theoph. Anthioc. *ad Autolic.* Cypr. *de vanit. idol.* Clem. Alexandr. *ſtrom.* Arnob. *adv. gentes*, Cyrill. *contra Jul.* Lact. *Divin. Inſtit.* Prud. *Apoth.* Auguſt. *contra Fauſt. &c.*

On peut conſulter ſur ce même ſujet Hooke *Relig. natural.* Hug. Grotius *de verit. chriſt. Relig.* Petau *de Theolog, Dogmat. &c.* Celui qui aimeroit de voir les ennemis de la Religion ſe réfuter eux mêmes les uns les autres, n'a qu'à confronter avec l'aſſertion de Bayle ſur le Polythéiſme univerſel de tous les peuples, celle de l'auteur de Dictionnaire Philoſophique, dont on a déjà parlé dans le Chapitre VI. qui y dit à l'article *Religion*: *tous les Philoſophes Babyloniens, Per-*

ſans, Sclytes, & Romains admettent un Dieu ſuprême.

Il y a plus; pendant que Bayle prétend que Polythéiſme a été univerſel, du moins avant l'établiſſement du Chriſtianiſme, l'auteur du *Chriſtianiſme dévoilé* s'emporte contre les Chrétiens, qu'il accuſe de ſe vanter fauſſement de la connoiſſance d'un ſeul Dieu, comme *d'un ſecret, que ſelon eux les hommes n'eûſſent pas été par eux mêmes capables de découvrir*: il prétend au contraire que les hommes ont connû l'unité de Dieu dans tous les tems par les ſeules lumieres de la raiſon. Ce n'eſt pas ici le lieu de montrer ce qu'il y a de faux dans le reproche que cet auteur fait aux Chrétiens; il nous ſuffit de faire remarquer combien certains auteurs ſe contrediſent les uns les autres. Boulang. *Chriſtian. dévoilé.* c. 7.

(6) Senec. Exhortat. *Magnum neſcio quid, majusque quam cogitari poteſt, Deus eſt.*

Auguſt. *de Doctr. chriſt. l.* 1. *Omnes pro excellentia Dei certatim dimicant, nec quisquam inveniri poteſt, qui hoc Deum credat eſſe quo melius aliquid eſt. Itaque hoc omnes conſentiunt Deum eſſe quod cæteris omnibus antetponunt.*

Un des plus beaux génies de Rome en par-

parlant de la Divinité s' exprime en ces termes:

Unde nil majus generatur ipso,
Nec habet quidquam simile aut secundum.
Horal. l. 1. od. 2.

On voit de là combien un auteur moderne a eû tort de calomnier les Saints Peres comme des Gens qui définiſſoient Dieu à la maniere des Chrétiens, pour accuſer les Payens, qui n'admettoient pas la même définition, de ſe contredire en admettant pluſieurs Dieux, L'idée, ou la définition de Dieu ſur la quelle le Saints Peres argumentoient contre les Payens étoit une idée ou une définition dans la quelle les Payens mêmes s'accordoient, & qui leur étoit commune avec les Chrétiens, comme l'on vient de le voir: ainſi les Saints Peres ont bien raiſonné, & c'eſt l'auteur lui même qui raiſonne mal. J. J. Rouſſ. *Lettre à l' Archev. de Paris.*

(7) Saint Auguſtin ne ſe montre pas trop difficile ſur l'uſage de ce mot *Dieu*: il ne trouve pas mauvais, que l'on s'en ſerve en parlant des natures bien heureuſes, ſupérieures à celle de l'homme, pourvuque l'on ne prétende point les égaler au ſeul Dieu ſuprême, & que l'on ſe garde de ne les pas confondre

avec la nature divine: l'on trouve même ce mot employé dans l'Ecriture, pour indiquer les juſtes, & les Rois, qui y ſont nommés Dieux par participation, en tant que les premiers participent à la Juſtice, & les autres à l'autorité de Dieu même.

Auſſi les diverſités, que mettoient les Payens entre le ſeul Dieu ſuprême & les autres Dieux inférieurs, comme l'on vient de l'indiquer, montrent aſſez, qu'ils regardoient le premier comme étant de toute autre nature que les autres, puiſqu'ils le faiſoient indépendant, indéſtructible, incréé &c. Bayle a eû tort de dire que les Payens ne lui donnoient tout au plus qu'une ſupériorité de rang, & la comparaiſon qu'il fait de Jupiter avec la Pape & des autres Dieux inférieurs avec les Evêques n'eſt qu'un froide plaiſanterie. Bayle. *Rep. aux queſt. c.* 107.

(8) Lact. *Divin. Inſtitut. l.* 2 Tertull. *Apologet. c.* 17. Minut. Foel. *in act. c.* 18. Cyp. *de vanit. Idol.* Ammian, Marcell. *l.* 24.

Bayle toujours animé d'une haine ſecrete contre les ſaints Peres, qu'il voudroit faire paſſer pour des ſots, trouve que ce raiſonnement qu'ils faiſoient contre les Payens eſt ſans force. Les Payens, dit-il, en

invoquant un ſeul Dieu dans leurs craintes ſubites, & dans leurs accidens imprévûs s' exprimoient dans un langage figuré, & par conſéquent ces expreſſions: *Dieu nous aſſiſte, Dieu nous garde* ne prouvent pas plus qu'ils croyoient un ſeul Dieu, que ces autres expreſſions, *l'homme eſt inconſtant, le Soldat aime la guerre*, ne prouvent qu'il n'y ait qu'un ſeul homme, un ſeul Soldat; mais c'eſt ce que l'auteur n'a garde de prouver. Tout au contraire il paroit que que les hommes dans cette ſorte d'occaſions ſont portés à s'exprimer dans un langage le plus ſimple, & le plus naturel, puiſque c'eſt la nature, & le coeur qui parlent. Donc ſi les Payens toutes les fois qu'ils parloient le langage de la nature en parlant de Dieu, s'exprimoient de la même maniere que les Chrétiens, on eſt fondé à dire que dans le fond ils penſoient comme eux. Au reſte cet argument qui paroit ſi foible à Bayle a parû ſi fort á Plotin, Philoſophe célébre parmi les Payens, qu'il ſe trouva forcé de convenir, avec les Chrétiens de l'éxiſtence d'un ſeul Dieu, comme d'une opinion commune à tous les hommes. Bayle *Contin. des pens. §. 26.*

(9) V. Fuch. *Tom. 29. de l'Acad. R. des Inſcriptions &c. 4. Memoire &c.*

(10) Sen. apud Auguſt l. 10. de Civit. Dei. *Omnem iſtam ignobilium Deorum turbam quam longo aevo longa ſuperſtitio congeſſit, ſic adorabimus, ut meminerimus cultum ejus magis ad morem quam ad rem pertinere.*

(11) *Ad Rom. c. 1. v. 21. Quia cum cognoviſſent Deum, non ſicut Deum glorificaverunt... & mutaverunt gloriam incorruptibilis Dei in ſimilitudinem imaginis corruptibilis hominis, & volucrum, & quadrupedum & ſerpentium.*

(12) La nature d'un abrégé ne ſouffre point, que l'on parle en détail des différens peuples, que de ſavans auteurs nous montrent avoir reconnû un ſeul Dieu, comme les Caldéens, les Perſes, les Ethyopiens, les Arabes, les Celtiberiens &c. On peut voir ſur cela Herodote l. 1. Strabon. l. 17. Clement d'Aléxandrie *Praeparat. Evang. l.* 1. Foucher *ſuite du traité de la Religion des Perſes tom.* 27. *de l'Acad. R. des inſcript &c.* Mignot. *ibid. tom.* 31. 4. *Memoire ſur les Philoſophes de l'Inde.* Batteux *ibid. tom.* 35. *Memoire, ſi les Payens ont jamais ignoré le vrai Dieu.*

On ne ſauroit finir ces notes ſans parler d'un autre ſophiſme de Bayle, qui voyant ne pouvoir ſoutenir que les Philoſophes Payens n'ont point reconnû un ſeul Dieu, chan-

change évidemment l'état de la queſtion, en feignant de l'établir, pour confondre la matiere, & pour en conclure que ces Philoſophes, même en admettant un ſeul Dieu, en admettoient pluſieurs. *L'état de la queſtion*, dit-il, *lorsqu'on veut philoſopher ſur l'Unité de Dieu, c'eſt de ſavoir s'il y a une intelligence parfaitement ſimple*: on le lui nie. L'unité dont il s'agit dans la queſtion préſente c'eſt l'oppoſé de la *pluralité*, non pas l'oppoſé de *la compoſition*: on accorde que l'unité qui eſt propre de la nature de Dieu exclut auſſi toute compoſition; mais de ce que l'on n'a pas encore une idée parfaite de cette unité, il ne s'en ſuit point, que l'on ne puiſſe la connoître en tant qu'elle exclut la pluralité, ou le nombre.

Tous ces Philoſophes, dit l'auteur pour prouver ſa concluſion, n'excluoient point de Dieu tout mélange de matiere. Ils en faiſoient l'ame du monde, ou une ſeule & même choſe avec le monde: Dieu étoit donc ſelon eux compoſé de parties, qui étant avec lui de même nature, étoient elles mêmes autant de Dieux. Ainſi lorsque ces Philoſophes diſoient que Dieu eſt *un*, ils ne le diſoient que dans le même ſens, dans lequel on ſe ſert de ce mot *un* en parlant d'une maiſon, d'une armée, qui ne

ſont

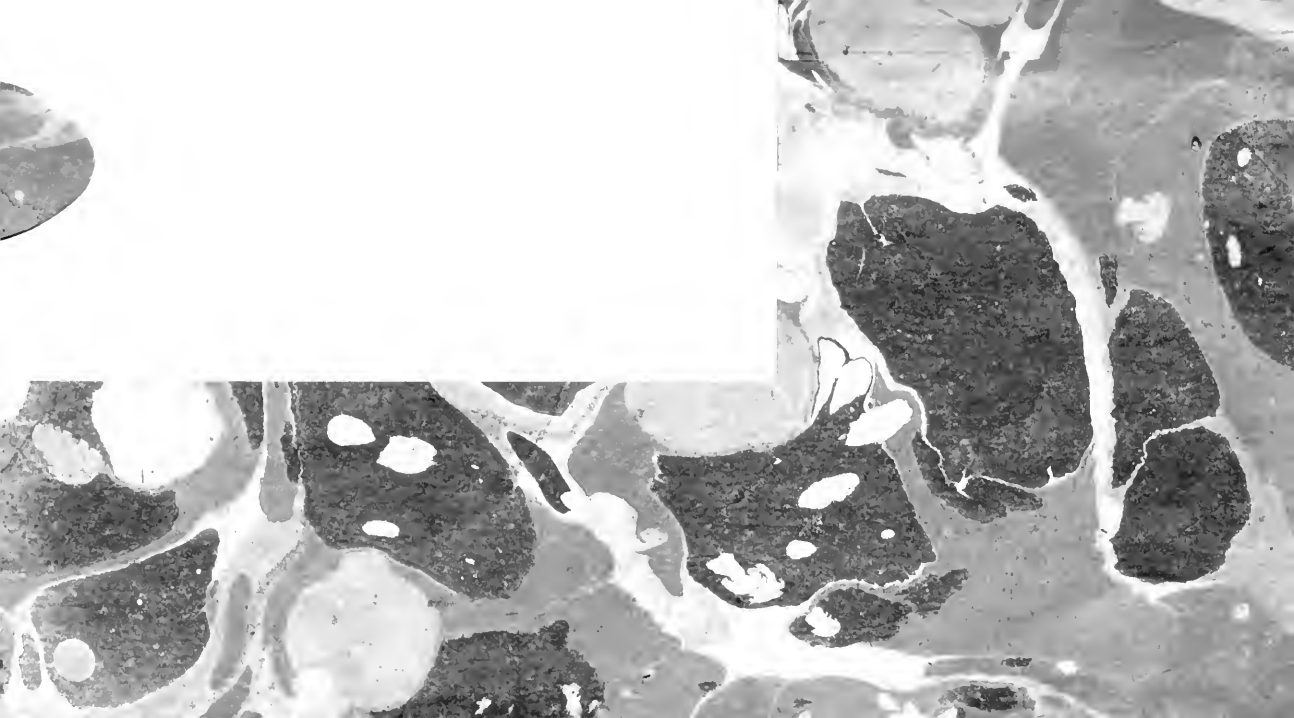
ſont *un* que *logiquement*, mais non pas *phyſiquement, ou métaphyſiquement.* Bayle cette fois donne ſi fort dans la ſpéculation, que l'on ne comprend plus rien à ce qu'il dit. Auſſi avoue-t-il lui même, qu'à la ſollicitation du libraire il eſt accouché trop tôt de ce raiſonnement, qui par conſéquent ne pouvoit être qu'informe. En laiſſant à part que tous ces *un logiquement phyſiquement, & métaphyſiquement* ne ſont que verbiage, & en accordant même que tous les Philoſophes Payens aient admis en Dieu quelque mélange de matiere, Dieu ne ſeroit pas *un* pour cela, ſeulement comme une maiſon, ou une armée eſt *une* : il le ſeroit comme tout homme l'eſt, quoiqu'il ſoit compoſé d'ame & de corps, ou comme il le ſeroit, même n'étant que matiere. On ne trouve point que les Epicuriens, parce qu'ils croyoient que notre ame ne conſiſtoit que dans un certain arrangement d'atomes, ſe ſoient aviſés de dire qu'un homme n'eſt *un* que *logiquement.* Jamais Théologien n'a porté ſi loin la ſubtilité & la ſophiſtiquerie de l'école que l'a fait Bayle dans cet argumet : les Théologiens cependant ſont des cervaux creux, & Bayle eſt un eſprit ſupérieur. Bayle *Contin. des péns.* §. 26. *Réponſe aux queſt. c.* 90. *Oeuvres. tom.* 3.

FIN DU TOME PREMIER.

ERRATA.

Page	2	ligne	9	affirment	*lisez*	affirment
-	15	-	27	gueré		guère
-	33	-	18	*présque*		*présque*
-	41	-	25	Domiugue		Domingue
-	44	-	5	réalizé		réalisé
-	50	-	17	divinizant		divinisant
-	53	-	22	fimbole		symbole
-	61	-	4	Appollon		Apollon
-	63	-	25	étoit		étoient
-	66	-	27	habités		habitées
-	75	-	8	Il		Ils
-	80	-	18	on parlé		on a parlé
-	91	-	29	tous		tout
-	92	-	15	Crecs		Grecs
-	99	-	15	ou		où
-	103	-	20	ou		où
-	105	-	6	ou		où
-	106	-	11	tous		tout
-	116	-	7	autres		autre
-	118	-	11	crédulisé		crédulité
-	120	-	10	nsinuer		insinuer
-	134	-	16	quelle		quelle
-	138	-	2	crée		créé
-	143	-	15	Divinite		Divinité
-	149	-	14	incrée		incréée
-	154	-	13	qullle		quelle
-	156	-	12	crée		créée
-	159	-	18	il		il y
-	173	-	14	*composque*		*compesque*
-	179	-	1	Chapitre XI.		Chapitre IX.
-	180	-	1	fut		fût
-	187	-	6	on		ont
-	197	-	11	mouvoise		mouvoise
-	197	-	12	lu		lui
-	204	-	23	penseis		penseez
-	217	-	3	tont		tous
		-	13	étés		été
-	221	-	10	colomnies		calomnies
-	228	-	19	anteur		auteur
-	232	-	23	n est-ce		n'est-ce
-	224	-	9	Ic		la
-	234	-	14	in rédules		incrédules
-	235	-	19	voyer		vayer
-	239	-	15	de s' un		de l' un
-	244	-	2	avoir		avoit

Page		ligne		*lisez*	
-	258	-	4	invicible	invincible
-	279	-	11	ces	ſes
-	280	-	22	daus	dans
-	284	-	27	aurres	autres
-	288	-	19	attribue rentant	attribuer entant
-	317	-	15	ces	ſes
-	318	-	13	manx	maux
-	322	-	19	perſuades	perſuadés
-	323	-	18	prétendu	prétendu
-	327	-	19	a me	ame
-	330	-	6	abuſeut	abuſent
-	335	-	2	a	à
-	408	-	8	avous	avons
-	410	-	11	*capablss*	*capables*
-	411	-	28	pourvuque	pourvu que
		-	29	ſeul	ſeul
-	415	-	27	cervaux	cerveaux



EX BIBLIOTHECA

SEMINARII TAURINENSIS.